

LES ANNALES

POLITIKES · ET · LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine : Il y a Anglais
et Anglais.
La Situation : Sagesse ?
Les Echos
La Patineuse Élégante
Caquets de chez Barbin
Le Théâtre
Berceuse (Poème)
Les Bonnes Pages : « Les Grands Procès
de l'Histoire » Lettre-Préface
Les Livres
De ma Fenêtre
Cabotinette (Roman)
Fragments de Philosophie Politique
Ce que j'ai vu en Russie Rouge

Le Bonhomme CHRYSALÉ
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
MARCEL BOULENGER
HUGUES DELORME
PIERRE BRISSON
HENRY BATAILLE
LOUIS BARTHO
G. DE PAWLOWSKI
MIGUEL ZAMACOÏS
CHARLES FOLEY
GUSTAVE LE BON
ALBERT LONDRES

L'Ame Anglaise à travers Kipling
La Vie Artistique
Voyage en Zigzags dans la République
des Lettres
Propos de
—
—
La Musique
Propos sur les Sports
La Vie Scientifique : L'Œuvre Scientifique
de Metchnikoff
Les Maisons Claires
La Femme et le Foyer : Les Manteaux
d'Après-Midi et du Soir
Revue Financière de la Semaine

ANDRÉ CHEVRILLON
LÉON PLÉE
ANDRÉ LANG
LUCIEN DESCAYES
J.-H. ROSNY Aîné
HENRI DUVERNOIS
ALBERT DAYROLLES
JACQUES MORTANE
E.-L. BOUVIER
YVONNE SARCEY
SIMONNE B...

Théâtre : *SOIRÉE PERDUE*, pièce en un acte, en vers, de CHARLES CLERC.

ILLUSTRATIONS. — En Russie: Portraits des Principaux Chefs Communistes (huit photographies); Dessins de Péné, d'après nature. — Rudyard Kipling; Le Cottage de Kipling. — La Vie Artistique: Tableaux de Louis Dauphin, Tony-George Roux, William Ablett, Beltran Masses; « Tête Ailée », par Yvonne Serruys. — Portraits de Lucien Descaves, J.-H. Rosny Aîné, Henri Duvernois. — Dessins de Bib, Zyg Brunner, Ch. Genty, A. Pécoud, J. Touchet. — Couverture: L'Hiver, par Jean Droit.

Notes de la Semaine

Il y a Anglais et Anglais

ON S'OCCUPE BEAUCOUP de la question Wells... Le romancier britannique Wells (de son vrai nom Britling) doit à la France une part de sa gloire... Il avait écrit un certain nombre d'ouvrages récréatifs, imaginatifs, pseudo-scientifiques, estimés et goûtés dans son pays... Soudain, nous nous engouâmes de ses livres. Avec la partialité et l'ingratitude qui nous caractérisent envers nos compatriotes, nous les plaçâmes au-dessus de ceux de Jules Verne. Nous oubliâmes que nous avions, nous aussi, un Wells, et que notre Wells avait eu le mérite d'arriver le premier, et que, par son génie original, il était un novateur et un précurseur. Le prophète Wells-Britling éclipsa, momentanément chez nous, le prophète Jules Verne. D'abord, il nous sut gré de cette admiration. De nombreuses pages, signées de sa main, attestent sa reconnaissance. Durant

la guerre, il perdit un de ses fils et servit lui-même. Tout cela ne pouvait que nous le rendre sympathique.

Mais voici que, brusquement, il change d'attitude. Quelle mouche l'a piqué? Est-ce Britling qui, subitement, a perdu l'esprit, est-ce Wells, ou les deux ensemble? Notre ami de la veille se fait notre implacable ennemi, nous calomnie, nous déchire dans d'infâmes libelles, dans de grossiers articles que le *Daily Mail*, pris de pudeur, refuse d'insérer. Complice de la scélératesse et de l'hypocrisie allemandes, il nous accuse d'impérialisme — le sempiternel reproche — et feint de croire (car il ne peut être sincère, n'étant ni sot ou fou à ce point) que nous rêvons de conquérir l'Allemagne, et sans doute aussi le reste de l'univers. Nous voilà bien payés de nos amabilités à l'égard de ce monsieur!

La France méprise ces ignominies. Elle a une galante façon d'y répondre. Ces jours derniers, la Sorbonne, en fête, recevait pompeusement et affectueusement deux Anglais illustres : un savant et un poète,

Fraser et Rudyard Kipling. Des paroles chaleureuses furent échangées au cours de la cérémonie. Loué par le professeur Godefroy, l'éminent biologiste de Liverpool, M. Fraser, s'écria : « Nous aimons la France sans partage! » Rudyard Kipling ne voulut pas être en reste de gracieuseté. Il trouva même des phrases moins banalement complimenteres. « Vos incomparables qualités, dit-il, sont faites d'une longue tradition; elles sont une survivance de vos instincts, qui, toujours, vous ont portés vers le bien et le beau. »

De tels mots, sortis d'une telle bouche, guériront peut-être le malheureux Wells-Britling de ses chimères et le ramèneront au sens commun... Souhaitons-le. Avant de lever la séance, le président de la République prononça une vibrante allocution, où l'« Entente Cordiale » était, une fois de plus, célébrée, commémorée, affirmée. Celle-ci, à lire ces discours, n'aurait jamais été plus étroite. De chaque côté de la Manche, on se congratule, on se tend les bras, on s'envoie des baisers tendres. Lorsque

Sagesse?

M. Lloyd George invite le chef de notre gouvernement à franchir le détroit, il lui offre une hospitalité magnifique; il en trouve ici une toute pareille, quand il vient nous voir. Si l'on en juge sur les apparences, nous serions mieux qu'alliés, nous serions frères...

Parler est une chose, agir en est une autre. Il suffirait d'un geste net et clair pour que l'amitié chancelante entre les deux peuples se raffermît. C'est ce que nous écrivons d'ici aux abonnés d'Angleterre qui se plaignent de la sévérité des études indépendantes et lucides de Gustave Le Bon et d'André Fribourg. Le Français déteste la mufferie. Mais, enthousiaste et sentimental, dénué de rancune, il oublie les injures dès qu'elles sont réparées. Il n'attend de nos voisins qu'un signe efficace de solidarité pour passer l'éponge sur de trop légitimes griefs... Les applaudissements dont il saluait hier le noble et grand Rudyard Kipling (voyez plus loin les lignes que lui consacre M. André Chevrillon) sont un éclatant indice de sa bonne volonté...

Messieurs les Anglais, on vous aimera ou l'on vous haïra. Cela ne dépend que de vous...

LE BONHOMME CHRYSALE.



UNE BRISE LÉGÈRE de sagesse semble souffler depuis deux jours. Illusion ? Réalité ? Je n'ose trop me le demander. Cet air de sagesse nous vient d'Angleterre, d'Amérique, un peu d'Allemagne, sinon d'Espagne. L'atmosphère économique et politique se réchauffe; le baromètre remonte..., la Bourse aussi.

Voilà longtemps, en France et hors de France, qu'on souhaite la « reprise ». Alternativement, depuis des mois, depuis des années, nous passons de l'espoir au « cafard ». On entend déclarer ce lundi : « Allons, cette fois, ça marche... », et le samedi : « A quoi bon ! Il n'y a rien à faire ! » Il est étonnant qu'après tant d'échecs, le découragement ne gagne pas plus d'esprits... Mais aussi bien l'espérance n'est-elle pas restée au fond de la boîte de Pandore ?

M. Lloyd George a donc manifesté le désir de rencontrer une fois de plus M. Aristide Briand. Encore un week-end à

passer aux Chequers ! Au surplus, le Premier anglais paraît être, aujourd'hui, de la meilleure humeur du monde. L'épine irlandaise hors du pied lui rend la vie plus douce et lui permet d'accepter, sans trop grogner, la présence de la France dans l'entente à quatre, préparée à Washington, à propos de l'océan Pacifique.

La bonne humeur du Premier britannique durera-t-elle ? Nous le souhaitons ardemment, aussi ardemment que de voir nos deux pays confiants l'un dans l'autre, unis, et assurant par cette union la paix dans le monde. Quoi qu'il pense, et quoi qu'on dise autour de lui, c'est là le vœu de la France. Paix universelle, entente, étroite amitié avec les compagnons de lutte et de misère, voilà notre désir ; mais il ne suffit pas de vouloir à soi seul la paix, l'entente, l'amitié pour les obtenir. Que chacun le veuille comme nous et « ça ira ».

Or, il est trop vrai qu'en Angleterre certains se livrent à une violente campagne contre l'entente franco-anglaise, au profit de l'Allemagne. On lit par exemple, dans

Énumération des Avantages offerts aux Lecteurs des "Annales" par l'emploi des

219 BONS SPÉCIAUX

contenus en appendice dans notre nouveau volume-prime

Se bien porter, rester Jeune

du Docteur RUFFIER

- 1^o De 25 à 33 % de réduction sur le prix des places au Théâtre de l'Odéon 18 BONS
- 2^o 25 % de réduction sur le prix des places au Théâtre-Sarah-Bernhardt 18 BONS
- 3^o De 25 à 40 % de réduction sur le prix des places au Théâtre Mogador 18 BONS
- 4^o 20 % de réduction sur le prix des places au Théâtre du Trianon-Lyrique 18 BONS
- 5^o 25 % de réduction sur le prix des places au Théâtre de la Porte-Saint-Martin 18 BONS
- 6^o 25 % de réduction sur le prix des places au Théâtre du Nouvel-Ambigu 18 BONS
- 7^o De 20 à 50 % sur le prix des places dans 71 Cinémas (Paris et Province) 34 BONS
- 8^o 8 % de réduction sur le prix des Voyages organisés par l'Agence Duchemin (Côte d'Azur, Italie, Semaine Sainte à Rome, Algérie, Tunisie, Corse, Lacs Italiens et Venise, Bords du Rhin, Alsace, Lorraine, Dauphiné, Savoie, Vosges, Pyrénées, Belgique, Mont-Saint-Michel, etc.) 9 BONS de famille
- 9^o 10 % de remise sur le montant des frais de séjour dans seize

hôtels parisiens (hôtels de premier ordre, hôtels moyens, pensions de famille). Voir la liste à la page X des annonces

9 BONS de famille

10^o 5 % de remise sur tous achats faits dans les Magasins de la Place Clichy 18 BONS

11^o De 5 à 20 % de remise dans les maisons suivantes :

Salabert (éditeur de musique), Gaveau (pianos), Devambaz (gravures d'art), Barrey (légumes décortiqués), Putois (grainiers-horticulteurs), Clavierie (corsets-ceintures), Sajou (tapisserie, broderie), Rochefort (papiers peints), Reynaud-Plense (huiles, savons), Kitai (thés), Giordano (meubles), Deniau (vêtements), Dépôt Parisien (soieries), Jeune France (vêtements), Gateau et Amouroux (litterie), Pestour (vêtements), Ville des Ternes (nouveautés), La Carpe (Batterie de Cuisine) 39 BONS

12^o Bon de 5 fr. accepté comme espèces par Mon Amie de Paris 1 BON

13^o ... Ceci, c'est le 219^o et dernier BON.. Il donne droit à une faveur particulièrement intéressante et originale. Nous ne pouvons encore la faire connaître. Ce sera pour le prochain numéro.

Le volume-prime, contenant ces 219 Bons Spéciaux, est remis gratuitement à quiconque vient s'abonner ou se réabonner dans notre hôtel, 5, rue La-Bruyère, ainsi qu'aux abonnés déjà inscrits et dont l'abonnement expire au cours du second semestre 1922... Envoi franco contre 75 centimes.

Les lecteurs, acheteurs au numéro, pourront se procurer l'ouvrage et les Bons, à partir du 2 janvier prochain, 5, rue La-Bruyère, et chez les principaux libraires correspondants des Annales, moyennant 2 francs (espèces) et six des vignettes imprimées chaque semaine en marge de la

dernière page de la couverture du numéro... Expédition franco contre envoi de 2 francs et des six coupures.

POUR RELIER SOI-MÊME économiquement

Les Annales et Conferencia

Les reliures coûtent fort cher. Nous croyons aller au-devant du désir de nos lecteurs en leur procurant des reliures toutes faites, spécialement fabriquées pour nos deux journaux, et dans lesquelles les numéros s'emboîtent et se conservent au cours de l'année... L'année finie, le volume, très proprement habillé, prend place parmi les autres livres de la bibliothèque. Nous offrons ces reliures au prix coûtant.

Reliure contenant les 52 numéros des Annales, dans nos bureaux : 7 fr. 50.

Reliure contenant les 24 numéros de Conferencia, dans nos bureaux : 6 francs.

Ajouter 1 fr. 50 pour frais d'envoi franco à domicile.

Le Double Abonnement aux Annales et à Conferencia

L'abonnement aux deux publications réunies fait réaliser une économie de 10 francs sur le prix des abonnements isolés. Un an France 40 fr. au lieu de 50 ; Etranger 58 fr. au lieu de 68.

(Ajouter 75 centimes pour recevoir franco le volume-prime et les BONS SPÉCIAUX.)

Nous avons fait établir un compte de Chèques Postaux :

Compte 330-40

Tous les bureaux de poste reçoivent les fonds destinés aux Annales, à Conferencia, à l'Université des Annales.

la *Westminster Gazette* du 6 décembre, ces lignes caractéristiques :

« L'Entente ne veut plus rien dire... Elle reste de nom, mais, de fait, elle est morte... Le danger qui menace l'Europe aujourd'hui, ce n'est pas la reconstruction allemande, mais bien la faillite allemande, et dans toute politique à laquelle l'Angleterre pourra songer pour prévenir le désastre, ce lien que nous appelons l'Entente ne sera pas un secours, mais une gêne. »

Paroles singulières, et qui montrent avec quelle facilité quelques Anglais sacrifient notre pays à leurs intérêts matériels. Le rédacteur de cet éditorial n'hésite pas un instant à nous jeter par-dessus bord, pour faciliter le relèvement de l'Allemagne et affirme, en terminant :

« L'entente anglo-française est un anachronisme. Nous voulons une entente européenne, une entente mondiale... »

Fort bien... Mais cela équivalait à nous dire :

— Amis Français, vous êtes sortis vainqueurs de la guerre. Nous avons, vous et nous, d'accord, imposé à l'Allemand l'obligation de réparer en partie le mal qu'il vous avait fait. Mais il prétend, aujourd'hui, que cette obligation va le ruiner. Or, comme j'ai plus d'intérêts chez lui que chez vous, ne trouvez pas mauvais que je préfère votre ruine à la sienne. Ne prolongeons donc pas notre alliance, faisons une entente avec notre ennemi d'hier, et cessez donc de réclamer le paiement de vos créances... C'est du dernier mauvais goût, mes chers!...

Je veux croire sincères ceux qui tiennent ce langage ; mais, dans ce cas, quels admirables et dangereux naïfs ! Ils nous disent : « L'Allemagne n'est plus redoutable. » Et, cependant, elle continue, comme le prouvent les instructions du général von Seeckt, de prévoir et de préparer la guerre faite par des armées de millions d'hommes pourvus des armes les plus perfectionnées. — Ils nous disent : « L'Allemagne fait tous ses efforts pour payer. » Et, cependant, toutes les informations qui nous viennent d'outre-Rhin prouvent qu'elle continue d'organiser systématiquement la banqueroute. Cela est clair ; aussi clair, aussi public que les instructions de von Seeckt, qu'on peut se procurer dans toutes les librairies germaniques.

Lisez le dernier bilan de la Reichsbank. Il vaut le plus éloquent des discours. On sait quel fardeau terrible pèse sur nos épaules. Malgré nos dix départements dévastés, nous devons faire à l'Allemagne l'avance des sommes énormes dues pour les réparations, nous devons payer les pensions, payer nos frais de guerre, et, pourtant, à la date du 8 décembre 1921, notre circulation fiduciaire était de 36 milliards 666 millions, garantis par une encaisse-or de 5 milliards 524 millions et une encaisse-argent de 279 millions (contre 5 milliards 912 millions de billets, 4 milliards 104 millions d'or et 640 millions d'argent le 23 juillet 1914). Le Reich, lui, à la date du 30 novembre, avait une circulation fiduciaire de 108 milliards 273 millions de marks

(100 milliards 943 millions et demi de billets et 7.329 millions et demi de bons de caisse de prêts de guerre, garantis par une encaisse-or de la Reichsbank de 993 millions 698.000 marks-or et 13 millions de marks-argent, alors que, le 23 juillet 1914, 1.696 millions d'or et 418 millions d'argent, soit 2 114 millions de métal, garantissaient 2.364 millions de billets.

Mais, ce qui est plus inquiétant encore, ce qui nous montre que le gouvernement allemand n'a nul désir d'enrayer la débâcle de l'Etat, c'est qu'en une semaine, du 24 au 30 novembre, l'encaisse-or ayant légèrement diminué, la circulation fiduciaire a augmenté de 4 milliards 732 millions, c'est-à-dire que la seule inflation d'une semaine équivalait à plus de deux fois la valeur totale des billets en circulation en 1914, et à trois fois l'augmentation constatée au cours de l'année précédente entière ! Qu'on s'étonne, après cela, de ce que la Reichsbank ait acheté, ces temps derniers, des pièces d'or de 20 marks au prix de 850 marks-papier ! Il y a trois mois, elle achetait des barres à 37.000 marks le kilo. Aujourd'hui, elle les paie plus de 100.000 marks ! Ajoutons encore que son portefeuille d'escompte des bons du Trésor est passé de 13.471.200.000 marks à 114.023.400.000 marks !

Donc, aucun doute n'est possible. Comme je l'ai annoncé depuis de longs mois, les seigneurs de la grande industrie allemande veulent la faillite de l'Etat. — Quelle doit être notre réponse ? — Accepter le moratorium ? — Ce serait faire leur jeu et nous ridiculiser. — Grâce à la guerre, ces messieurs ont établi de formidables fortunes. Chaque entreprise procède à des augmentations de capital qui ne sont, bien souvent, que des répartitions de bénéfices dissimulées. Prenons-en notre part. Que les Sociétés par actions remettent, par exemple, 30 0/0 de leur capital-actions à la Commission des réparations, à charge pour le Reich de les indemniser sous la forme qu'il jugera bonne. Les entreprises de moindre importance et l'agriculture seront frappées d'un prélèvement d'égale valeur.

Je suis persuadé que la formule est applicable. En tout cas, il serait inadmissible de parler, en France, d'un prélèvement sur le capital afin d'avancer à l'Allemagne les sommes dont elle nous est redevable et qu'elle se refuse à payer, et de laisser intact le capital allemand en général et la fortune des profiteurs de guerre germaniques en particulier.

Un vent de sagesse semble s'élever en Allemagne à ce point de vue. Des journaux comme le *Berliner Tageblatt*, la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, et surtout le *Vorwaerts*, commencent à voir clair dans le jeu criminel de la *Schwehrindustrie* allemande. On se rend compte, outre-Rhin, du rôle qu'elle joue, et que, si les veuves et les petits rentiers ont faim, que si les malheureux en viennent à piller les magasins d'alimentation et d'habillement, c'est à elle qu'on le doit.

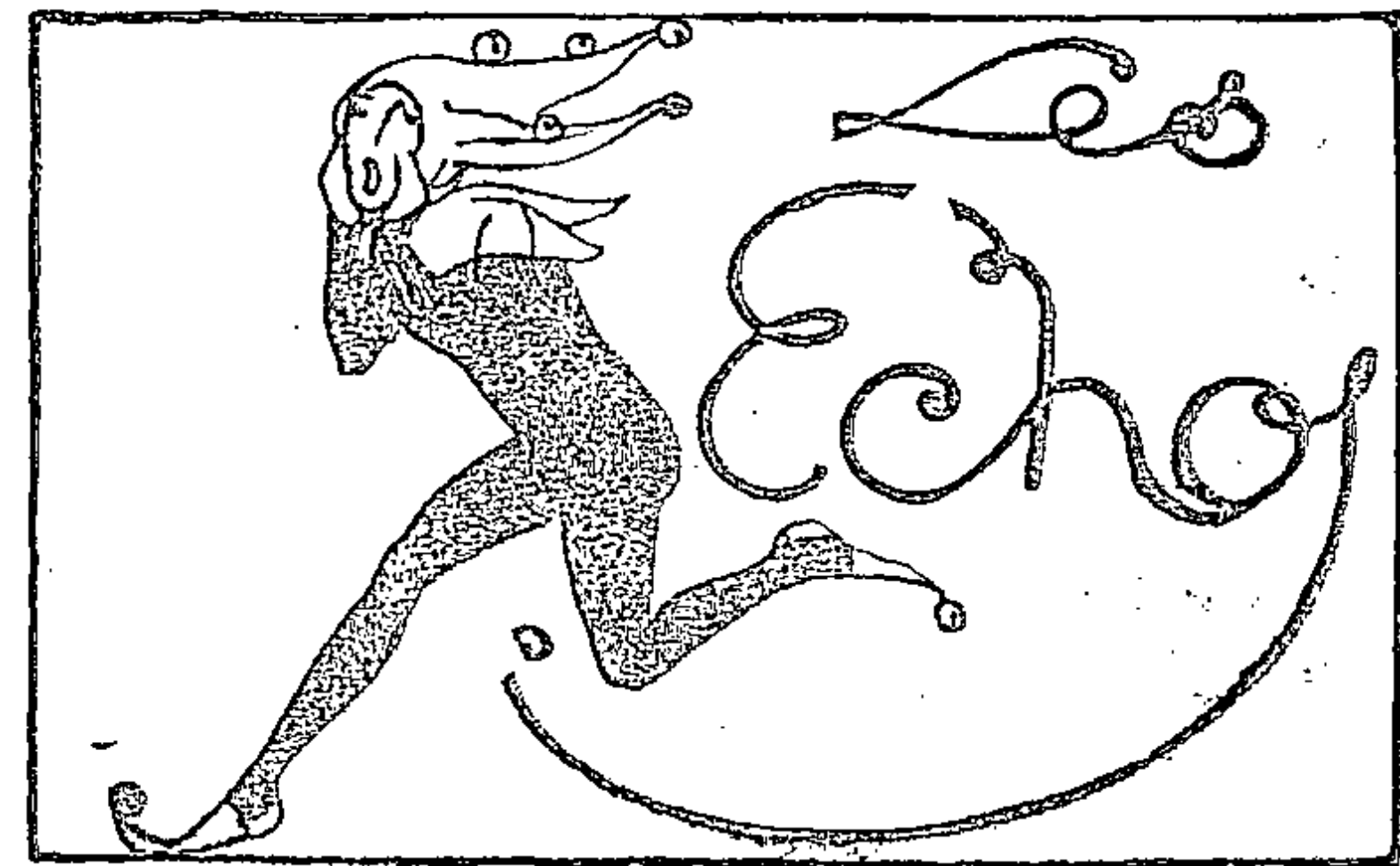
Donc, pas de moratorium, mais assainissement des finances allemandes et partici-

pation de la Commission des réparations aux valeurs réelles de l'Allemagne, telle peut être notre ligne de conduite. Les biens du Reich, ses chemins de fer, ses mines sont également susceptibles d'être transférés à la Commission, ou de servir de gage à un emprunt international.

Il faut que le gouvernement de l'Empire fasse l'effort nécessaire pour hâter la rentrée immédiate des impôts existants, du *Reichsnotopfer* en particulier ; il faut qu'il consente aux économies, aux restrictions budgétaires indispensables. S'il est un peu avisé, il essaiera, tandis qu'il en est temps encore, d'empêcher la Commission des réparations de prendre sa part dans les valeurs réelles de l'industrie et de l'agriculture allemandes, en faisant réaliser l'opération par le Reich lui-même, qui reste libre de s'approprier, sous une forme quelconque, une portion des revenus ou des fortunes des individus pour des fins nationales.

Que nos amis anglais se rassurent. Personne, en France, ne songe systématiquement à ruiner l'Allemagne. Mais nous n'entendons pas jouer un rôle de dupe et faire le jeu du parti national et des grands industriels. Une veuve de guerre de chez nous dont on a ruiné la maison m'intéresse plus que Stinnes le milliardaire. J'entends qu'il paie avant cette malheureuse le mal que lui et les siens ont fait.

ANDRÉ FRIBOURG, député,
secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des
Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.



Musset et Rachel

Comme tous les ans, on fête, à cette époque, l'anniversaire d'Alfred de Musset. L'Odéon vient de représenter à cette occasion un acte de Charles Clerc, que nous publions plus loin, et qui met en scène Rachel et le poète de l'amour.

Les relations de la grande tragédienne et de Musset, bien que très amicales, furent souvent mêlées de malentendus.

Rachel convia, un jour, le poète à dîner, dans son hôtel de la rue Boudreau. La salle à manger était au premier ; il fallait donc monter un escalier pour s'y rendre. Cet escalier était peu proportionné avec le reste de la maison. Musset, offrant le bras à la tragédienne, eut la maladresse de poser le pied sur le bas de sa robe. Rachel n'ayant pu dissimuler un geste d'impatience, Musset s'exclama :

— Mademoiselle, quand on possède un bel hôtel, on tâche d'y faire placer un escalier qui ne soit pas une échelle de meunier. Mieux vaudrait un salon de moins et un escalier plus large.

Le poète savait défendre son illustre amie. Jules Janin ayant écrit contre elle un article

que Musset trouva injuste, aussitôt il expédia ce billet au critique :

« Votre article est grossier. Littéralement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et, personnellement, vous êtes un drôle, à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français. »

Et l'on prétend que les poètes sont les meilleures personnes du monde !

La Sincérité de Flaubert

Il n'est pas trop tard pour parler encore de Flaubert. Les longues études que viennent de lui consacrer journaux et revues prouvent que ce rare écrivain ne saurait être oublié de sitôt...

Je retrouve, dans de vieux papiers, une lettre que l'auteur de *Salammbô* adressa à quelque jeune homme désireux de « faire de la littérature ». Il lui dit son fait avec une belle franchise :

« La sincérité m'oblige à vous dire que le placement de votre œuvre me paraît difficile, sinon impossible... Vous êtes jeune ; travaillez. Travaillez longtemps, dans la solitude et sans espoir de récompense, sans idée de publier. Faites comme moi ! J'avais trente-sept ans quand j'ai imprimé *Madame Bovary*. Vous êtes perdu, si vous pensez à tirer de vos œuvres un profit quelconque. Il ne faut songer qu'à l'art en soi et à son perfectionnement individuel. Tout le reste s'ensuit.

» Et ne croyez pas que la vie d'un homme de lettres comme moi soit « semée de fleurs ». Votre illusion est complète. Si vous aimez réellement la littérature, faites-en pour vous d'abord et lisez les classiques. Exercez-vous à écrire des choses que vous ayez senties personnellement, à décrire le milieu qui vous soit familier... »

ment, à décrire le milieu qui vous soit familier... »

Comme on le voit, Flaubert, très dur envers lui-même, ne l'était pas moins pour les autres. Et les conseils qu'il donna au débutant n'ont rien perdu de leur excellence. Il n'y a pas plus de « fleurs » dans la carrière de l'homme de lettres aujourd'hui qu'hier. On peut même dire qu'il y a un peu plus d'épines, et cela en dépit des jurys qui distribuent de si jolies couronnes...

LA PATINEUSE ÉLÉGANTE

JADIS, monsieur, au moindre froid, l'on se calefautait, il semblait que tout fût perdu. C'est qu'on n'était pas sport, en ce temps-là. Mais nous avons changé tout ça. Aujourd'hui, au contraire, nous aimons le froid, qui cingle le visage et fouette le sang. Ah ! les chères délices qu'une belle gelée bien sèche, bien raide, et qui pique ! Voici la saine température, à la bonne heure !

Peut-être, un peu déconcerté, irez-vous jusqu'à demander naïvement à cette jeune personne :

— Donc, madame, par ce temps-là, vous sortiez, vous alliez bien réellement vous promener ? Vous marchiez, alors que rien ne vous y forçait, sur l'horrible sol rocailleux avec vos pieds délicats ? Vous exposiez votre nez en miniature aux morsures et aux brutalités de la bise farouche ?

Impertinente question ! Vous en serez bientôt puni, vu que la dame pimpante vous jettera en pleine figure, d'un ton à la fois arrogant, provocant et négligent :

— Quand il fait froid, monsieur, il ne s'agit

pas d'aller niaisement se promener. Il y a mieux, certes... Ainsi, moi, je patine avec ivresse, avec délire... Je patine dès dix heures du matin, et jusqu'à ce que le soleil se couche. Qu'il vente à couper le visage, que le thermomètre aille aussi bas qu'il veut, je patine, je patine !... C'est la vie nouvelle, la vie en plein air, la vie grisante !... Nous ne sommes plus des poupées de salon, nous autres !

— Diable, non !... Et où patinez-vous ainsi, chère madame ? Au Bois de Boulogne ?

Toutefois, ceci est encore une impertinence. N'avons-nous pas dit que la dame fût extrêmement élégante ? Or, supposer qu'une personne aussi raffinée pût se rendre tout bonnement aux lacs du Bois de Boulogne, qui sont noirs de monde, et faire des dehors au milieu de cette foule grouillante, c'est véritablement se moquer. Et aussi bien vous le laisse-t-elle entendre, non sans quelque vivacité.

Il faut qu'elle aille au Tir aux pigeons, au Cercle des patineurs ? Pour le coup, elle sourit. Oui, le Cercle des patineurs est infiniment comme il faut : pourtant, ceci même lui nuit, et votre interlocutrice vous avoue qu'elle y fait la causette, avec l'un, avec l'autre, plutôt que d'y patiner réellement.

— J'ai besoin d'un tout autre décor pour travailler en conscience sur mes patins, déclare-t-elle.

Ce qui est nécessaire à cette enragée patineuse, à cette créature de plein vent, insensible à tous les frimas, ce ne sera rien de moins que Saint-Moritz, avec ses montagnes, ses glaces éternelles, ses neiges, ses palaces, ses tziganes, ses dîners en grand gala, ses perles, ses robes du soir innombrables autant qu'éblouissantes...

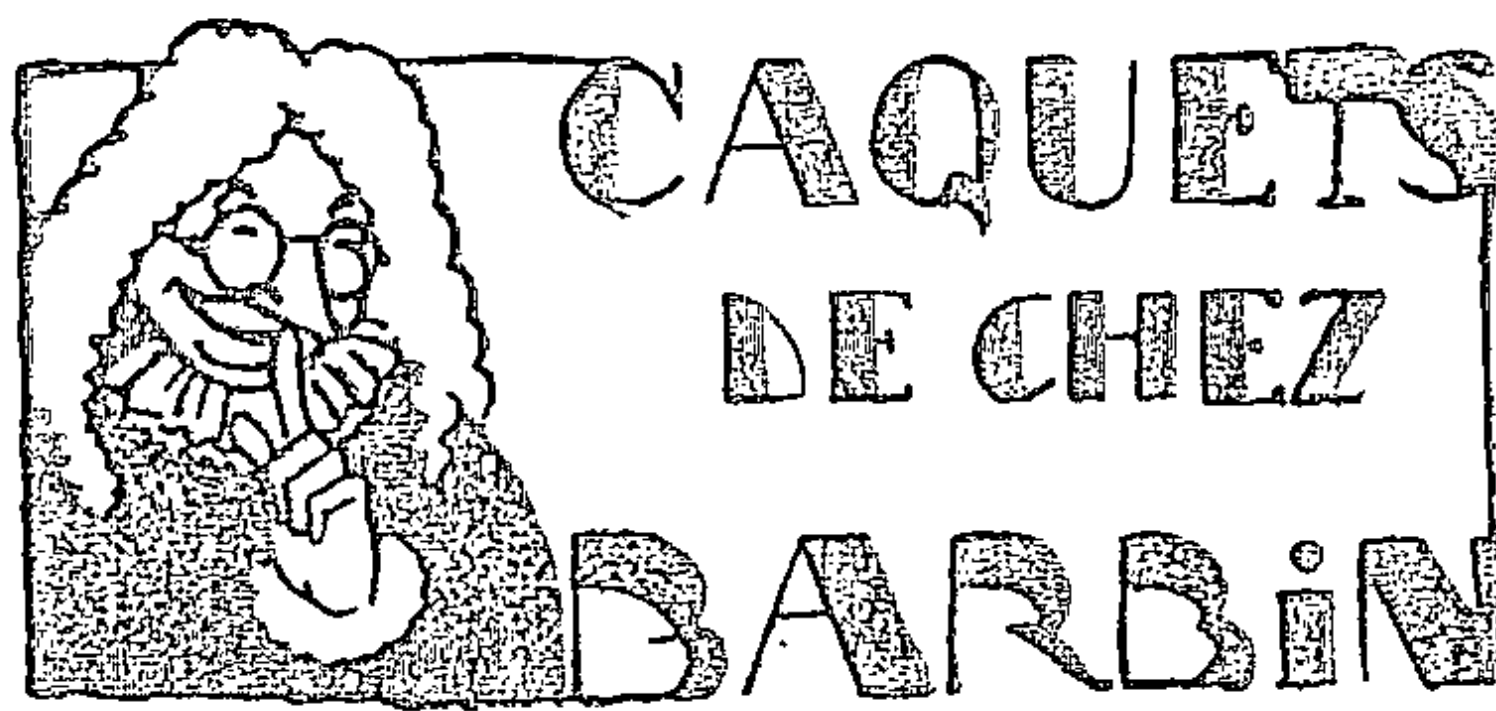
L'ODÉONITE.

La surabondance des candidatures à la direction de l'Odéon a causé une vive surprise. Étonnement basé sur le manque de documentation : En 1845, Lireux, ayant quarante-sept pièces à jouer par autorité de justice, et ne sachant plus où donner de la tête, se démit de son pachalik de l'Odéon (style de l'époque). Trente concurrents se disputèrent l'héritage. Le comédien Bocage, fougueux créateur d'Antony, fut nommé directeur avec subvention de soixante mille francs, qu'il fit, l'année suivante, porter à cent mille. Sa carrière administrative fut surtout économe.

— Mes amis, je vous ouvre le chemin de la gloire ! disait-il à ses artistes.

Mais, les rétribuant sordidement, il leur interdisait parfois celui du restaurant. Cet homme de bien portait chez son notaire la subvention intacte. Il est pénible de constater que Bocage, en plein règne de Louis-Philippe, professait avec turbulence les théories libérales, voire communistes, les plus avancées... Ces luttes entre l'altruisme et l'égoïsme auraient quelque chose de cornélien si, par un fâcheux hasard, en 1921 comme en 1845, l'égoïsme, le plus souvent, ne triomphait pas.

Vient de Paraître !... — C'est le titre d'un Bulletin très complet des Nouveautés et des



Nouvelles Littéraires. Parmi de précieuses informations, une bonne nouvelle : Un poète que l'on croyait mort — et un poète comique ! — vit encore : Georges Fourest habite un château de la Haute-Vienne... Puisse-t-il y rimer un livre de vers aussi délicieusement ironique que *La Négresse Blonde*, où se rencontrent de petites merveilles comme ce sonnet :

LE CID

Le palais de Gormaz, Comte et Gobernador,
Est en deuil. Pour jamais dort, couché sous la pierre,
L'hidalgo dont le sang a rougi la rapière
De Rodrigue, appelé le Cid Campeador.

Le noir tombeau. Invoquant les deux saints, Paul et Pierre,
Chimène en voiles noirs s'accoude au mirador,
Et ses yeux, dont les pleurs ont brûlé la paupière,
Regardent, sans rien voir, mourir le soleil d'or.

Mais un éclair, soudain, fulgure en sa prunelle :
Sur la piazza, Rodrigue est debout devant elle,
Impassible et hautain, drapé dans sa capa,

Le héros meurtrier à grands pas se promène.
« Dieu ! soupire à part soi la plaintive Chimène,
Qu'il est joli garçon, l'assassin de papa !... »

La gloire.

« C'est un de ces mots faciles, élastiques, dont on fait un usage immodéré et qui finissent, à force d'être employés à toutes les sauces, par perdre leur signification juste, noble et profonde ! »

Cette réflexion, marquée du sceau du bon sens, est de M. Maurice Hamel dans un récent numéro de *Paris-Midi*. Notre confrère, en quête d'autres définitions, nous permettra de lui citer Banville, lequel parla de « cette parcelle d'or mêlée de boue que l'on nomme la gloire humaine » et écrivit, au sujet du peintre Émile Deroy :

« Il a senti ses lèvres touchées par le charbon de feu du génie, et il n'a pas bu le vin amer de la gloire avec sa lie et ses dégoûts. Sa part n'a-t-elle pas été la meilleure ? Car travailler, lutter, souffrir, espérer, ce n'est rien ; mais qui dira jamais les rancœurs et les abominables angoisses du triomphe ?... »

Voilà, de la part du plus indulgent des poètes lyriques, de bien pessimistes propos ; et l'on peut leur préférer cette noble réflexion :

« Le meilleur produit pour un peuple, c'est encore la gloire !... »

Pensée d'autant plus impressionnante qu'elle échappa à Barbey d'Aurevilly, le plus dédaigneux des prosateurs.

HUGUES DELORME.

— Alors, chère madame, voici donc que vous allez partir pour Saint-Moritz ?

Mais elle détourne les yeux :

— Ma foi, non, répond-elle distraitement, pas cette année... Le médecin ne me l'a pas conseillé. Et puis, je suis tellement bousculée, j'ai tant de ventes, de soirées...

Bref, elle ne quittera point Paris. Et tout à l'heure, bien au chaud devant sa cheminée, la patineuse très élégante, qui se rit si haut de la bise et du froid, passera gentiment son temps à faire un petit bridge — comme tous les jours, peut-être, comme tous les jours.

MARCEL BOULENGER.

Prix Littéraire

Le prix Lasserre pour 1921 a été attribué, par quatorze voix contre six, sur vingt votants, à notre excellent confrère et ami, Tancrède Martel.

Pour souligner la valeur d'un tel suffrage, il convient d'ajouter que le prix Lasserre est la plus haute récompense qui soit décernée en dehors de l'Académie.

Nos lecteurs se réjouiront avec nous de ce choix, qui honore le parfait homme de lettres qu'est Tancrède Martel. Ils n'ont pas oublié les charmants ouvrages que notre très ancien collaborateur a publiés ici même ; ils liront avec plaisir, nous en sommes certains, le nouveau roman qu'il écrit actuellement à leur intention le lauréat d'hier...

Conclusion de l'Affaire des Charmettes

Elle m'arrive sous la forme d'une lettre que m'adresse le conservateur du musée des Beaux-Arts de la ville de Chambéry, le statuaire Mars-Vallett. Je me fais un devoir de publier ces lignes, qui, courtoisement, remettent les choses au point :

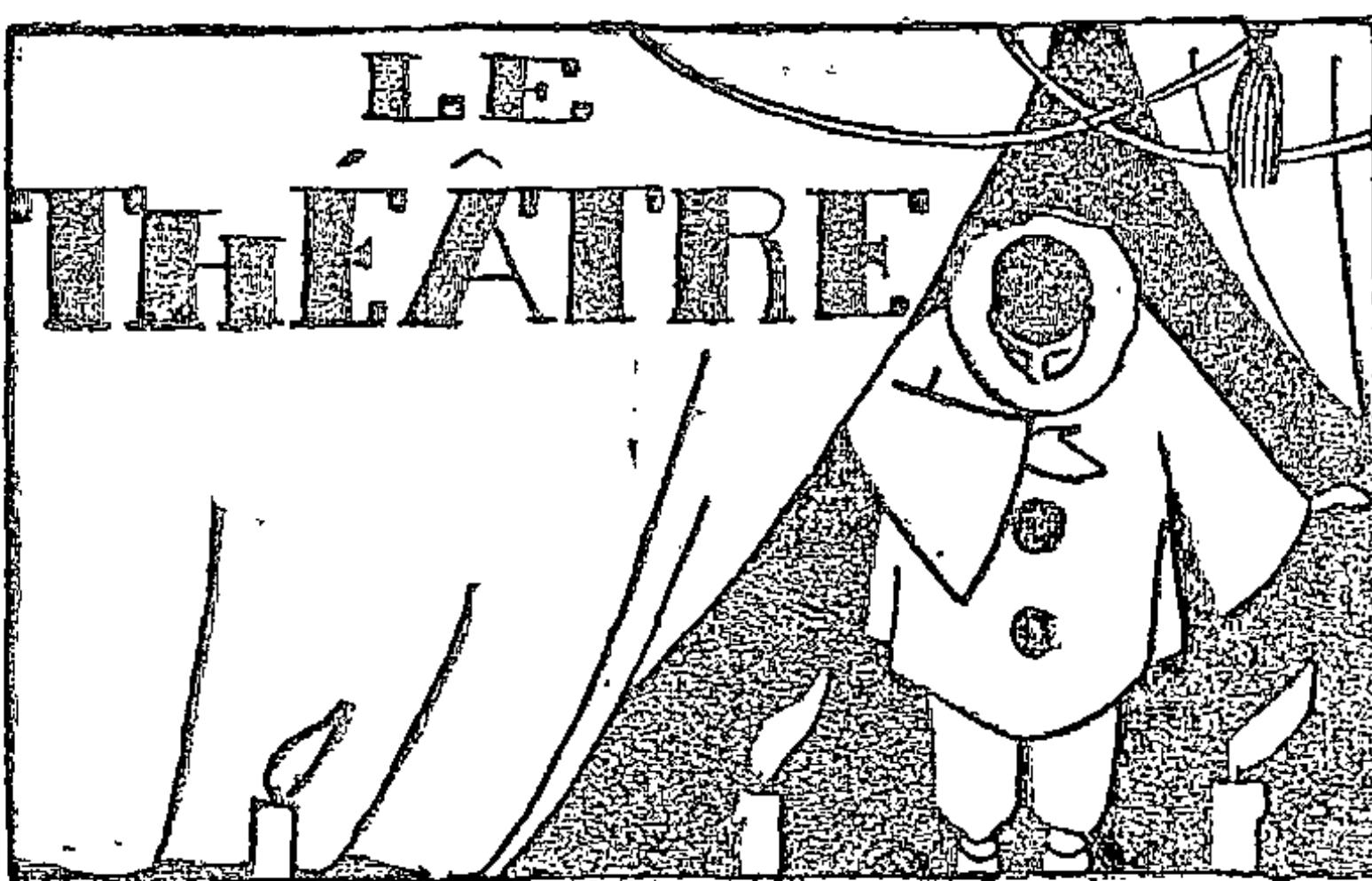
« Les musées, les lieux historiques qui reçoivent des visiteurs de toutes sortes, ne sont pas fréquentés que par des gens d'esprit, ou des gens de goût. Ordre est donné de remettre à chacun d'eux un guide qui, en quelques lignes, donne les indications qui permettent de faire, sans le supplice du boniment habituel, une visite au cours de laquelle les amis du philosophe peuvent en paix se recueillir et évoquer le souvenir de celui qui animera encore le logis. Pour les autres, les serviteurs ont l'ordre de les accompagner, afin d'éviter les incorrections que, seuls, ces derniers se permettent. Le tort des serviteurs fut un manque de psychologie qui fit classer dans les premiers votre correspondant occasionnel.

» Il n'y a, aux Charmettes, aucun bric-à-brac. Une discrète surveillance est, d'ailleurs, observée au départ de chaque visiteur. Rien ne peut emporter impunément, sauf, toutefois, les cartes du jeu de tarots dont votre correspondant mit pour un instant la totalité dans son portefeuille. Ces cartes sont placées sur la table à jouer du salon, comme dérivatif à l'endroit des gens peu délicats et destinées à préserver du vandalisme les vieilles tentures ou autres objets garnissant la maison ; les propriétaires du café du Théâtre, fournisseurs désintéressés des Charmettes, renouvellent chaque jeu après disparition du précédent.

» La fantaisie est une chose exquise, à condition, toutefois, qu'elle reste dans les limites de la vérité. Et j'ai le regret de dire que votre correspondant ne l'a nullement respectée.

Tout est bien qui finit bien. Et j'en suis le premier ravi !

SERGINES.



COMÉDIE-FRANÇAISE : *Aimer*, de Paul Géraudy.

LA PIÈCE de M. Géraudy m'a profondément ému. Il me semble que c'est une œuvre très belle et qui tient une place considérable dans le théâtre contemporain. Cette impression n'a pas été partagée par tout le monde. *Aimer* a rencontré quelque résistance. M. Antoine est allé jusqu'à écrire, au lendemain de la première :

« La nouvelle œuvre de M. Paul Géraudy m'a profondément déçu... Je donnerais volontiers tant de minutieuse et tatillonne psychologie pour un peu de vraie passion et de vivante humanité. Nous sommes vraiment bien las de ces histoires d'amour, et n'y en a-t-il pas de plus émouvantes à nous conter ? Le réel talent des interprètes n'a pu nous empêcher d'apercevoir qu'un des plus brillants petits-fils de Porto-Riche est en train de mal tourner... »

J'avoue que ces lignes, étant donné l'autorité du signataire, m'ont jeté dans un certain trouble. J'en reste encore tout étonné. Je ne comprends pas bien les reproches que l'éminent critique adresse à l'auteur. Je ne parle point du grief qu'il lui fait de nous conter une « histoire d'amour », — cela serait une autre affaire, — mais j'en suis à ce que M. Antoine dit d'une psychologie « minutieuse et tatillonne ». Il accuse M. Géraudy d'être compliqué et de couper, suivant l'expression pittoresque, des cheveux en quatre. C'est ici que je le suis difficilement... Que faut-il entendre, en effet, par complication ? Comment l'art d'un analyste qui s'applique à démêler l'écheveau embrouillé des sentiments pourrait-il être autrement que compliqué ? A mesure qu'elle progresse, la science du cœur se subtilise. Plus le psychologue devient clairvoyant, plus il distingue de nuances ; et plus il raffine ainsi, plus il tend vers la réalité, vers la perfection. L'unité, la simplicité, sont inconnues dans la nature humaine, ce champ de bataille où mille atavismes, mille tendances, mille impulsions conscientes ou inconscientes se livrent à chaque seconde des combats obscurs et acharnés. Parler de complexité, de minutie, lorsqu'il s'agit, comme ici, d'une étude psychologique, c'est donc, me semble-t-il, formuler un éloge. Il en est tout autrement si le grief s'applique aux moyens d'expression de l'auteur. Son art, en effet, c'en est la principale difficulté, consiste à rendre simples et immédiatement accessibles des choses d'une complication extrême. Le dramaturge doit nous faire parcourir avec aisance et agrément un chemin qu'auparavant il a péniblement ouvert. Il faut qu'on entre facilement dans son esprit, qu'il soit clair en exprimant les plus secrètes, les plus obscures pensées. Si l'analyse paraît embrouillée, si elle est difficile à suivre, on peut dans ce cas, en effet, la considérer, théâtralement parlé, comme mauvaise et le reproche se justifie...

Or, il me semble que rien n'est plus lim-

pide que la pièce de M. Géraudy. Il n'y a pas une réplique dont on ne pénètre aussitôt le sens, dont on n'aperçoive sur-le-champ le prolongement secret et la portée. Le langage est cristallin. L'action se déroule sans laisser place un instant au doute, à l'équivoque, sans nécessiter un effort de réflexion. Elle n'est compliquée que dans la mesure où les sentiments des personnages le sont. Comment pourrait-il en être autrement ?

Mais d'autres reproches ont été adressés à l'auteur en ce qui concerne le développement logique des caractères qu'il peint. Je serais tenté de lui en faire aussi. Pourtant, à y réfléchir, il me semble, d'une façon générale, que ce point de vue dans la critique est bien arbitraire, — j'entends lorsqu'il s'agit d'œuvres de grande « classe », d'une construction aussi forte que celle-ci, et au sujet desquelles la discussion ne peut porter que sur des détails. Quel titre a-t-on pour dire au dramaturge : « Ce n'est pas ceci que le héros aurait dû faire à tel moment, mais cela ? » Il y a quelque présomption à prononcer un semblable arrêt. On a l'air ainsi de raisonner d'après des règles strictes et comme si, un cas passionnel étant posé, certains effets déterminés devaient se produire dans un ordre fixe. On a l'air de considérer qu'il existe une logique des sentiments, alors qu'au contraire, — c'est là une bien banale constatation, — l'inconséquence gouverne le cœur humain. Notre jugement se réduit donc à un mouvement de sensibilité. Nous pensons : « Dans telles circonstances, à la place de ce personnage, je n'agis pas comme lui. » Mais ceci n'a que la valeur bien incertaine, bien relative d'une impression. Nous ne saurions en vouloir à l'auteur de ne point sentir comme nous. Pourvu qu'il ne s'écarte pas de la ligne des vérités générales, toutes les hypothèses lui sont permises.

En définitive, pour apprécier une pareille œuvre, il suffit de savoir si elle reflète l'image de la vie, si elle émeut. Quant à moi, en dehors même de l'admiration littéraire que j'ai pu éprouver en l'écoutant pour le talent exquis de l'écrivain, si fertile en découvertes et en aperçus pénétrants, j'ai été proprement bouleversé à plusieurs reprises par la puissance pathétique du dramaturge, et c'est pourquoi, m'en tenant là, je proclame modestement que je trouve sa pièce admirable.

L'intrigue — si on peut appeler cela une intrigue — tient en quelques mots. Hélène, une femme jeune encore, coule avec Henri, son époux, une existence harmonieuse, paisible, dans un château provincial. Hélène a pour Henri un solide, un tendre attachement ; elle se croit heureuse. Pourtant, son âme, dans cette inaction quotidienne, s'est voilée de nostalgie : des forces obscures y fermentent. Un homme survient : Challenge, qui se montre, à l'opposé d'Henri, ardent, combatif, brûlé d'impatience et d'audace. Hélène l'accueille d'abord avec hostilité, se contracte à son approche, comme si elle pressentait un danger. Loyale, pure, elle avertit son mari des pressantes assiduités de l'intrus... Mais, peu à peu, en dépit de ses efforts, de sa défense acharnée, un trouble naît, s'accroît en elle. Elle est prise à la séduction de celui qui fait miroiter à ses yeux un monde inconnu et charmant, de celui qui lui découvre des horizons insoupçonnés et dont la voix chaleureuse blesse les cœurs. La passion longtemps combattue, mais chaque jour grandissante, se déchaîne tout à coup. L'orage éclate. Hélène, faible, brisée par ses efforts, habituée à vivre dans l'ombre d'une volonté

LES BONNES PAGES
DES LIVRES NOUVEAUX

Les Grands Procès de l'Histoire⁽¹⁾

Il vient de paraître un livre qui nous est doublement cher, puisqu'il est écrit par M^e Henri-Robert et préfacé par Louis Barthou... Nous sommes heureux de publier l'admirable page qui ouvre le volume et le commente, avec autant de profondeur que d'esprit... Le ministre de la Guerre a voulu se reposer un instant des soucis de la politique, en jetant sur le papier cette page alerte, pleine d'humanité et d'amitié, et qui donne une furieuse envie de lire les fameux Procès Célèbres d'Henri-Robert...

Ces Procès, que tout Paris a voulu entendre : le Procès de Marie Stuart ; l'Affaire Cinq-Mars ; le Procès de Nicolas Fouquet, un Profiteur du Grand Siècle ; Voltaire défenseur de Calas ; le Procès de Camille Desmoulins, sont autant de chefs-d'œuvre que j'ai de bonnes raisons pour aimer particulièrement et que le public goûtera comme ils le méritent.

Et, d'ailleurs, je laisse la parole à notre éminent ami, M. Louis Barthou.

Y. S.

Lettre-Préface

13 novembre 1921.

MON CHER AMI,

JE SAIS GRÉ à ton éditeur de m'avoir communiqué les bonnes feuilles de ton prochain livre, mais je n'ai pas pu me résoudre, malgré son vif désir, à joindre une préface aux épreuves que je lui ai retournées. Quoique mes occupations m'en eussent rendu la rédaction difficile, la vraie raison de mon refus est d'un autre ordre, et je t'en dois l'aveu. Une préface est une présentation : or, aucun homme n'a moins que toi besoin d'être présenté. Ton nom a ce rare privilège d'être connu à la fois de la foule et des délicats : ses quatre syllabes, fermes et rapides, évoquent des procès célèbres, des plaidoiries retentissantes, un bâtonnat glorieux, la splendeur d'un riche talent et la générosité d'un grand cœur. A quoi donc une préface aurait-elle pu servir ? Je lui préfère une lettre : elle ne t'arrivera d'ailleurs qu'au moment où tu ne pourras pas en décliner les éloges, puisque les lenteurs régulières de la poste auront pour complice la hâte exceptionnelle de l'impression.

Ces Grands Procès de l'Histoire ont trouvé en toi un avocat digne de leur célébrité. J'en ai goûté la variété. Comme ils ne sont ni du même temps, ni du même pays, il y avait une sorte de gageure à les traduire devant la même barre, mais cette gageure, tu l'as gagnée, de langue et de main de maître, avec l'habileté audacieuse et souple qui a fait de ta carrière une suite ininterrompue de brillants succès. J'avais lu, de loin en loin, et une à une, presque

toutes ces études. Elles m'avaient diverti et elles m'avaient ému, mais il a fallu que je les trouve réunies sous la forme d'un livre pour en saisir le lien et pour en dégager la méthode. Tu es un improvisateur, mais à la condition d'entendre, comme le disait Mirabeau à Barnave, que pour improviser sur une question, il faut commencer par la bien savoir. L'acrobatie des mots est la caricature de l'éloquence. Le mot est un être vivant, mais il ne vit et il ne vaut, emprunteur et prêteur tour à tour, que par la force qu'il prend et qu'il donne à l'idée. Sans l'idée, les mots ne sont que le jeu stérile du bavardage. Les vrais orateurs, dont tu es, et avec quel éclat ! s'ils réservent pour la forme les fantaisies, les surprises et les bonheurs de l'inspiration, préparent le fond, le plan, la suite logique des arguments et des développements. Cette fois, tu as fait plus. Tu as pris le ton soigné des belles conférences et, abordant l'Histoire, tu l'as traitée avec les égards que l'on doit à une vieille et grande dame. Elle n'a pas à se plaindre de toi, mais tu serais injuste si tu te plaignais d'elle : vous avez fait une belle rencontre, à laquelle participe notre plaisir.

Pourtant, tu as eu un scrupule. A l'occasion du procès de Marie Stuart, tu as dit : « Je n'ai pas la prétention de faire de l'Histoire. » Soit, mais tu as fait de l'Histoire sans prétention, et cette modestie t'a réussi. Il faut être un maître dans l'art de la parole, et il faut en connaître toutes les ressources et tous les secrets, pour résumer dans une heure ou dans un chapitre, consacrés successivement à chacun d'eux, les procès de Marie Stuart, de Cinq-Mars, de Fouquet, de Camille Desmoulins et de Calas. Quel défilé tragique, où quatre sur cinq des personnages vont à la mort ! Tu as projeté sur tous une claire lumière, qui nous les rend vivants, présents, et j'aurais dit sympathiques, si je ne me rappelais que tu es sévère pour Nicolas Fouquet, le profiteur du grand siècle. Et sans doute tu n'as pas tort. Seulement, je ne peux pas m'empêcher de songer à la belle plaidoirie que tu aurais prononcée — mais nous n'aurions connu de toi que ta gloire ! — si la Chambre de Justice t'avait admis à sa barre pour défendre le fastueux surintendant, moins coupable peut-être devant Louis XIV pour s'être enrichi par ses malversations que pour avoir levé les yeux, avec une audace imprudente, sur M^{me} de Lavallière ! Tu aurais affronté des magistrats jaloux et serviles, mais quels témoins ou quels confidentiels n'aurais-tu pas trouvés dans les amis de l'accusé : Pellisson, M^{me} de Sévigné et Jean de La Fontaine ! Ce dernier, surtout. Sa fidélité fut généreuse et courageuse : elle survécut à la condamnation de son bienfaiteur et elle s'exprima, pour solliciter la pitié du roi inflexible, par des accents dont l'émotion nous pénètre encore :

*La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de pitié.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.*

ferme, sans armes pour lutter, va succomber. Henri, blessé au plus profond de sa vie, mais fier, ne saurait la retenir par contrainte. Il donne à choisir entre Challenge et lui, et, lorsqu'il sent qu'une force irrésistible, fatale, entraîne la malheureuse, il accepte son départ. Hélène doit désertir le foyer conjugal. Cette résolution, elle l'a prise, en quelque sorte, malgré elle, dans l'aveugle emportement de la tempête qui courbe et secoue son âme frêle. Challenge vient la chercher ; mais, au moment de quitter ce logis où le passé l'attache, Hélène défaille, elle ne peut se résoudre à rompre les derniers liens. Elle congédie le séducteur, remet sa fuite au lendemain. Incertaine, bouleversée, elle appelle Henri à son secours. En le voyant, elle comprend, elle sent plutôt, qu'une tendresse amassée pendant des années d'intimité quotidienne est indissoluble, que là seulement réside le vrai bonheur ; toute sa tendresse passée lui remonte au cœur, l'étouffe, et, moins repentante qu'éperdue, elle se jette, sanglotante, dans les bras de son mari.

L'évolution de ce cœur féminin, c'est toute la pièce. Il faudrait pouvoir, pour en faire comprendre la beauté, montrer avec quel art, quelle sensibilité aiguë, M. Géraldy a su en noter les étapes douloureuses. L'auteur de *La Princesse* et des *Noces d'Argent* n'a rien écrit de plus humain, de plus déchirant.

On doit dire qu'il a trouvé en M^{me} Piérat

non pas une interprète, mais une véritable collaboratrice. Elle ne joue pas son rôle, les mots jaillissent du fond d'elle-même. Elle a des délicatesses exquises et des cris de passion qui font venir les larmes aux yeux. C'est une grande, une très grande artiste, à qui nous devons une admiration sans réserve.



R. Alexandre dans « Aimer », par Bib.

M. Alexandre (Henri) est digne de sa partenaire ; son talent sobre, sa vie intérieure puissante, son émotion profonde, l'ont fait acclamer. M. Jean Hervé (Challenge), tragédien romantique de grande allure, s'est brillamment tiré d'un rôle très difficile.

PIERRE BRISSON.

BERCEUSE

*Oiseau bleu, couleur du temps,
Me reconnais-tu ? fais-moi signe.
La nuit nous donne des airs sanglotante,
Et la lune te fait blanc comme les cygnes...*

*Oiseau bleu, couleur du temps,
Dis, reconnais-tu la servante
Qui tous les matins ouvrait
La fenêtre et le volet
De la vieille tour branlante ?
Où donc est le caule où tu nichais tous les ans,
Oiseau bleu, couleur du temps ?*

*Dis un adieu pour la servante
Qui n'ouvrira plus désormais
La fenêtre ni le volet
De la vieille tour où tu chantes...
Et l'reviendras-tu tous les ans !
Oiseau bleu, couleur du temps.*

HENRY BATAILLE.

(1) Payot, éditeur. 7 fr. 50.

Ce dernier vers est magnifique, et sa large humanité est plutôt du siècle de Voltaire que de celui de La Fontaine ; mais est-il toujours vrai que le malheur suffise à prouver l'innocence ? Parmi tous tes héros, Calas seul eut la double auréole. Ton impartialité la refuse aux autres et même, pour Cinq-Mars, tu plaides nettement coupable. Tu as raison. Le romantisme, celui de *Marion de Lorme* et celui de *Cinq-Mars*, prenait contre Richelieu le parti de ses victimes ; mais l'Histoire, dont tu as réuni les preuves avec tant de force et de clarté décisives, a condamné dans les ennemis du cardinal deux fois rouge les ennemis mêmes de la France.

Les procès de Marie Stuart et de Camille Desmoulins sont moins simples que celui de Calas, innocent, et que ceux de Fouquet et de Cinq-Mars, tous les deux coupables. Il faut, pour les juger, ce sens et cet art des nuances où tu excelles, parce que ta vie fut une longue expérience de la nature humaine. Il est rare que le bien ou le mal soient tout entiers d'un seul côté. Ni la reine ni le tribun ne furent exempts de fautes, et s'il est juste de faire honte de leur mort à leurs bourreaux, la même justice commande qu'on ne taise pas les égarements de Marie Stuart et les erreurs meurtrières de Camille Desmoulins. Après la publication des *Girondins*, Alexandre Dumas père, dans un mot énorme et drôle, félicitait Lamartine d'avoir élevé l'Histoire à la hauteur du roman. Tu n'as jamais confondu le roman et l'Histoire, et les grands procès que tu évoques n'empruntent rien qu'aux faits scrupuleusement vérifiés et qu'aux documents contrôlés avec soin. Mais, après avoir raconté, tu oses conclure. Ta parole, vivante et vibrante, rapide et concise, est l'expression d'une conscience, libérée des préjugés ou des partis pris, qui juge avec indépendance. La pitié anime tes arrêts, mais elle ne les fausse pas. Quoi qu'en ait dit un homme d'Etat illustre, au temps ancien où les périls de la patrie n'avaient pas encore ouvert ses yeux à la lumière de l'Union sacrée, la Révolution française n'est pas un bloc, qu'il faut admettre ou rejeter en entier. Certes, elle eut ses heures et ses nécessités tragiques. Tu ne leur refuses pas les circonstances atténuantes d'une situation exceptionnelle, mais des absolutions trop larges ressemblent presque à des complicités, et l'avenir peut être gros d'erreurs ou de crimes auxquels il ne faut pas donner l'exemple et l'excuse du passé. L'Histoire, telle que tu l'as comprise, est une résurrection, mais elle est aussi une leçon.

Ton livre plaira au public, qui s'instruira en se divertissant. J'y ai, pour ma part, trouvé un plaisir extrême. Je te flatte-rais comme écrivain et je te diminuerais comme orateur si je te disais qu'on ne perd rien à ne pas t'entendre. La parole est une action, que la lecture ne remplace pas. Mais, même emprisonnée dans la phrase écrite, ta parole, à toi, dont tout l'être parle, conserve une vie et un accent, une force et

un mouvement dont le charme et l'entrain sont irrésistibles. Mes vœux sont inutiles à un succès qui est assuré. Si ancienne et si profonde que soit mon affection, sache pourtant que mes compliments doivent moins à mon amitié qu'à mon plaisir.

Vale et me ama.

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie française.



LE ROMAN

Henri Béraud : *Le Vitriol de Lune*

Pierre Mac-Orlan : *La Cavalière Elsa*

LE « vitriol de lune », nous ne le saurons qu'au dénouement, c'est un terrible poison italien qui, glissé dans un breuvage, ne laisse aucune trace et permet de penser que le malheureux qui l'a bu meurt de la variole. C'est ainsi, nous affirme l'auteur, que mourut Louis XV, tué par vendetta pour avoir laissé supplicier affreusement l'infortuné Damiens. C'est sur les conseils de son oncle, le Génois Giambattista, qui ne peut pardonner à la royauté son séjour aux galères, que le jeune Blaise Cornillon, admis, à la suite d'intrigues, comme domestique chez la Dubarry, jettera la poudre fatale dans le verre du vieux roi.

Cette histoire, qui nous décrit entre temps, avec une minutieuse horreur, le supplice de Damiens, nous est contée avec beaucoup de charme, d'élégance et de clarté par un jeune écrivain dont le remarquable talent, en des genres très divers, s'affirme chaque jour davantage, et qui témoigne, pour la langue française, d'un respect trop rare aujourd'hui.

Sa supposition, du reste, n'a rien d'in vraisemblable en un moment où la royauté commençait à perdre la tête et où le régime s'effondrait dans des excès de toutes sortes. Mais ce qu'il y a de très pénétrant, de très remarquable dans ce volume, c'est la façon dont M. Henri Béraud a su reconstituer fidèlement l'atmosphère de l'époque, non seulement par le style et par de menus détails empruntés à la chronique scandaleuse, mais surtout par la claire vision des partis politiques qui se débattaient en France autour du pouvoir.

J'ai toujours rêvé d'un historien qui écrirait enfin l'histoire intellectuelle de notre pays, qui décrirait l'évolution de son carac-

tère au lieu de nous rapporter les simples faits extérieurs sans valeur profonde que sont les guerres, les règnes ou les traités : une histoire des causes, en un mot, et non plus une simple histoire des effets. Il paraît évident, par exemple, que l'Histoire intérieure de France comporte un glorieux arrêt, une sorte d'intermède somptueux entre 1614 et 1789.

Depuis la formation primitive des libertés communales jusqu'aux Etats Généraux de 1614, quel fourmillement d'idées en marche, quelle formidable évolution morale vers la liberté ! C'est la renaissance de la liberté en art, la renaissance de la liberté religieuse avec la Réforme ; ce sont toutes les idées révolutionnaires républicaines qu'exposent brutalement, dans des livres fameux, les théoriciens du *régicide* en Angleterre comme en France ; ce sont, enfin, les théories socialistes qui, pour les besoins de la Cause, sont développées jusque dans leurs dernières conséquences communistes par les Jésuites.

1614, avec ses Etats Généraux, c'est moralement l'année qui précède 1789 dans le calendrier des idées politiques. Ce seront donc les Jésuites que nous retrouverons au premier plan préconisant le petit coup de canif de Damiens pour avertir le roi, et rien n'est plus intéressant à ce sujet que le roman de M. Henri Béraud, qui, par divination de romancier, fait presque de l'Histoire. Rarement évocation d'une époque fut plus limpide, plus légère, plus clairvoyante que dans ce livre ; rarement aussi on exposa la genèse d'un acte fanatique avec plus de soin, plus de pénétrante psychologie. Sans faire appel à aucune intrigue amoureuse, l'auteur nous intéresse de la première à la dernière page, car sa phrase possède ce rythme intérieur, cette cadence intellectuelle qui, seule, caractérise les bons écrivains



A une époque grise et monotone où les aventures les plus formidables sont elles-mêmes collectives, Pierre Mac-Orlan a su réaliser ce prodige de devenir *aventurier*. Sans quitter sa chambre, il a connu toutes les joies de la hardiesse individuelle, toutes les audaces que donne l'indépendance. En d'autres temps, ce serait un poète ; aujourd'hui, c'est un humoriste.

Mac-Orlan méprise ce qui l'entoure ; il ignore les classiques, et ses livres de chevet sont ceux que les classiques ignorent. Il a l'indifférence de la taupe, qui construit sa petite maison sans se préoccuper de savoir si c'est en plein champ ou dans un jardin bien ordonné, au beau milieu d'une allée ou d'un massif de fleurs. Il fouille en profondeur ; le reste ne l'intéresse point, il suit son idée au risque de jeter la consternation autour de lui.

Cette indépendance se marque jusque dans sa façon d'écrire. Si une tournure de

phrase insolite ou un mot bizarre le séduisent, tant pis pour l'Académie : il creuserait au besoin sa taupinière sous la Coupole.

Cette fois-ci, c'est un beau ravage : le voici qui n'hésite point à chambarder toute l'Europe pour le seul plaisir de transformer une petite juive de Sébastopol en Jeanne d'Arc des Soviets. Et rien n'est plus terriblement divertissant.

Quelques ratés sinistres, qui dirigent le mouvement révolutionnaire en Russie, ont constaté que la révolution se mourait de monotonie et d'ennui. Le père misérable de la petite juive, nommé commissaire des embellissements à Sébastopol, a beau faire habiller les pendus qui ornent les arbres de la ville en fruits rouges bariolés de bleu ou de noir, cela ne suffit plus pour distraire le peuple, il faut un grand exode vers les pays restés riches et gais, vers la Terre Promise, vers la France. A la tête de cette armée gigantesque, on mettra la petite juive, devenue la cavalière Elsa, pour fanatiser, par la vue de ce porte-bonheur, les éternelles superstitions populaires.

Cette énorme invasion — encadrée, somme de juste, par les officiers boches — balaie tout devant elle et parvient jusqu'à Paris, où elle est accueillie avec indifférence, tellement l'ennui général est profond. Et ce qui devait arriver arrive. La France, et plus particulièrement Paris, perdant tout attrait sous le régime nouveau, Elsa n'a même plus aucun plaisir à faire piller les couturiers et à retrouver le joli matelot qu'elle avait entrevu à Sébastopol : elle meurt assassinée dans une orgie, place Pigalle.

Il y a des pages de haute satire politique dans ce livre. Il faut citer particulièrement la « Foire Sociale », dressée sur la place de la Concorde pour distraire les passants en leur offrant des « attractions civiques ». Chaque dirigeant, dans une baraque spéciale, faisait montre de ses talents : William Lille mangeait une vache en sucre ; Dorojdine, dit le Clown, se désarticulait sur un tapis orange ; Falstaff, contrôlé par dix professeurs de Faculté, hurlait avec tant de vigueur qu'il affolait un baromètre suspendu en face de lui. Quant à la Cavalière, on se contentait de l'exposer dans le plus simple appareil, encadrée seulement par deux mitrailleuses. Ce spectacle réconfortant avait l'action que l'on attendait sur la foule : en voyant chaque dirigeant capable de tels tours de force, on se disait : « C'est quelqu'un ! »

Il y a dans tout cela beaucoup d'humour, beaucoup de rêve, mais il est facile d'y trouver aussi beaucoup de vérité. L'humour de Pierre Mac-Orlan n'est pas un miroir courbe qui travestit la vérité d'une façon grotesque, c'est un microscope qui grossit sans déformer.

Les Soviets sont, en effet, parfaitement logiques en demandant que l'on détruise sous les monuments du passé et toutes les

œuvres d'art, car il est évident que c'est pour défendre ces monuments et ces œuvres d'art que la civilisation actuelle existe avec toutes ses conséquences, capitalistes ou guerrières. Mais il est logique, en revanche, de se demander si la vie vaut la peine d'être vécue lorsque l'on sacrifie pour vivre toutes les raisons de vivre. Sur ce point, tout le monde semble d'accord en principe.

C'est seulement dans l'application que notre monde moderne paraît être en défaut en négligeant systématiquement la littérature et les beaux-arts, en décourageant tout élan vers un idéal, quel qu'il soit. A vrai dire, si jamais une révolution s'imposait, et je ne pense point qu'elle s'impose, on

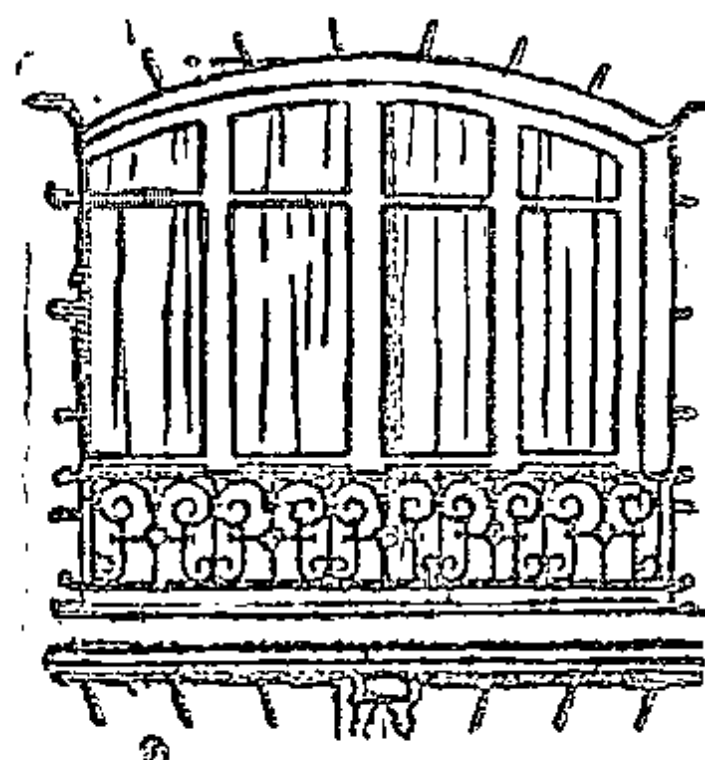
s'apercevrait, ce jour-là seulement, avec étonnement, qu'elle fut provoquée non point par les adversaires du régime actuel, mais par ce régime lui-même, qui négligea de cultiver ce qui était jadis sa force et sa raison de vivre.

En 1789, ce fut la noblesse qui, d'elle-même, renonça à des privilèges surannés, et le geste pouvait avoir quelque beauté. Si la bourgeoisie avait aujourd'hui sa nuit du 4 août, ce serait pour renoncer à tout ce qui faisait sa grandeur : le travail, le culte des arts et la probité. On ne saurait trop le répéter : une révolution n'est possible que le jour où ses victimes, par leur inertie, le veulent bien.

G. DE PAWLOWSKI.

DE MA FENÊTRE

LA COMÉDIE DU MÉTRO. — L'ATTRIBUT PÉRIMÉ. — LE PROPRIÉTAIRE ET LA MODE. — MON PETIT AMI JACQUES. — UNE HISTOIRE DE CHASSE. — LE CHIEN AVERTISSEUR.



J'AI ME à pratiquer le « Métro ». Outre que c'est un moyen de locomotion rapide, où l'on n'attend pas interminablement pour avancer, comme dans les taxis et les autobus, que le coup de sifflet d'un agent désarticule à chaque carrefour l'épouvantable enchevêtrement de véhicules, c'est un observatoire perpétuel. On y a l'impression, à cause du ruban d'espace qui se déroule perpétuellement en vitesse, et à cause des gens qui entrent et sortent à chaque arrêt, pressés et bousculés, de jouer un rôle dans un film indéfini.

On y voit de tout, dans le Métro, et tous les types. On y surprend mille intrigues. La muflerie, la politesse, la joie et le chagrin s'y coudoient. Parfois, des gens montent hâtivement, jouent au naturel un petit sketch rapide et curieux dont ils sont aussi les auteurs, et puis, à un arrêt, disparaissent à jamais dans les coulisses d'un couloir encombré. Ci-dessous une de ces petites scènes rapides et curieuses, savourées par moi, l'autre jour :

Voici la station. La rame du Métro ralentit son mouvement, freine, s'arrête... La porte du wagon glisse, et un monsieur entre, un peu pressé... Une femme pénètre sur ses talons... Le monsieur a l'air inquiet. La dame paraît mal caver une rancune agressive. Elle a le sourcil froncé. La rame s'ébranle. Le monsieur et la dame sont debout en face l'un de l'autre, tout près. Soudain, sans un mot, la dame envoie au monsieur une gifle magistrale. Silence. Le monsieur encaisse, imperturbable, mais, gêné tout de même, malgré sa résignation et son stoïcisme, à cause du public, il se tourne sans protestation tout contre la vitre et regarde filer les parois du tunnel. La dame fait la même chose que lui... Trois stations. Arrêt. Le couple d'automates descend, toujours impassible et silencieux, et se hâte avec la foule vers la sortie...

Je ne sais pas si vous vous rendez compte de l'originalité de cette comédie en une scène d'un froid comique irrésistible. Les témoins demeurés se regardèrent, ahuris, avec le sentiment de déception qu'éprouveraient des spectateurs qui assisteraient dans un théâtre à un fragment de pièce commencée ailleurs et que les artistes iraient terminer autre part !

■

Incidemment, j'ai parlé des agents chargés de mettre des bâtons blancs dans les roues des voitures trop pressées et qui sont en quelque sorte les chefs d'orchestre de la circulation.

J'en considérais un, l'autre jour, et je considérais sur sa pèlerine sombre le tout petit char antique brodé en fil d'argent qui est le signe distinctif d'une attribution spéciale. Il est gentil, le tout petit char romain brodé, avec ses roues minuscules et son timon lilliputien ; mais



que cet attribut paraît donc d'un romantisme désuet dans le siècle où nous vivons, et précisément au lendemain du Salon de l'Automobile ! Qu'il constitue donc, justement au milieu de ces innombrables véhicules mécaniques, un anachronisme criant, — en admettant que les anachronismes aient de la voix.

Qu'un revuiste ait l'idée de fixer l'image d'un char brodé sur un vêtement d'agent qu'il nous présente réglementant la circulation athénienne au temps de Périclès, voilà qui est dans l'ordre des choses de l'humour (d'ailleurs facile) ; mais qu'un comité de graves messieurs de la Préfecture ait fait ce choix de l'emblème périmé, voilà qui paraît plus singulier. Sûrement, il devait y avoir dans et

comité-là un rêveur, un dilettante, un poète attardé... *Sunt quos curriculos pulverem col-legisse juvat !*

Nul doute que, le stock épuisé des petits écussons, on ne mette à la page, dirai-je en jargon moderne, la pèlerine des braves gens que sont les agents qui se baladent.

Il faut convenir en toute justice que MM. les propriétaires ont été soumis, pendant quelques années, à de rudes épreuves. Le symbole de M. Vautour apparut singulièrement suranné pendant un temps, et c'est plutôt, si l'on tient absolument à une comparaison zoologique, à des chiens battus qu'ont pu être assimilés, pendant cinq ans, les possesseurs d'immeubles.

Ceci posé, il faut vite convenir aussi, en seconde toute justice, que ces messieurs prennent rudement leur revanche et satisfont leur rancune avec une acrimonie abusive qui relève parfois des tribunaux compétents. Mais quoi ! C'est la crise aiguë et insoluble du logement ; ces messieurs tiennent le bon bout du bail, et il faut bien que nous subissions l'injuste retour des choses d'ici-bas !

Chacun a son histoire de propriétaire à raconter, en ce moment. En voici une petite à ajouter à la gerbe de chardons et d'épines :

Une dame, habitant bourgeoisement une maison, a sollicité de son propriétaire-tyran, avec toutes les politesses de précaution, sourires et génuflexions, le renouvellement d'un bail qui méritait la qualification de défunt, puisqu'il venait d'expirer.

Le tyran omnipotent eut un rire sarcastique comme est celui des Méphistos du répertoire. Il fixa d'abord l'augmentation illégale, fixa l'amende honorable à laquelle il donna le nom de « charges », et déjà la dame respirait quand le tortionnaire lui spécifia — coup de pied de l'âne-vautour — les conditions ultimes et *sine qua non* suivantes : Pas d'animaux. — Soit ! Interdiction de donner à danser plus d'une fois par mois. — Soit, à l'extrême rigueur. Et, enfin (voilà le chef-d'œuvre), injonction d'avoir à se vêtir en général d'une manière plus conforme aux convenances !

De sorte que le renouvellement d'un simple bail va avoir pour résultat bien inattendu de restreindre le décolletage à la mode d'une dame, et de rallonger ses manches, peut-être ses jupes !

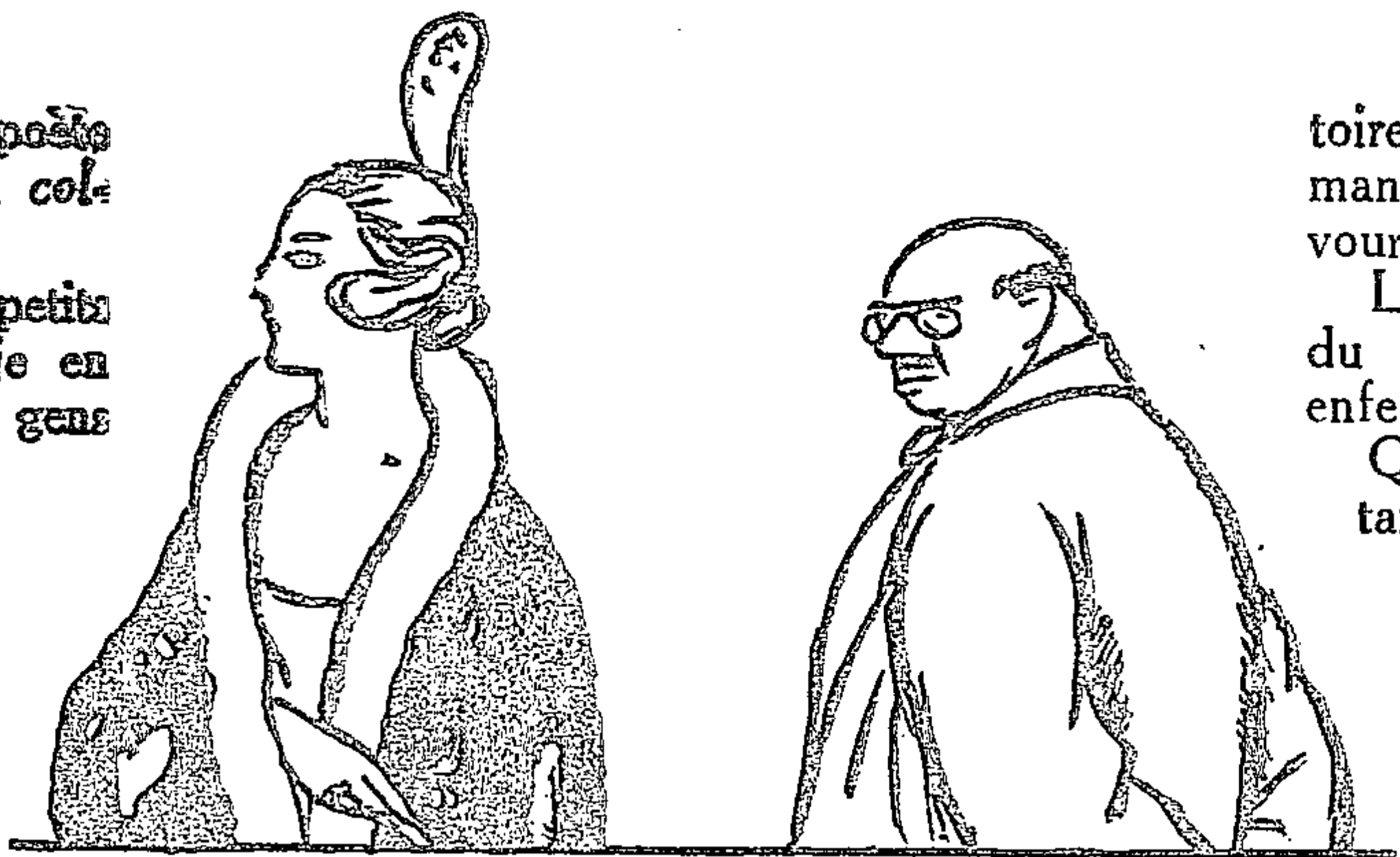
La dame a tout signé aveuglément, mais sa cécité ne l'empêchera pas de voir... venir. Car l'homme, fût-il propriétaire féroce, qui obtiendra, par n'importe quelle menace, qu'une femme ne s'habille pas comme il lui plaît, n'est pas encore fondu, et nous savons tous qu'une femme, plutôt que de consentir à une concession fashionable défavorable, préférera de beaucoup aller coucher sous les ponts !

Les cerveaux d'enfants.

Mon petit ami Jacques H... a trois ans. C'est un tout petit garçon délicieux, bien bâti, vif, frétilant, qui sera acrobate ou alpiniste, si j'en juge par l'agrément qu'il éprouve à faire perpétuellement de la dislocation sur les tapis ou à grimper d'autorité sur le dos des invités de ses parents.

Mais Jacques est aussi un logicien, un petit malin et un petit volontaire. Vous allez en juger.

Le moment de l'existence quotidienne de Jacques qui est pour son papa et sa maman la source des plus grandes complications,



c'est, comme dans toutes les familles, le moment des repas. C'est à cet instant que les infortunés parents doivent déployer la patience et l'ingéniosité les plus grandes, et recourir aux simulacres de la plus forte sévérité.

Lorsque Jacques veut manger quelque chose qui n'est pas pour lui, on lui dit régulièrement :

— Non, pas ça !... Jacques mangera de ça quand il sera grand !

Or, l'autre jour, on lui sert des haricots. Jacques n'aime pas encore les haricots. Il repousse l'assiette et dit, dans son parler enfantin :

— Jacques mangera ça quand il sera grand...

Cela, c'est l'astuce ; voici pour la volonté :

Pour la première fois, on lui a donné, récemment, de la tarte aux pommes. Imprudence ! Il a tant aimé la tarte aux pommes qu'il ne veut plus d'autre nourriture et qu'il refuse sa soupe avec une opiniâtreté qui rappelle celle des jeûneurs volontaires irlandais.



Les parents prenant leur courage à deux mains, et s'obstinent. Le sinn-feiner lilliputien refuse au déjeuner et au dîner de toucher au potage ; on le nourrit avec du lait et son papa lui affirme gravement qu'il est très fâché, dans l'espoir de l'amener à une rapide capitulation. Et Jacques, le soir, au moment de se coucher, déclare, imperturbable :

— Jacques a pas mangé sa soupe à déjeuner, alors petit papa fâché... Jacques a pas mangé sa soupe à dîner, alors petit papa fâché... Et demain, petit papa fâché encore... parce que Jacques mangera pas sa soupe !

Tableau !

Un certain discrédit s'attache notoirement, en dehors du monde des chasseurs, aux his-

toires de chasse. Il y en a pourtant de charmantes, témoin celle-ci, fort simple, mais savoureuse — et rigoureusement authentique :

La scène se passe en Sologne, le paradis du gibier en temps de chasse prohibée, son enfer quand la chasse est ouverte.

Quelques chasseurs battent plaines, bois et taillis, et, de temps en temps, des rabatteurs portent au bout d'un champ, à l'ombre d'un buisson, les pièces abattues, disposées selon le protocole cynégétique. Puis, les rabatteurs rejoignent la chasse, car c'est la grande solitude et nulle rapine n'est à redouter.

Cependant, voici qu'un monsieur, se rendant en voisin, l'arme à la bretelle, à une invitation, apparaît sur le vague sentier... Tout à coup, son chien s'arrête, intrigué, dresse la tête, flaire le vent, et puis file à toutes pattes en dépit des objurgations véhémentes de son maître... Il bondit dans le champ, disparaît derrière le buisson et reparait bientôt, l'œil brillant de contentement, avec un faisan dans la gueule... Pensez s'il y a de quoi être fier : il rapporte quelque chose sans que son maître ait tiré...

— Et puis, tu sais, a-t-il l'air de dire, il y en a d'autres... Tu vas voir ce chopin !

Bien entendu, le monsieur découvre le tableau de chasse amorcé et, très amusé, remet le faisan à sa place ; puis, il s'éloigne avec le toutou épaté et dépit, qui pense obscurément :

— Pour une fois que l'on trouve un tas de gibier tout tué et tout aligné, il n'en profite pas !... Est-il bête !

A propos de chien...

Des amis sont chez moi. Il est onze heures du soir. Nous causons de choses et d'autres. Une dame a sur ses genoux son drôle de petit griffon bruxellois qui dort.

Soudain, le griffon allié se réveille, comme en sursaut, et lui qui fut sage et silencieux toute la soirée, il fait entendre un curieux petit aboiement à la fois modéré et péremptoire... Nous continuons à causer, mais lui persiste à ponctuer notre conversation de ces mêmes aboiements discrets et opiniâtres. A la fin, je demande :

— Qu'est-ce qu'il a donc ?

— C'est notre auto qui vient d'arriver, me répond tranquillement la dame.

— Quoi ?

— Eh oui ! notre auto..., notre auto, qui vient nous chercher, est en bas... Il vient d'arriver, le chauffeur a dû lancer le petit appel de trompe convenu que Kiki reconnaît entre cent sans jamais se tromper... Lorsque nous sommes occupés ou distraits, il nous prévient, comme vous le voyez, et cela nous rend service.

Pendant l'explication, le chien griffon continuait ses avertissements sourds, et il ne les cessa que lorsque, déposé à terre, il constata que l'on mettait les manteaux pour s'en aller !

MIGUEL ZAMACOÏS.

(Dessins de CH. GENTY.)



II. — PAILLE MACHÉE

Pour se débarrasser de l'intruse, Halvier fouilla le buffet et fit un paquet de ses trouvailles. La tantine enfouit le tout dans son sac avec un gloussement de satisfaction.

— Tu es un amour, je reviendrai ! promit-elle en descendant l'escalier.

Dans la rue, elles allèrent côte à côte. Tête haute, redressée et cambrée comme pour entrer en scène, Géraldine laissait voler son boa ainsi qu'elle faisait jadis de ses écharpes d'*Haydée*. Les volants de sa jupe effilochée balayaient le trottoir aussi majestueusement que si sa traîne eût été manteau de cour, largement étalé sur le plateau de l'Opéra. Dans l'ombre de cette grande grosse femme encore imposante, la petite Halvier avait l'impression d'être, frêle et menue, une vraie mauviette plumée, comme disait la tante. Et cette impression, M^{me} Pouffard la soulignait de cette remarque rien moins qu'indulgente :

— On ne sait plus ce que c'est qu'une belle allure. La tradition en est perdue. Regarde : moi, je marche ; toi, tu trottes en vulgaire souris. Il faudra que je te donne des leçons de port, des leçons de maintien, des leçons de tout ! Qu'est-ce qu'on vous apprend, au Conservatoire ?

Au moment où, de son air de reine de théâtre, Géraldine lançait cette apostrophe, une voiture de déménagement s'arrêta près du trottoir. Entre les toiles cirées mal jointes, des papiers laissaient passer des brins de paille.

— Quelle chance ! s'écria la vieille cantatrice. Attrape et mords, ça porte bonheur !

D'un geste vif, au risque d'élargir l'accroc de sa manche trop étroite, M^{me} Pouffard happa au vol un fétu, le glissa entre ses dents trop blanches pour être naturelles, et elle se mit à le mordiller. Voyant que la jeune fille allait rater cette occasion inespérée, la tante lui tendit son brin de paille :

— Mâche ça tout de suite, petite niaise ! Que je te voie faire la dégoûtée quand il s'agit de ton avenir !

Moins convaincue qu'ahurie de cette brusque injonction, Phinette grignota le fétu, non sans grimace. Apaisée, la bonne dame déclara :

— Je suis tranquille : ton audition ira comme sur des roulettes ; tu vas être engagée d'emblée.

— Parce que j'ai mâché de la paille de déménagement ?

— Naturellement. Tu ne savais pas ça ?...

Elles ne savent rien, ces jeunes d'aujourd'hui !

Devant la station du Métro, dans un trac d'être en retard et de manquer le rendez-vous, Phinette prit congé.

Un dernier bécot et un souhait de succès, accompagnés de trois coups sur le bois d'un cadre d'affiches, puis Géraldine laissa la petite dégringoler prestement l'escalier.

Un quart d'heure après, la débutante traversait le square et pénétrait, par l'entrée des artistes, aux Folies-Lyriques. Dans la loge du concierge, un regard sur la pendule rendit le souffle à Phinette ; elle était en avance de cinq minutes.

Au fond de la pièce obscure, le concierge causait familièrement avec un jeune homme, accoudé à la cheminée. Halvier distingua dans l'ombre une silhouette élégante. Trop ému pour prêter attention à qui ou quoi que ce fût, elle demanda :

- Monsieur Saurelle ?
- Le patron n'y est pas.
- J'ai rendez-vous. Il va venir ?
- Je ne crois pas.
- Ce serait désolant.

Phinette se laissa tomber sur une chaise :

— Si cela ne vous gêne pas, monsieur, j'attendrai ici, pour être sûre de ne pas manquer M. Saurelle.

A cette phrase polie, devant cette mine douce et résignée, le cerbère eut un remords :

— A des personnes comme vous, qui parlez gentiment, j'aime mieux ne pas mentir.

Et, paternelle, il avoua :

— Le directeur est là, mais il ne peut pas recevoir. Il cause avec des gens recommandés par... le ministre.

— Quel dommage !

— Vous frappez pas, fit le bonhomme attendri. Il y a peut-être moyen d'arranger ça... sans trop faire violence à la consigne. La recommandation d'un ministre, ça ne m'en impose pas.

— Monsieur ?...

— Monsieur Victor.

— Eh bien ! monsieur Victor, vous seriez gentil, tellement gentil de m'obtenir...

— J'obtiendrai. N'en jetez plus. Avec des yeux comme ça, y a pas besoin d'en dire tant. Je vais monter trouver moi-même le directeur.

Il prononça ces mots de l'air et du ton d'un homme qui, très puissant, accorde une faveur.

— Je fais ça pour vous, ma petite, mais ne vous en vantez pas. D'autres me demanderaient d'intercéder pour eux et je ne peux pas favoriser tout le monde. C'est vrai que tout le monde n'a pas votre jolie voix de prière... ni ce regard si doux. Ne vous inquiétez pas.

mon enfant, je parlerai au patron. Il vous recevra !

Bien que M. Victor eût affirmé cela péremptoirement, Phinette, quand il fut parti, demeura soucieuse. Sa physionomie trahit et expressivement son doute que le jeune homme élégant, resté jusqu'alors dans l'ombre, éprouvât à son tour — et combien plus fougueusement que M. Victor ! — le désir de rassurer la charmante ingénue.

— Je connais Victor, mademoiselle. Son influence est réelle : il ne s'est pas vanté. Vous aurez votre audition.

— Merci de m'encourager, monsieur. Toutefois, j'ai peine à croire qu'un simple concierge...

— Victor n'est pas un simple concierge, releva l'élégant jeune homme. Il est, au contraire, un concierge... extraordinaire. Entré en fonctions à la fondation même des Folies-Lyriques, il y demeure inamovible, dans le succès formidable aussi bien que dans le four noir. Pourquoi ? Parce qu'il a sauvé trois fois le théâtre de la faillite.

— Comment cela ?

— En prêtant au directeur ses économies de quarante ans. La commandite de Victor se monte à près de cent mille francs.

— Etonnant !

— Vous aurez quelques surprises non moindres au théâtre, mademoiselle. C'est un monde pittoresque, offrant des découvertes inattendues et des types aussi curieux que variés. En ermite plutôt casanier, Victor ne sort guère de sa niche que pour aller là-haut, dans le cabinet directorial, faire la pluie ou le beau temps.

Parlant d'une voix bien posée, lente et grave, le jeune homme élégant se rapprocha de Phinette. A le mieux voir, elle ne fut pas déçue, au contraire. Un teint que le hâle ren-



Dans la loge du concierge des Folies...

daît mat. Des cheveux châtons. Couleur café brûlé, des yeux pensifs au regard non mobile et vif, mais calme, attentif, pénétrant. Une allure et des gestes aisés, posés, mesurés. L'assurance d'un homme du monde accentuée d'une fermeté virile, militaire. Et, dans la phrase, un tour d'ironie toujours voilé de politesse et atténué d'une belle humeur inaltérable. C'était un de ces beaux fils de France que quatre ans de guerre, quatre ans de jeunesse en face de la mort, nous ont rendus — trop peu nombreux, hélas ! — avisés, remplis d'initiative et, pour le reste de leur vie, trempés de patience, de bravoure, de réflexion, voire de fière gaieté dans les pires dangers.

La petite Halvier pressentait tout cela et imagina le reste. Elle eut l'impression dominante, soudaine, d'une rencontre inespérée et providentielle. Elle en ressentit, pauvrette, un si profond émoi, que son cœur cessa de battre. Une pâleur envahit la roseur de ses joues. Elle contemplait ce prince Charmant, surgi d'elle ne savait où, comme s'il allait, par quelque trappe

de théâtre, disparaître à jamais. Ses vagues rêves d'amour, comme par miracle, se précisaient nettement en ce beau jeune homme-là. Et, pâle aussi, saisi à première vue d'un trouble aussi profond, l'inconnu, quoique hardi, ne parlait plus par crainte de se trahir au tremblement de sa voix. Elle, les yeux baissés, lui, la regardant toujours, ils s'offrirent au coup de foudre en même élan de confiance, en même silence d'extase...

A ce moment, le concierge, survenant, annonçait à Phinette :

— Montez. Ça va être votre tour..., après la dame et le monsieur pistonnés par les Beaux-Arts. Le patron vous recevra. Il me l'a promis.

Dans la loge-taudis, devenue palais de féerie, la bonne nouvelle de Victor tomba comme une imprécation de sorcier dans l'enchantement d'un réveil de Belle au Bois Dormant, sous le regard charmé du prince Charmant.

En sursaut, Phinette reprima son imagination, replia brusquement ses ailes d'espoir et d'illusion, afin de reprendre pied dans la réalité.

Laissant le jeune inconnu encore envoûté de songe, elle grimpa l'escalier raide derrière le concierge ; ensuite, elle enfila le couloir étroit et sombre. Déçue, se sentant des jambes de laine après cette courte envolée dans l'azur, elle se laissa tomber sur la banquette de l'antichambre.

Après avoir frappé, sans enlever sa calotte et sans attendre la réponse, Victor ouvrit la porte et s'adressa à M. le directeur :

— Dis donc, Emile, ma protégée est là. Tu serais chic de ne pas la faire poireauter !

Revenant vers la jeune fille, le concierge ajouta paternellement :

— Ça ira, mon petit. Vous voilà la première à passer. Je ne laisserai monter personne avant que vous ne soyez descendue. Ça vous donnera le temps de dégoiser votre boniment.

Phinette s'était blottie près du seuil, dans le coin, sur la banquette. La porte directoriale s'ouvrit.

Aussitôt, la jeune fille fut enveloppée d'une nuée de plumets flottants, de boas, de gazes et de frou-frous soyeux.

Flanquée d'un gros homme blond, une petite boulotte brune sortait de chez le patron. La visiteuse manquait de taille, mais elle était jolice, en dépit d'un regard dur et d'un nez retroussé. Ses joues grassouillettes étaient déjà doublées d'un soupçon de bajoues.

— Vous serez aimable, maître, extrêmement aimable de penser à ma proposition pour la rentrée de septembre, roucoula la boulotte en se tournant vers Saurelle. Je ne peux pas vous dire combien je serais heureuse de créer quelque chose chez vous... Je vous admire tant ! Demandez à mon mari. N'est-ce pas, Marcel ? Hier soir, encore, je le disais au ministre des Beaux-Arts : « Il n'y a qu'un directeur à Paris qui connaisse son affaire et soit un véritable artiste, c'est Saurelle ! Il n'y a que Saurelle ! » Tâchez d'arranger ça, maître. Vous verrez l'effet que je produis en scène et combien je porte sur le public. Marcel peut vous le dire. A Bruxelles, ça vient d'être un triomphe ! Au retour, on m'a offert le Lyrique et l'Opéra. Je n'ai voulu voir personne avant de vous avoir vu. Le chef du cabinet vous a téléphoné... Non ? Alors, c'est que le ministre compte venir lui-même. C'est un si bon ami, un vrai père pour moi... N'est-ce pas, Marcel ?

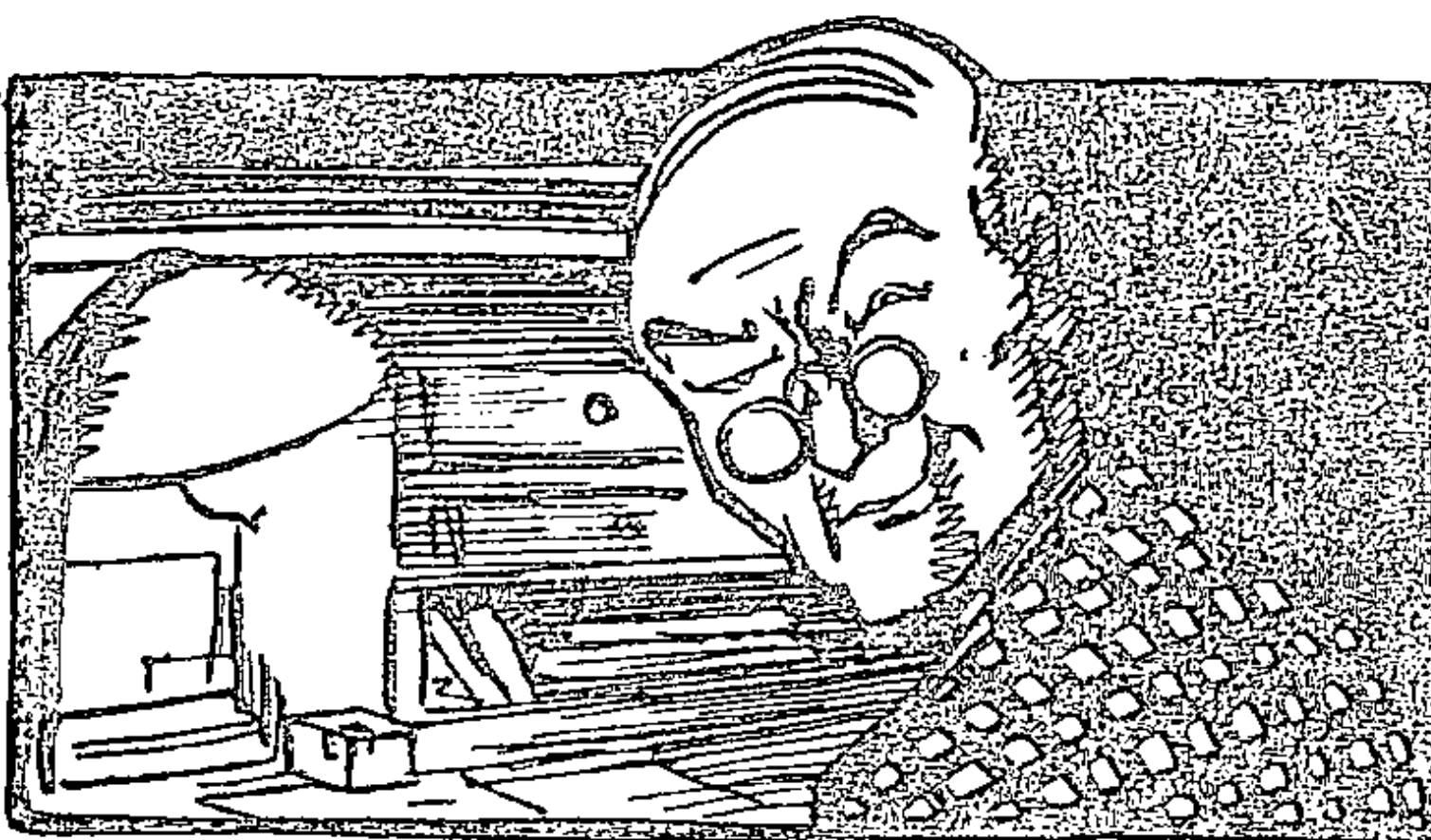
Appelé sans cesse à témoigner, Marcel ne fermait même plus les lèvres et se contentait d'approuver d'un hochement de tête qui, mol-

lement esquissé, semblait cependant le fatiguer.

— Et puis, j'aurai une presse extraordinaire ! bluffait d'imperturbable aplomb la perruche-nabote.

Juchée sur ses talons-échasses, agitée, piafante, esbroufeuse et toute bouffie de ses fanfreluches, elle donnait l'impression d'une poullette qui, redressée sur ses ergots et gonflant ses plumes, espère, à force de glousser, arriver à lancer le cocorico d'un coq.

— Oui, une presse épatante, et tant d'amis exquis, dévoués, influents..., sans compter mes costumes ! Oh ! ça, je n'épargne rien pour mes costumes... Ils font sensation ! Quant aux bijoux, je ne vous dis que ça ! J'ai des pendentifs, des bracelets, des bagues, des diadèmes que m'envieraient des reines ! Car, moi, je ne me plaque pas du toc sur la peau, je vous prie



Saurelle avait les deux yeux dissemblables.

de le croire. Marcel sait ce que ça lui coûte, pauvre gros !

— Au revoir, madame Mauchamp ! Nous reparlerons de ça à la rentrée, faisait, derrière les visiteurs, la voix évasive de Saurelle.

— Ne ratez pas l'occasion ! A bientôt, maître, à très bientôt !

La jolie perruche eût encore caqueté volontiers, mais son instinct l'avertit que, pour fasciner le directeur, elle en avait dit assez... et peut-être trop.

Au passage, époussetant et chatouillant Phinette de ses écharpes et boas, M^{me} Mauchamp enveloppa la svelte et gracieuse enfant d'un regard aigu, mauvais. Les narines de son nez retroussé palpitèrent à flaire, si humble qu'elle fut, une rivale possible. Puis, dans un incessant besoin de s'occuper et d'occuper les autres d'elle, la boulotte commanda :

— Passe devant, Marcel. L'escalier est obscur... Si je tombe, mon gros chat, je préfère tomber sur toi que sur les marches.

— Je ne m'en plaindrais pas ! plaisanta le gros chat, dressé à débiter à sa chatte de banales galanteries.

Et, docile, silencieux, en époux tellement dompté qu'il n'avait même plus conscience de son servage, Mauchamp prit les devants. Il descendit lentement, ne posant le pied sur une marche plus basse qu'averti par les petits coups nerveux de face-à-main dont sa femme, en équilibre instable sur ses talons-échasses, lui tapotait l'épaule :

— Va... Encore... Encore une... Est-ce la fin ?

— Deux encore.

— Ouf ! ça y est... Terre ferme !

En bas, dans l'espoir que Saurelle pourrait l'entendre, elle parlait encore du directeur :

— Un homme délicieux... Une intelligence géniale, n'est-ce pas, Marcel ?

Puis, voix et frou-frous s'étouffèrent dans le tambour capitonné du vestibule.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

La voix rogue du patron fit tressaillir la rêveuse. Le regard maléfique de la boulotte

l'avait clouée sur la banquette. Elle dut secouer sa torpeur timide.

Saurelle avait les deux yeux dissemblables : un œil bon, l'autre mauvais ; le gauche souriait, le droit menaçait.

— Delphine Halvier, c'est vous ?

— C'est moi.

— Entrez !

Les gens de théâtre sont aussi sceptiques que superstitieux. Phinette eut le pressentiment que la dame brune, aux yeux d'acier, serait la dame de pique dans le grand et le petit jeux de sa vie.

— Elle me portera la cerise ! se disait l'ingénue, n'osant même pas articuler la guigne. Contre elle, ce ne serait pas trop de la protection de Victor, de l'aide du jeune homme élégant et de tous les trucs de la tante Géraldine, dussé-je mâcher la paille de cent déménagements !

— Eh bien ! mam'selle Halvier, qu'y a-t-il pour votre service ? demanda la voix rogue.

Tant bien que mal reconfortée par le souvenir de son coup de foudre, la jeune fille retrouva sa voix claire pour répondre :

— Je vous ai demandé une audition, monsieur Saurelle, et vous avez bien voulu me l'accorder.

Le louchon eut une grimace devant cette toilette modeste et pourtant de bon goût, puis une grimace plus accentuée devant cette attitude craintive et cette frimousse pâlotte encore que délicieuse. Hésitant, cherchant un prétexte valable pour esquiver la corvée, Saurelle répétait nonchalamment :

— Une audition aujourd'hui, à cette heure-ci, êtes-vous sûre ?

La pauvrete s'efforçait de sourire et de secouer le malaise du mauvais œil.

— J'ai sur moi votre propre lettre de convocation.

— Ne cherchez pas : je vous crois. Je vais donner quelques signatures pressées et je suis à vous.

A sa table, Saurelle pressa un bouton électrique et son secrétaire parut, paperasses en main. Sans lire, le patron apposait sa griffe sur chaque feuille que présentait et qu'enlevait immédiatement son secrétaire.

— Vous étiez là, Félix, quand j'ai reçu les Mauchamp. Qu'est-ce que vous pensez de la boulotte ?

— Ce n'est plus le printemps : vingt-huit à trente, au moins. La tête, pas mal, d'ailleurs, mais le reste dans un sac ! La nuque entre les épaules, les reins dans les talons. Trop nabote ! Même, quand elle lancera son air de bravoure sur la pointe des pieds, le public se figurera qu'elle chante des psaumes, à genoux.

— Je vous trouve dur, fit Saurelle, plus impressionné qu'il n'en voulait avoir l'air par cette appréciation très rosse. Berthe Mauchamp a de la galette et du piston.

— Peuh !... Elle bluffe.

— Pas tant que ça ! J'ai des tuyaux. Elle casquera dans les bons prix..., et c'est vrai qu'elle est bien avec les Beaux-Arts. Je l'ai vue, aux générales, dans l'avant-scène officielle.

— Par raccroc. Elle n'a aucun métier. Sa voix est dure, lourde, mal posée. Elle la force tout le temps et chante de la gorge. Un faux tempérament. Elle ne tiendra pas trois soirs...

— C'est à voir.

— Et ne fera pas recette. Ses avances, ses sourires, l'allure libre qu'elle se donne, c'est du toc, comme son talent. Elle va partout flanquée de son mari. Et ce n'est pas le mari, si gros qu'il soit, qui remplira l'orchestre.

— Qu'est-ce que vous pensez qu'elle don-

aurait pour chanter ? interrompit Saurelle, obsédé par l'idée d'une combine profitable.

— Si cher qu'elle paie, elle nous coûtera le double en embêtements. J'ai pour principes de *sacquer* les amateurs. Ces bourgeoises entichées de théâtre, ces cabotes saisies de la fièvre des planches, empoisonnent une troupe de leur ignorance, de leurs rancœurs et de leurs prétentions. C'est la peste.

Discutant librement, secrétaire et patron semblaient avoir totalement oublié la présence de Phinette. La petite toussota pour rappeler qu'elle était là.

— Ah ! oui, y a mademoiselle aussi, fit Saurelle, en guise de présentation. Approchez... Eh bien ! que dites-vous de celle-là, Félix ?

— C'est autre chose ! fit le secrétaire, s'adressant au patron en dévisageant la débutante.

Sous le regard froid et méfiant des deux hommes, Phinette eut l'impression d'être, marchandée par des maquignons, une brebis, une chèvre, n'importe quelle bête à vendre. A peine éveillée de son songe bleu, l'ingénue se sentit secouée d'un frémissement de révolte. Fort à propos, elle se rappela les avertissements dont de timides et modestes rentiers avaient longtemps découragé ses jeunes efforts :

— Carrière impossible pour une fille comme il faut ! La vie de coulisses est mêlée de compromissions auxquelles ne peut se soumettre une femme honnête. Les façons, et les mœurs de ces gens-là vous rebuteront dès le début. Vous ferez demi-tour avant d'avoir mis le pied sur le plateau !

A suivre ces conseils, tout ce que la débutante avait appris ne servirait plus à rien. Il faudrait recommencer une autre vie ? Non. Tant pis... Elle irait jusqu'au bout.

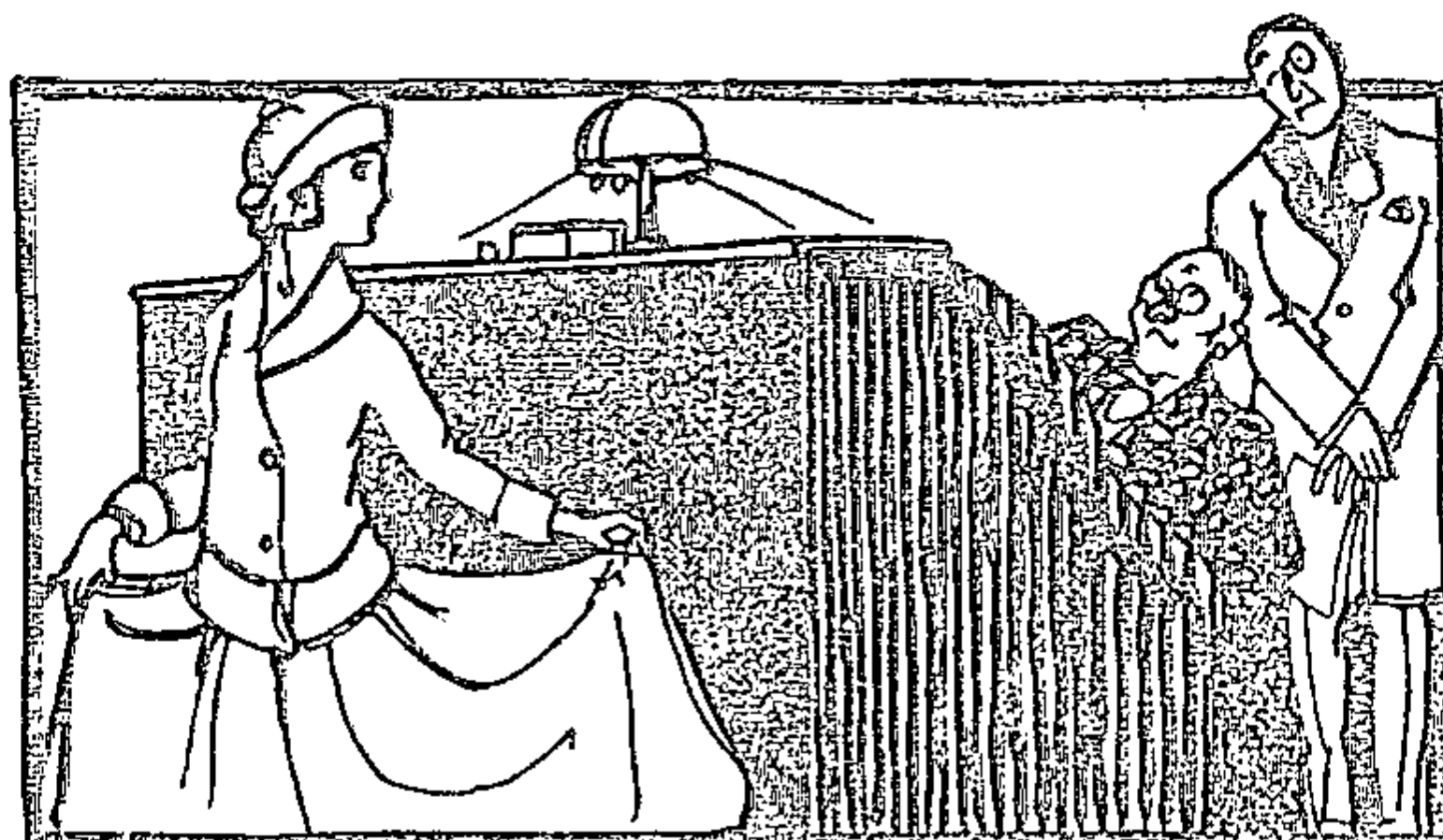
— En somme, raisonnait Phinette, Saurelle et Félix ne disent rien de plus offensant que ce que des mondains remarquent, presque tout haut, au passage de mondaines, entre deux portes de salons. Si je m'effarouche à première tentative, je ne suis pas au bout de mes peines.

Résolue à faire bonne contenance, à mettre d'un semblant de gaieté ses froissements d'innocente, elle écouta les propos de ces messieurs mal élevés en attitude calme, amusés, légèrement moqueuse.

— Je la trouve très gentille, déclara le secrétaire après un silence d'observation, autrement gentille que votre naine de tout à l'heure. Voilà un vrai petit Saxe !

— Il y a de ça, fit Saurelle.

Ils continuèrent à converser entre eux avec



— Eh bien ! que dites-vous de celle-là ?...

le même sans-gêne que si Phinette eût été muette, sourde..., ou absente. Le sobriquet « petit Saxe » lui donnait l'impression d'être, non plus une bête marchandée, mais un inerte bibelot, manié, tourné et retourné par des doigts d'amateurs. La pauvre fille éprouva une sorte de soulagement à s'entendre interpellé directement :

— Vous avez le physique, mon petit. Otez votre chapeau... Bon ! ça va... Pirouettez !

Plutôt rageusement, Phinette pivota sur ses menus talons.

— Une silhouette élancée... La nuque jolie... On ne sait quoi de jeune et de mutin mêlé de candeur, qui vous a du bouquet.

— Peut-être trop distinguée.

— Ça se perdra vite. Faites face, mon enfant.

Nouvelle pirouette.

— Légère..., très ! Dansez-vous ?

Heureuse de se dégourdir, Halvier esquissa quelques pas de tango.

— Le pied mignon. De la souplesse et de la grâce. Voulez-vous me donner votre petite, enfant ?

Farouche, la jeune fille frôla les doigts de Saurelle du bout de ses doigts.

— Une main de poupée et des attaches fines, constata-t-il.

Le patron, très doucement d'ailleurs, retenait les doigts de Phinette. Elle les lui retira, masquant ce mouvement pudique d'une question ironique :

— Seriez-vous chiromancien, monsieur Saurelle ?

— Elle a le sourire ! fit-il, visiblement charmé.

Cette fois, l'ingénue, pour dissimuler son embarras, affecta le blasement d'une jolie fille qui, très courtisée, n'attache plus aucune importance aux compliments. Elle jouait très suffisamment la comédie pour faire croire à ce dédain. Loin de décourager le patron, cette attitude le piqua. Trouvant que la débutante valait une plus longue causerie, il se tourna vers son secrétaire :

— Mon cher Félix, sachant combien vous êtes affairé, je ne vous retiens pas.

Mais Félix n'en finissait pas de classer ses paperasses. Encore moins que lui, Halvier souhaitait voir le trio s'achever en duo. Par quel moyen éviter le tête-à-tête ? Sous quel prétexte refuser une audition sollicitée ? Ce serait fou !

Et tandis que le patron achevait d'éconduire son subordonné récalcitrant, la pauvre Halvier se réconfortait de son mieux.

— Ce Saurelle n'a pas trop l'air d'un ogre. Une grande fille comme moi ne s'avale pas toute crue. Et, puisqu'on n'arrive à la gloire qu'en livrant des batailles, faisons bravement la guerre !

(A suivre.)

CHARLES FOLEY.

(Dessins de J. TOUCHET.)

FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE POLITIQUE

LES FORCES POLITIQUES, économiques et psychologiques menant les hommes ont acquis de nos jours une telle puissance que les gouvernants sont entraînés par elles comme la poussière par l'ouragan.

Le déclenchement des événements appartient encore aux gouvernants, mais ils restent impuissants devant leur déroulement. L'amiral Tirpitz pouvait provoquer ou ne pas provoquer la guerre sous-marine à outrance ; mais, commencée, elle entraînait fatalement l'intervention de l'Amérique. Lorsque Lloyd George conseillait aux Polonais de traiter avec l'armée bolcheviste qui entourait leur capitale, il provoquait l'invasion de l'Europe, s'il eût été écouté.

On voit parfois des hommes abandonner leur religion. On en voit très peu renoncer en même temps aux préjugés héréditaires issus de cette religion. Ainsi s'explique sans doute la

haine intense de certains diplomates envers les Musulmans.

Une entente sans écrit vaut mieux, dit-on, qu'un écrit sans entente. Sans doute, mais il ne faut pas oublier que ce fut surtout parce qu'entre la France et l'Angleterre existait seulement une entente sans écrit que l'Allemagne, comptant sur la neutralité anglaise, n'hésita pas à déclarer la guerre.

Les vérités scientifiques s'établissent facilement parce qu'elles ne s'adressent qu'à l'intelligence. Les conceptions sociales appartenant à la sphère très fermée des sentiments ne peuvent s'imposer qu'au prix de visibles catastrophes. Pour établir, par exemple, cette vérité élémentaire que la gestion des usines et des services publics par un prolétariat ignorant ne pourrait remplacer l'action directrice des capacités, il a fallu la ruine totale de la Russie.

Considérer la sociologie comme une science, c'est oublier qu'il n'existe aucune analogie entre les vérités scientifiques et les croyances politiques ou sociales. Les premières ont uniquement l'expérience et l'observation pour bases. Les secondes dérivent surtout d'impulsions sentimentales ou mystiques échappant à toute démonstration et se propageant uniquement par affirmation, répétition, contagion et prestige.

Jamais les sociétés n'eurent autant besoin qu'aujourd'hui de capacités supérieures pour prospérer. Le communisme, avec sa haine des supériorités, conduira nécessairement toutes les nations qui l'adopteront à la plus basse décadence.

On assurait, jadis, que la science adoucissait les mœurs. L'expérience prouve, au contraire, qu'elle rend les guerres beaucoup plus féroces et meurtrières que toutes celles du passé.

GUSTAVE LE BON.

Ce que
j'ai vu

en Russie
Rouge

PETROGRAD (*)

ON NE MARCHE PAS, dans Petrograd, on erre. Trois cent mille personnes y ont trépassé l'hiver dernier. Ce ne sont pas les voitures qui les ont écrasées : il n'y en a pas... mettons qu'il y en ait quatre, oui, quatre voitures pour la capitale de la Russie, pour Petrograd (deux millions d'habitants en 1914). C'est le typhus qui, passant par là et découvrant ces trois cent mille recroquevillés sous la faim et le froid, s'est mis à jouer avec eux. Il en a abattu sans fatigue quatre-vingt mille par mois.

Les traîneaux, les plates-formes des trains charriaient en tas ces cadavres, par les rues, vers la fosse commune. Les chevaux sont tombés, tombés de faim, comme des hommes, et sur place ont été dépecés. Les chiens ne sont plus, ils ont tenu longtemps.

— Nous n'aurions jamais cru que nos chiens pussent souffrir avec tant de bonté dans les yeux, disent leurs maîtres, se souvenant.

Plus de chats, même maigres. Plus un seul des innombrables pigeons, oiseaux sacrés pour les orthodoxes, qui peuplaient la capitale. Ont-ils émigré ? Ont-ils été mangés, malgré qu'ils fussent le Saint-Esprit ? On n'ose se prononcer.

Les maisons sont salies, fanées, souillées. On n'y pénètre plus que par l'escalier de service ; la porte principale (c'était du luxe) est condamnée. Un coup d'œil dans les cours, les escaliers, et immédiatement vous vous mettez sur la pointe des pieds : on ne marche pas carrément dans semblable ordure. Banques, hôtels, grands comptoirs, restaurants, tout ce qui fut immeuble public n'est plus que casernes, hôpitaux, entrepôts, débarras. Le Crédit Lyonnais est un dépôt de bois. C'est sur la Newsky qu'il faut contempler la catastrophe. Il faudrait pouvoir jeter sur ce papier, à la fois, tout ce qui bondit aux yeux, les passants et les choses. Commençons par les choses, les passants viendront après. Ah ! les passants de Petrograd !

(*) Voir *Les Annales* des 20, 27 novembre et 4 décembre 1921.



Les Privilégiés. — Distribution d'huile à machine comme huile comestible.
Dessin de Pévé, d'après nature.

Plus de commerce, partant plus de magasins. Ce n'est pas le blocus, ce ne sont pas les circonstances qui ont bouclé les boutiques, ce sont les principes. Les boutiques ne se sont cependant pas envolées ; elles sont là, béantes, le long de la Perspective. Plus de commerce, disions-nous, quelle erreur ! A cette vitrine, où jadis on vendait de la lingerie, voilà ce que l'on propose : de vieux bouchons, des assiettes fendues, des bas noirs reprisés de gris, des canifs-réclames de maisons de champagne (trois mille roubles, l'un de ces canifs). Dans une autre, jadis bijouterie, des sacs à provisions (comme s'il y avait des provisions !) rapiécés et surrapiécés. Plus loin, des peignes édentés ; plus loin, de la paille, de la vraie paille (cela dans une ex-pâtisserie) ; plus loin (alors, là, et c'est comme si, subitement, vous rencontriez un voyageur en smoking au centre du Sahara), des parfums : *Mon Rêve* (seize mille roubles), *Idéal Rêve* (dix-huit mille roubles). Cynique, dans ce décor, cet « *Idéal Rêve* », cynique ainsi que les menus d'autrefois de 1912, de 1913, affichés par dérision, sur leur carton doré, aux volets, pardon ! aux vitres (il y a beau temps que les volets, de même que les pavés, de même que vingt mille maisons de bois, ont flambé dans les cheminées), aux vitres de la Newsky où, le ventre creux, la face cireuse, vont les passants, la chaîne au cou.

En octobre 1917, les bolcheviks, prenant le pouvoir, ont saisi Petrograd, l'ont comme pendue à un crochet et l'ont écorchée de sa civilisation. Petrograd n'a conservé de son ancien rang de ville que le tracé de ses rues. Sur leur front, les Anglais, quand un village

avait disparu, plantaient à sa place un poteau où était écrit : « Ici était tel village. » Là, ce sont les palais qui proclament : « Ici était une capitale. » Quand vous vous promenez, vous ne demandez plus à votre compagnon, en passant devant ce jardin ou ce monument : « Qu'est-ce que c'est ? », mais : « Qu'est-ce que c'était ? » Ce n'est plus une cité du XX^e siècle, c'est une agglomération d'hommes luttant

non pour la vie, mais contre la mort. Les sept cent mille habitants qui tiennent encore n'ont plus d'autre but dans l'existence que la recherche immédiate de la pâture. Affamé, pour conquérir une maigre proie qui le soutiendra encore, chacun traîne péniblement ses pas à travers la déchéance. L'homme est redevenu un loup pour l'homme.

Personne dans la rue, hommes ou femmes, vieux ou jeunes, qui n'ait à la main un récipient, ou, sur le dos, une besace. A Paris, nos dames ont des petits sacs ; ici, elles sortent avec des paniers ou des brocs : elles vont à la soupe commune ou en reviennent. Sur cette Newsky (nos boulevards), les gens circulent, portant l'infâme bouillon dans des seaux hygiéniques. On n'attend pas d'être rentré chez soi pour l'engloutir ; on mange, on boit à l'endroit même où l'on tombe sur sa pitance, comme les animaux.

Deux années de noire misère, de terreur ont abattu tous préjugés. Quand un mortel heureux est rencontré traînant des pommes de terre, tous : intellectuels, bourgeois, employés, tous les ci-devant échappés au bain du sang se précipitent sur lui, demandant :

— Où les avez-vous trouvées ?

Si c'était par la mise, et uniquement par elle, qu'on reconnût les classes, la lutte des classes serait close dans la dictature du prolétariat. Il n'est plus que de vieux vêtements ; quand on en voit de neufs, ils sont taillés dans des rideaux. Un costume : cent mille roubles. Et il faut s'inscrire. Des souliers, il n'y en a plus. Comme faire laver son linge, c'est réclamer la lune, le linge est porté plus longtemps noir que blanc. Ah ! les passants ! Non, ils ne meurent pas de faim dans la rue, — on ne meurt pas de faim



Kalenine,

Président du Comité panrusse,
Présid^t de la République des Soviets.



Zinovieff.



Kameneff,

Président du Soviet de Moscou.



V.-N. Podbielsky,

Commissaire du peuple aux P. T. T.

comme cela, — mais ils s'acheminent vers la mort par la famine. Ce n'est pas une rareté d'en rencontrer appuyés contre un mur, le temps de laisser passer un étourdissement. Et ces grandes dames signalées par tous les correspondants, dès le début du cyclone, vendant, sur la place publique, d'un air crucifié, leurs anciennes richesses, elles y sont encore, mes chers confrères. Elles en sont à leurs dernières dentelles. Et, écoeurante mascarade, la fille de vaisselle, basse sur pattes, se promène toujours, un splendide manteau de vison sur le dos, balayant le trottoir, au bras de son homme.

Si Petrograd n'est sûrement plus une ville, c'est au moins un campement, campement de soldats, vainqueurs des blancs, mais pousseux et vidés. Soldats aux portes, affalés sur des chaises, et enfilant à leur baïonnette, sans les lire, — et pour cause !

— les permissions d'entrer, soldats aux fenêtres, soldats en masse aux carrefours, spéculant, vendant et revendant. Ce sont les nouveaux marchands du Temple. Trotski, se souvenant de son illustre coreligionnaire, a beau donner du fouet, il ne les disperse que pour les rassembler plus loin. Campement de loqueteux, de déchus, d'exilés du bonheur, Petrograd n'est plus qu'une sinistre Cour des Miracles, attendant aux portes désignées la portion qu'on leur jettera, et, saisissante aberration de la misère, parmi ces groupes âpres eux-mêmes à la conquête du morceau de pain, des pauvres, des pauvres à la manière d'autrefois, pour une partie de la pesée, tendant la main !

L'unique recours, ce qui permet à ceux qui ne sont pas au service de la dictature, à qui on a tout pris, de ne pas mourir encore, c'est la soupe soviétique.

Entrez là dedans, dans ces soupes. C'est les yeux agrandis que nous avons regardé distribuer cette manne communiste. De trois à quatre heures, le troupeau humain s'y traîne. Chacun porte son écuelle, ou une vieille boîte de conserves, ou un ex-plat à barbe, voire de vraies gamelles. Ils tendent cela au comptoir graisseux.

La portion de bouillon immonde, éclaboussant, tombe comme elle peut dans leurs baquets. Avidement, ils l'avalent. C'est le dernier degré de la dégradation, ce sont des étables pour les hommes.

C'est la troisième Internationale. A la quatrième, on marchera à quatre pattes ; à la cinquième, on aboiera.



L'hiver à Petrograd. — On démolit les maisons de bois pour en faire du combustible.
Dessin de Pevé, d'après nature.

MOSCOU

Il semble d'abord une ville qui n'aurait pas été nettoyée depuis des années.

Les coupôles d'or de ses églises sans nombre resplendissant au soleil, tels de fastueux tarbouchs de nabab, écrasent insolemment, comme un passé trop haut pour qu'on ait pu l'atteindre, cette misère nouvellement régnante.

Au centre, entouré d'abord au loin de sa ville blanche, plus près de sa ville de Chine, bien ramassé dans sa muraille crénelée, le Kremlin, à son énigme de jadis, ajoute son énigme d'aujourd'hui. C'est dans deux pièces du troisième étage de son palais impérial de justice que, cloîtré, son chat sur les genoux, ses yeux asiatiques mi-fermés, Lenine rêve. C'est dans une de ses villas, à l'ombre de la tour d'Ivan le Terrible, que Trotski, chaque fois que la porte de la grille qui ceinture la Russie est sur le point de céder, donne au régime, de sa poigne inflexible, de formidables tours de clé. C'est dans sa « maison des menues folies », où les tsars, au temps révolu, venaient oublier les pompes du couronnement, que Lounatcharsky, méthodique, dresse la nouvelle charte de l'intelligence !

Aux entrées de ce Kremlin, à ses ponts, on ne passe plus. Des soldats doublés, fusil en main, en défendent l'accès.

Si vous prenez la place Rouge par la Moscova,

que vous la traversiez, que vous dépassiez l'église contorsionnée qui amusait Napoléon, vous en sortez par la porte de l'Ascension. Si, cette porte de l'Ascension franchie, vous regardez autour de vous, vous voyez deux choses : d'abord, sur le mur de l'Hôtel de Ville, une plaque où, en grosses lettres neuves, une formule flamboie. Elle dit : « La religion est l'opium du peuple. » Ensuite, à trois pas, une de ces chapelles de rue, qui poussent en Russie comme des kiosques à journaux. Dans cette chapelle est une icône vénérée. Arrêté juste sous la plaque, le passant s'agenouille, bredouille ses vingt signes de croix, se découvre, prie saintement, et s'en va.

Ayant curieusement observé cela, vous irez par des rues qui ne sont plus livrées qu'aux piétons.

Tout en allant sans savoir où, mais pour aller, vous tomberez sur le marché. Vous ne saurez pas tout de suite que c'est le marché. Ce sera une grande place avec beaucoup, beaucoup de gens dessus.

Les uns, debout, seront immobiles ; les autres passeront, et tous dans les yeux auront peur, car le trafic est défendu. Qui vend, pour vivre, ce qu'il possède, est « spéculante ». Cette femme que voici, et qui attend acquéreur pour ses deux tasses à thé, est « spéculante ». Ce vieux colonel, droit, maigre et fier, qui tâche de bazarder la vareuse qu'il avait l'honneur de porter lorsqu'il sabrait pour la Russie, voilà dix-sept ans, en Mandchourie, est « spéculante ». On les mènera en prison si la ronde passe. Tous ceux qui ont quelque chose à vendre sont là, immobiles, tenant l'objet dans leur main tendue comme les pauvres tendent la leur, le dimanche matin, aux portes des églises.

La cité où tout est étouffé a cependant des flots qui montent. Ce sont des malheureux qui se rendent au spectacle. Les théâtres sont devenus des gouffres où, afin d'oublier, les gens se précipitent. Il semblerait qu'ils ont l'impression que les ors des murs vont redorer leur existence. Ce que la vie ne peut plus leur donner, ils le demandent à la magie. Il n'y a pas que les prolétaires qui s'assoient devant la rampe, il y a tous les ci-devant, et tant pis si on les bouscule à la sortie ! ces soirées-là, — pas la salle, la scène, — c'est tout ce qui demeure de l'ancien temps. C'est la seule voix qui leur parle encore du passé.

ALBERT LONDRES.



S.-P. Sereda,
Commissaire du peuple
à l'Agriculture.



J.-M. Steklov,
Journaliste officiel,
Rédacteur en chef des "Izvestia".



V.-P. Noguine,
Sous-Secrétaire
au Commissariat du Travail.



J.-M. Swerdov,
Ex-Président
du Comité Central exécutif

L'Âme Anglaise

à travers Kipling



M. Rudyard Kipling.

POUR KIPLING, comme pour Ruskin, Tennyson, Carlyle, tous les penseurs et poètes toriques de l'Angleterre, épris avant tout des énergies spirituelles de la vie, et qui en voient la manifestation la plus certaine dans la précision résistante et cristalline des formes et des caractères, la société de tradition oligarchique est une hiérarchie de commandements et d'obéissances. En haut, la caste gouvernante, qui dure et garde ses traditions parce qu'elle continue de posséder la terre. Au-dessous, la *middle class*, dont le premier rang fournit les fonctionnaires, les ingénieurs, les médecins, les marchands, et le second les scribes, les sous-ordres, les boutiquiers, — passionnée, elle aussi, de jeux athlétiques, respectueuse de ses supérieurs, *betters*, des institutions établies, et qui, subissant les prestiges de la haute *gentry*, reçoit d'elle toutes ses formules d'idéal. Tout en bas, la plèbe, réserve des profondes énergies de la race, que le poète des *Barack room Ballads* aime parce qu'elle est la force copieuse et primitive, la pesante et peu pensante plèbe anglaise, qu'il s'agit de façonner, en lui apprenant l'obéissance, la tenue et le respect de soi, en faisant d'un vague vagabond de l'*East End*, d'un homme du peuple qui s'affaisse, qui bavarde et qui cogne, un homme de métier, discipliné par son métier et qui, lui aussi, en a pris le masque, la langue, les gestes précis et spéciaux : un marin fidèle à son quart et qui sait les agrès et les épissures ; un mécanicien noir de charbon et qui aime sa machine ; un soldat hâlé et cambré, un Tommy Atkins, un Mulvaney, un Ortheris, dont un connaisseur pourrait dire, au degré de l'angle de leur toque sur leurs cheveux pommadés, au balancement rythmique de leur démarche, le numéro de régiment, — tous marqués de la forte empreinte professionnelle qui fait leur style et leur caractère, tous beaux, par conséquent, et, suivant Kipling, respectables, parce qu'en hommes libres ils respectent leurs supérieurs, tous qui se respectent, parce qu'ayant appris l'orgueil du métier ils font corps avec leur bateau, leur machine ou leur caserne.

Cette hiérarchie, ce système de sentiments et de consignes, cet ordre social et moral, voilà, pour le poète impérialiste, ce qui constitue la force et la forme, la personne agressive, conquérante et gouvernante, toute la personne impériale de l'Angleterre, moins visible dans les grandes villes anglaises « où il n'y a que des machines, de l'asphalte, du brouillard, où les hommes trop sédentaires montent intellectuellement en graine » et se mettent à raisonner, que dans l'Inde, où il s'agit de gouverner, avec soixante mille soldats et moins de mille fonctionnaires européens, trois cents millions d'hommes, des multitudes nues, brunes et primitives, entre lesquelles et le ciel aveuglant il n'y a rien. Là, les théories sont simples.

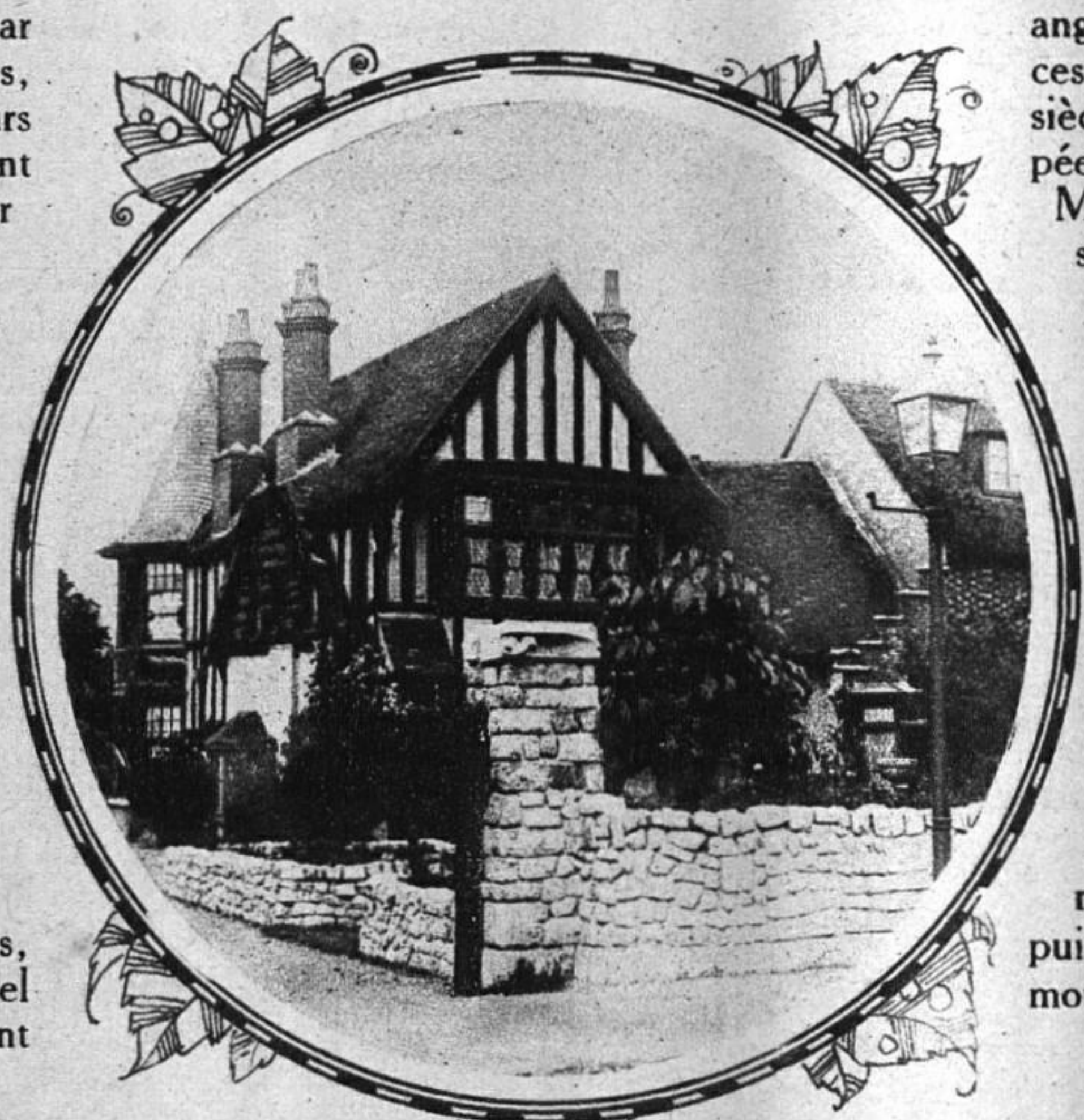
« La vie n'y est pas assez longue pour qu'on

entreprenne de prouver que personne n'est à la tête des choses et des affaires. Visiblement, le délégué est au-dessus de l'administrateur local, le commissaire au-dessus du délégué, le lieutenant-gouverneur au-dessus du commissaire, le vice-roi au-dessus d'eux tous, sous les ordres du secrétaire d'Etat, lequel est responsable à l'empereur, et si celui-ci n'est pas responsable à son Créateur, il est clair que le système entier de l'administration de l'Inde est faux, ce qui, manifestement, est impossible. »

De cet ordre, de ces disciplines, des hommes qu'elles façonnent, des formes spéciales et décidées qu'elles leur imposent, des volontés de conquête et de domination qu'elles ordonnent pour le succès national, Kipling a pris conscience dans l'Inde, comme nul Anglais en Angleterre, et tel est l'unique objet de son œuvre. L'Inde, son ciel de feu, son humanité nue sous le soleil, ses

choléras, ses Ganges qui charrient la cendre des bûchers, ses trente-trois millions de dieux, ses religions hallucinées, ses fakirs et ses mendiants, ses végétations de rêve, toute son accablante nature, ne lui servent que de fond et de contraste pour mieux évoquer cet ordre, ces disciples et cette belle énergie, pour les montrer qui se produisent, à travers des entreprises, des difficultés, des batailles, des aventures, des terreurs impossibles dans l'Europe trop réglementée, en drames saisissants où défont et plus souvent triomphent la volonté anglaise et l'idée anglaise du devoir. Même *Kim*, même *La Jungle*, qui passent pour les deux livres proprement hindous de Kipling, sont de cette pure essence anglaise. J'y retrouve ce qui faisait le fonds du *Boy's Own Paper*, des aventureux romans anglais d'enfants que je lisais, écolier, à douze ans, en Angleterre : le culte du héros, le héros un jeune garçon sans doute et sans peur, tenace, patient aux coups, stoïque aux punitions et défaites méritées, — un enfant maître, fait pour mener justement la bande de ses fidèles, garder sa tête dans les difficultés et imposer un prestige qu'il finira toujours par mettre au service, non des insurrections, mais de l'ordre anciennement constitué. N'en doutez pas : les coups de poing que Kim, fils de femme hindoue, enfant perdu des bazars du Penjab, administre à un Russe et à un Français, sont tout anglais, et populaires à Eton. Ce sont les consignes d'Eton que Mowgli apprend dans la Jungle : obéir afin d'apprendre à commander, se taire, se dominer, recevoir en silence et sans rancune les coups que lui inflige Bagheera parce qu'il a désobéi à la loi, — la loi tout anglaise de la Jungle à laquelle les singes ne se rangent pas, parce qu'ils ont, croyez-le, du sang celtique dans les veines. L'énergie pratique et lyrique de l'âme anglaise est dans Mowgli, avec ces nuances et ces rythmes mêmes qui lui viennent de trois siècles de Bible. Reconnaissez les grandes mélodies véhémentes du Livre dans la chanson de Mowgli qui danse, inspiré par sa victoire, seul dans le clair de lune, sur la robe royale de Shere-Khan. Moins solennel et sauvage eût été, sans doute, l'accent de cette chanson-là, si quelque grand poète hébreu n'avait célébré, il y a bien des siècles, le meurtre de Sisera, l'idolâtre et le tyran haï, par une femme de tribu. A travers un sentiment septentrional de mystère et de solitude, d'audace conquérante et de mélancolie, à travers le trouble de l'homme enfant qui, pour la première fois, sent son âme d'homme et qu'elle n'est pas simple, mêmes cadences que dans le péan des *Juges*, mêmes passionnées répétitions, même parallélisme des puissants versets déroulés, même énergie en mouvement d'orgueil et de triomphe.

ANDRÉ CHEVRILLON,
de l'Académie française.



Le Cottage de Kipling aux environs de Londres.

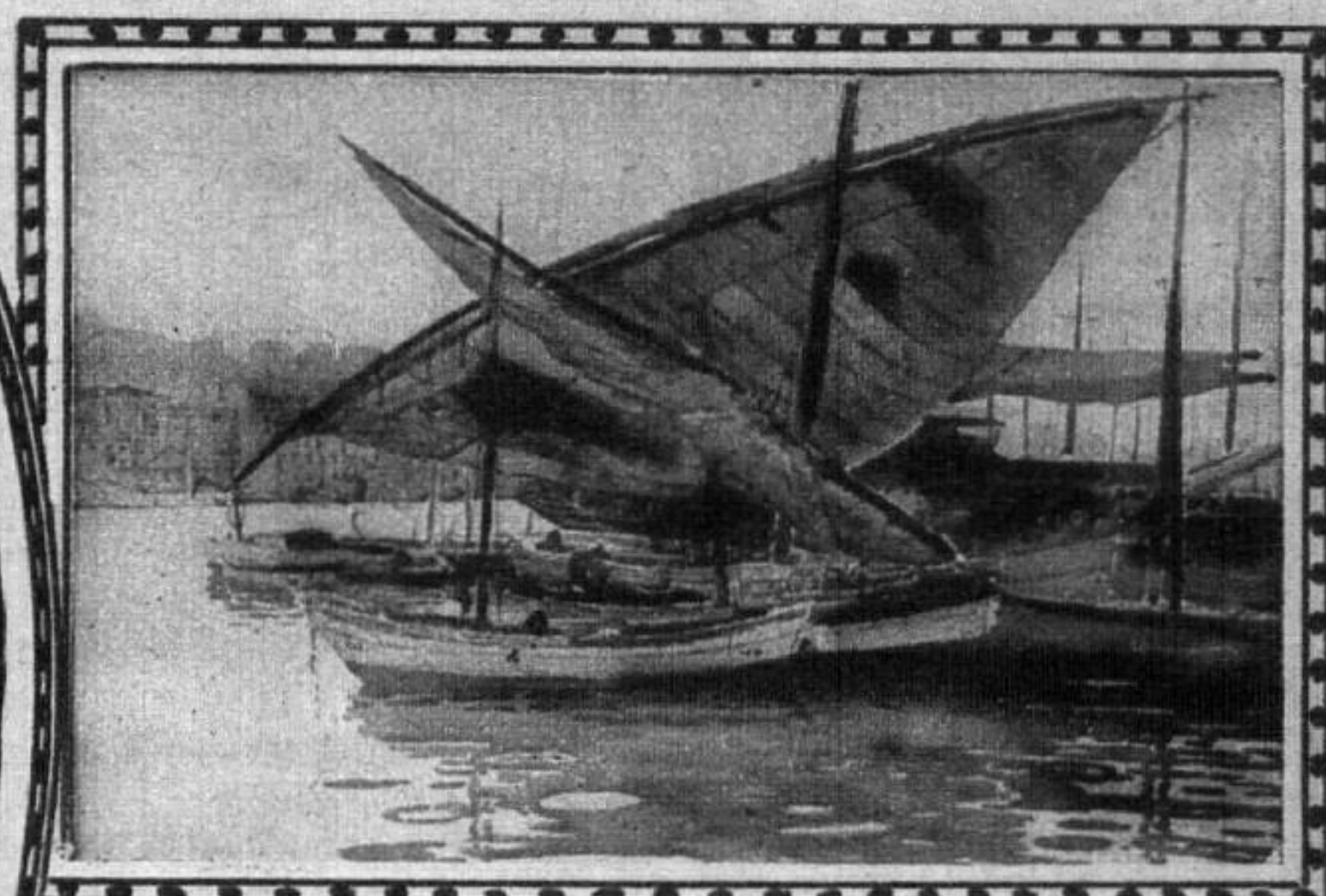


Aquarelle de Provence, par Louis Dauphin.



Portrait d'Enfant,

William Ablett.



Marseille. La Voile Brune, par Tony-George Roux.

La Vie Artistique

CE N'EST PAS toujours pour notre plaisir que les petites expositions prolongent les trois grands Salons. Quelquefois, pourtant, nos joies sont entières, entières comme avec *L'Œuvre Gravé* d'Albert Besnard, avec les œuvres d'Yvonne Serruys, de Beltran Masses, d'Auguste Lançon, le grand animalier, et ce charmant Pointelin, le peintre des lointains. Les deux cents eaux-fortes et pointes sèches du peintre de *L'Île Heureuse* furent, à vrai dire, une révélation, — une révélation et un enchantement.

Certes, le grand artiste à qui tant de douleurs étaient réservées, fait à la Mort une place trop large ; il y continue *Les Simulacres* du vieil Holbein, et la série consacrée à la Femme est elle-même pour lui un thème douloureux. Mais, partout ailleurs, que d'éloquence, de pensée ! Quelle somptuosité de métier, dans *L'Aigrette*, par exemple ! C'est un monument de toute maîtrise, absolument distinct de celui du peintre, et il faudrait s'y arrêter longuement, n'était l'autre révélation, celle-là simplement charmante, que nous réservait, à la Galerie Hébrard, tout le petit monde de statuettes campées par la main nerveuse et légèrement païenne de Mme Yvonne Serruys. Vraiment, l'esprit de Clodion a passé par là.



Les expositions individuelles alternent avec les groupements, et, parmi les derniers, l'un des plus vivants, l'un des plus éclectiques d'ailleurs, est, sans contredit, celui qui s'est formé sous la juvénile impulsion de Louis Dauphin, et qui mettait hier encore, dans la Galerie Devambez, la gaieté d'un art tout débordant de jeunesse, d'originalité et aussi de savoir. Deux vétérans du succès : Domergue et William Ablett, y voisinaient avec Cyprien Boulet, très expressif évocateur de la beauté espagnole ; avec Tony-George Roux, que son *Bacchus Automnal* fait un illustrateur possible des *Vestigia Flammæ* d'Henri de Régner ; avec ce charmant Munier-Jolain, qui pense à Fragonard dans *La Terrasse* et dans cette figure de belle apeurée devant qui

*Un singe en robe de brocart
Trotte et gambade...*



Cadeaux de Noces, par Beltran Masses.

(Photo Tomaso Filippi.)

rait-il plus qu'un virtuose, le plus étonnant même de cette Espagne qui s'enorgueillit, avec raison, d'un Ruscnol, d'un Sorolla, d'un Zuloaga, etc. Sous le peintre de la chair se cache, comme on l'a dit, un poète, un moraliste à la façon de Baudelaire. Coloriste vibrant, Beltran excelle à peindre les belles majas au teint mat, aux grands yeux nostalgiques. Il ne serait pas le compatriote de Vélasquez s'il ne savait quelque peu descendre au fond des âmes.

Et rien, en effet, n'est plus expressif que les portraits du marquis de Vinent, de Jane Renouardt et de la charmante Lucrecia Bori.



Il faut remercier le « Jura Français » de nous rappeler quel grand artiste fut Auguste Lançon, l'émule de Barye en peinture, en gravure surtout, et de son hommage à Pointelin, à son talent si personnel, à son art de creuser la toile jusqu'à l'illusion.

LÉON PLÉE.

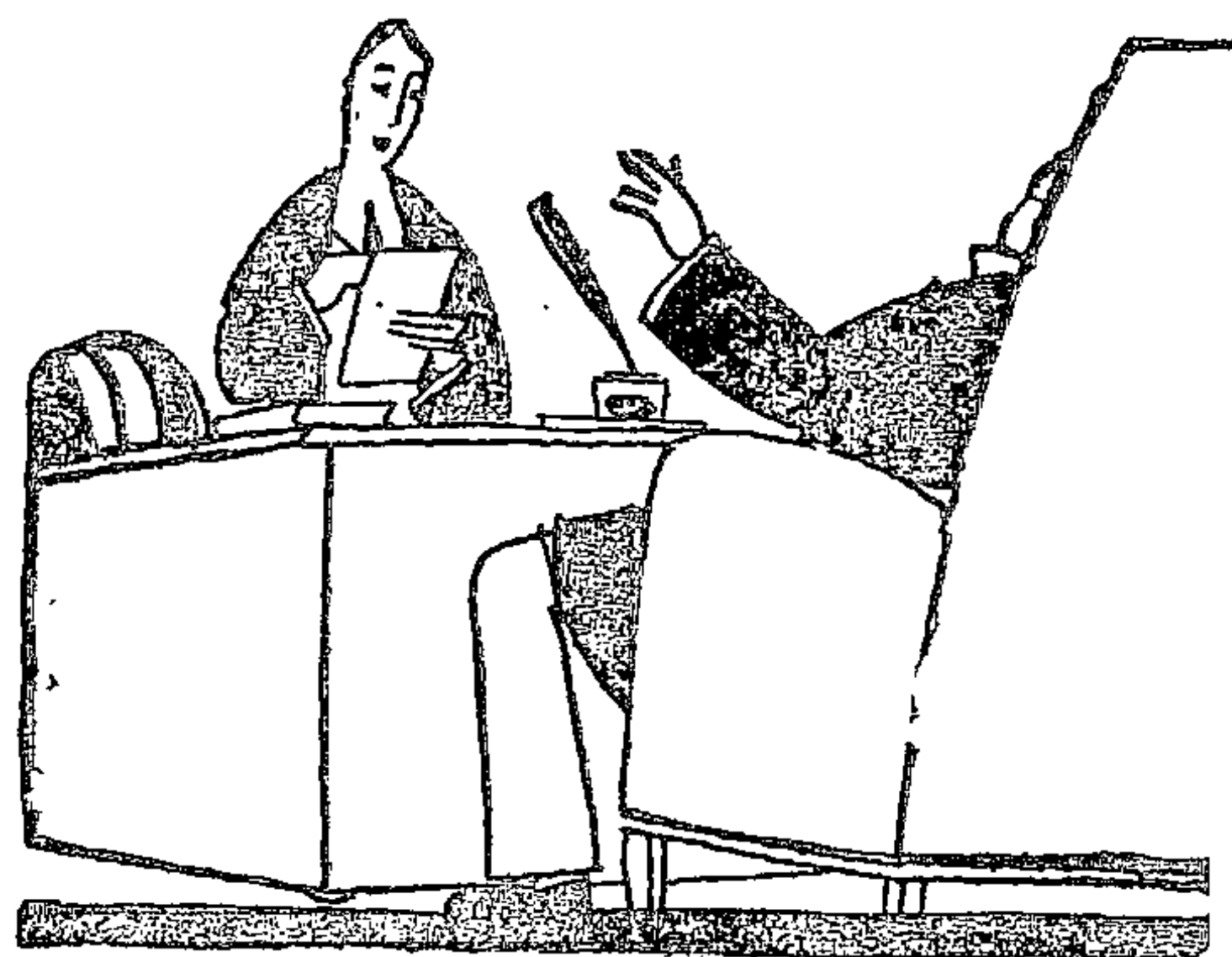


*Tête ailée,
par Mme Yvonne Serruys.*

VOYAGE EN ZIGZAGS

NOS ÉCRIVAINS
PARLENT LIBREMENT

M. Lucien Descaves



M. Lucien Descaves.

(Photo H. Manuel.)

y répond.

— ... J'aime tous les bons romans. Je ne puis vous parler que d'une façon générale... Mais j'aime ce qui est bien fait, dans tous les genres. Je vous garantis, par exemple, que si un nouvel Eugène Sue, voire un nouveau Gaboriau, m'apportait ici un roman (nous sommes dans le bureau de M. Descaves, au *Journal*), je n'hésiterais pas à l'accepter. Les jeunes de talent ne manquent pas. Je suis gêné pour vous parler d'eux. Mais je n'ai aucun parti pris d'école, aucune idée préconçue... Tenez, fait brusquement M. Descaves, j'aime *Maria Chapdelaine* et *Ma Vie d'Enfant*, de Gorki... J'aime *Maria Chapdelaine* et *Ma Vie d'Enfant*, de Gorki, répète-t-il, satisfait d'avoir trouvé le moyen de marquer son éclectisme sans cependant citer personne, puisque Louis Hémon est mort, et que Gorki est Russe. Si les jeunes, dans les journaux et en librairie, ont mille débouchés qu'il y a trente ans nous n'avions pas, par contre, les théâtres leur sont absolument fermés. Des scènes à côté présentent des œuvres de jeunes, pas souvent, mais elles en présentent ; les théâtres réguliers, jamais. Pour être joué, aujourd'hui, il faut louer un théâtre. Il n'y a évidemment pas d'autre moyen. C'est d'ailleurs, vraisemblablement, ce qui contraint des écrivains dramatiques, indéniablement doués, à faire du roman.

— Et, à votre avis, il n'y a pas de remède ?

— Comment y en aurait-il un ? Il y a trois ou quatre hommes qui tiennent tous les théâtres de Paris, nettement résolus à ne rien jouer qu'à coup sûr... Il faut attendre. Au contraire, je ne crois pas qu'on se soit jamais plus occupé des hommes de lettres qu'aujourd'hui. Les prix littéraires affluent. Je sais bien que certains écrivains méprisent ces récompenses, qu'ils disent humiliantes...

— Le prix Goncourt, en tout cas, n'est pas de celles-là.

— Sans doute. Mais aussi, déclare brusquement M. Descaves, c'est que le prix Goncourt a toujours été décerné loyalement, et que

nous n'avons jamais choisi que des œuvres de qualité. Ce ne sont pas les coups de sonnette, les visites, ni les recommandations, qui ont jamais influencé notre jugement. Il y a des livres que nous aimons et des livres que nous n'aimons pas. A l'Académie, ajoute doucement M. Descaves, je ne jurerais pas que les choses se passent toujours ainsi, je ne crois pas, mais, chez nous, si. Nos goûts, nos préférences, se heurtent souvent : nous sommes dix ; et, respectant la volonté de Goncourt, nous n'avons jamais voulu morceler le prix. Parce que, n'est-ce pas, si l'on nomme deux lauréats, pourquoi n'en pas nommer trois ou quatre ? On arriverait bientôt ainsi à décerner des prix de deux cent cinquante francs, comme celui des Gens de Lettres. Je regrette que *Le Grand Meaulme*, d'Alain Fournier, n'ait pas été primé ; je regrette aussi *L'Ordination*, à quoi on a préféré *Les Filles de la Pluie*. Mais que voulez-vous ! quand deux livres ont chacun cinq voix, il faut bien qu'un des deux l'emporte... D'ailleurs, remarque justement M. Descaves, l'impartialité de l'Académie Goncourt et ce fait qu'elle n'a jamais été guidée par d'autres préoccupations que des préoccupations littéraires lui assurent à ce point la faveur du public qu'elle lance non seulement le livre qu'elle prime, mais encore, souvent, en même temps, les trois ou quatre autres sur lesquels elle a voté. Les exemples seraient nombreux... Les railleurs ont tort, ajoute M. Descaves. L'Académie Goncourt est solide.

L'auteur de *Sous-Offs* s'est installé dans son fauteuil et parle maintenant de confiance. Crainte d'un revirement, je me hâte de poser une nouvelle question :

— Applaudissez-vous à la disparition des écoles littéraires ?

— Parbleu ! s'exclame M. Descaves. Oubliez-vous que j'ai signé le Manifeste des Cinq ! Je le signerais encore aujourd'hui, s'il y avait lieu. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait... Cependant, si, rectifie-t-il. Je regrette — pour ma part, cela va sans dire, je n'engage personne que moi-même — les termes un peu légers du Manifeste ; et je regrette aussi très sincèrement que nous n'ayons pas attendu que la publication de *La Terre* fût achevée. Cela n'était pas loyal. La moitié du roman avait à peine paru. Cela n'était pas loyal.

Comme on annonce un visiteur, je me lève. Et M. Lucien Descaves, oubliant tout à fait qu'il veut avoir l'air bourru, pousse l'amabilité jusqu'à me sourire après m'avoir reconduit.

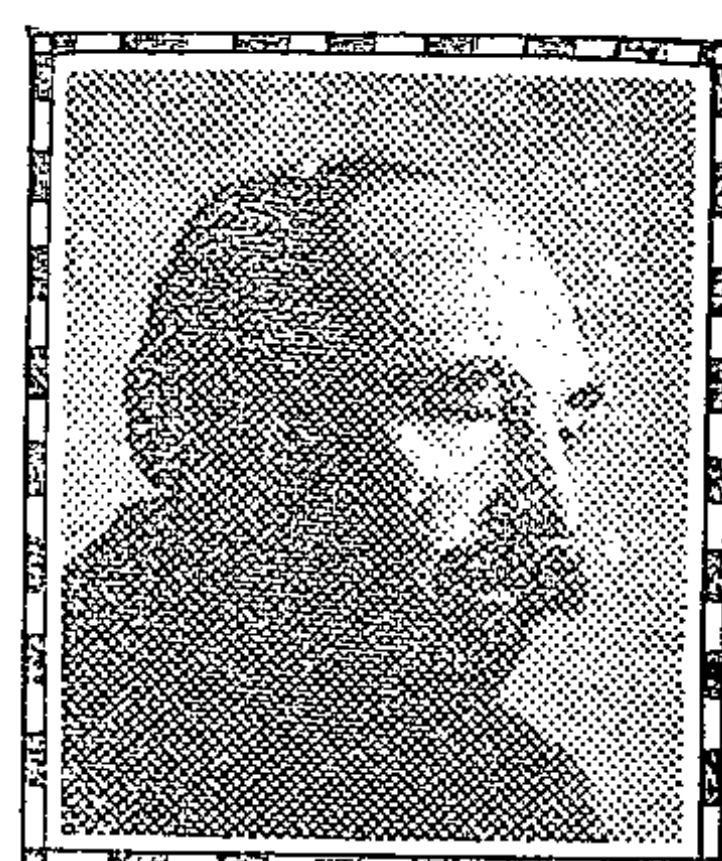


DANS LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

DES GENS ET DES CHOSES
D'AUJOURD'HUI (*)

M. J.-H. Rosny aîné

UN VISAGE aux profils fuyants, un front puissant ; sous la broussaille des sourcils, les yeux froids à l'abri en des orbites profondes, et la finesse de ce poil noir qui court, serré, sur les lèvres, le menton et les joues...



M. J.-H. Rosny aîné.

M. Rosny aîné a quelque chose de faunesque dans la physiognomie. Par instants, la bouche se retrousse, la peau du nez se plisse imperceptiblement. C'est fort curieux. Oui, quelque chose d'un faune, mais d'un faune supérieur, d'un faune civilisé et qui regarde s'agiter les gens des villes avec des yeux où passe parfois le sauvage reflet des bois.

L'auteur de *La Guerre du Feu*, enveloppé d'une houppelande brune, s'installe commodément dans son fauteuil, quand je lui demande ses impressions sur le temps présent. Ce sera son seul geste durant notre entretien. Il parle sans hâte, d'une voix qui ne s'échauffe jamais et qui ne souligne rien. M. Rosny aîné parle comme sans doute parlent les sages. On ne l'imagine pas en colère. Seuls, de temps en temps, le retroussement de la lèvre sous la barbe et l'imperceptible plissement de la peau du nez, changent le caractère de ce calme visage, rides passagères sur une eau tranquille.

— Depuis l'âge des cavernes, commence M. Rosny, l'homme a guetté l'homme pour lui voler sa proie. Les conditions de la vie se sont modifiées ; on ne vole plus de la même manière. La civilisation avait pu même donner l'illusion qu'on ne volait plus qu'exceptionnellement ! Mais quatre ans de guerre ont défait le travail de quelques siècles, et, le joug étant secoué, les instincts primitifs, libérés, ne montrent nulle hâte à reprendre la chaîne. Les hommes ne sont pas plus corrompus qu'à aucune autre époque : ils ont toujours été corrompus. Mais la guerre leur a fait jeter le masque. Et ceux, nombreux, à qui le geste a scandaleusement profité, ont quelque peine à discipliner leurs convoitises, à civiliser leur cupidité. C'est ce qui, à mon avis, explique que les hommes de 1921 apparaissent plus vils aux naïfs que ceux de 1800 ou de 1913. Ils ne sont ni meilleurs ni pires. Seulement, ils ont vécu quatre ans dans l'ignominie, et ils n'ont pas encore tout à fait fini de se nettoyer. Tout rentrera lentement dans l'ordre.

» Autre chose, qui n'a que la valeur d'un détail, caractérise pourtant singulièrement notre époque. Je parle de la disparition de la politesse. La politesse française, c'est-à-dire ce qui avait été créé de plus joli dans les relations des hommes avec les hommes, n'est plus qu'un souvenir. Le mécontentement général.

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 octobre 1921.

durant ces années difficiles, fait qu'un peu partout, dans la rue, au théâtre, en voyage, l'atmosphère, naguère parfumée de courtoisie, est aujourd'hui chargée d'aigreur. »

Comme je le questionne sur le mouvement littéraire contemporain, M. Rosny aîné me répond d'abord :

— J'arrive à un âge où l'on a beaucoup d'amis. Laissez-moi ne vous nommer aucun auteur vivant.

» Il n'y a peut-être jamais eu autant de talents divers qu'à notre époque. Il y a même, autant qu'on puisse juger, trois ou quatre hommes que nous pouvons nous inquiéter de recommander à la postérité, bien que cette recommandation soit inutile, car la postérité manque de sagesse et de discernement. C'est une foule qui voit un peu mieux qu'une autre, parce qu'elle voit de plus loin, mais ce n'est qu'une foule.

» L'originalité, la grâce, l'ironie, l'exactitude dans l'observation, rien de cela ne fait défaut aux écrivains d'aujourd'hui. A ce point de vue, ils n'ont rien à envier à leurs aînés. Ce qui, par contre, leur manque assurément, c'est la puissance. Je ne vois pas d'Hugo, je ne vois pas de Balzac, je ne vois pas de Baudelaire. Le reste peut se trouver, mais il n'y a rien de comparable à ces trois puissants créateurs...

» Les courants littéraires aussi ont disparu. Le magnifique désordre de Ronsard et de la Pléiade laissait prévoir Malherbe. L'intransigeance des classiques annonçait le romantisme, qui apportait la liberté nécessaire, avec ses excès et ses divagations. Le Parnasse et le naturalisme devaient inévitablement succéder au romantisme, eux-mêmes bientôt combattus par le symbolisme. Mais, maintenant, contre quoi réagirait-on ? Il n'y a pas de courant, il y a cent tendances... Si, cependant, une école demain se fonde, il est probable qu'elle prêchera le retour à l'ordre et aux règles. »

— Et au théâtre ?

— Ni parmi les contemporains, ni dans tout le XIX^e siècle, Musset à peine excepté, je ne vois d'hommes qu'on puisse placer sur le même plan que les grands romanciers d'hier ou que les maîtres de notre théâtre. La puissance qui fait défaut aux écrivains d'aujourd'hui manque davantage aux dramaturges. J'admire quelques auteurs dramatiques ; il en est un ou deux à qui je reconnais un talent considérable, peut-être même du génie, mais aucun d'eux ne peut s'égaliser à ces géants : Corneille, Molière, Racine, Beaumarchais... La faute n'en est point à eux, mais au public, incapable d'écouter une œuvre haute. Seul, peut-être, le public de la Comédie-Française donne l'impression, illusoire, à mon sens, d'une certaine homogénéité. Par l'effet d'une déférence qu'il est flatté d'avoir à témoigner, le public — car il n'y en a qu'un — applaudit à la Comédie des spectacles qu'il ne supporterait pas ailleurs. C'est ainsi qu'un dramaturge de valeur a pu faire toute sa carrière à la Comédie-Française, alors qu'elle eût été problématique sur le boulevard : Paul Hervieu a obtenu, rue de Richelieu, la faveur du public. Il ne pouvait la conquérir que là.

» Mais, remarque M. J.-H. Rosny aîné, si je ne vois pas de grandes figures chez les auteurs, j'en vois chez les interprètes. Et certainement, conclut-il dans un sourire qu'il faut deviner, c'est à leur art incomparable, très souvent, que doivent être imputées nos erreurs, en matière de critique dramatique. Avec de tels serviteurs, il semble qu'il suffira bientôt d'une excellente intention et de quelques répliques

heureuses pour enthousiasmer et pour illusionner tout le monde... »

J'avais déjà rendu visite à M. Rosny aîné quand parut le premier article de cette enquête. Depuis, l'auteur de *Nell Horn* et du *Bilatéral* a bien voulu marquer l'intérêt qu'il prenait à mon « voyage », en discutant dans ses articles de *Comœdia* quelques-unes des réponses parues. C'est ainsi qu'après avoir ironiquement rapproché, le mois dernier, les opinions de MM. René Boylesve, Claude Farrère et Maurice Rostand, M. J.-H. Rosny aîné concluait :

« A mon sens, la littérature, de beaucoup le plus complet des arts parce qu'il peut exprimer tous les rêves, toutes les réalités, tous les sentiments, toutes les sensations, à mon sens, la littérature peut être aussi diverse, aussi nombreuse que l'évolution humaine. Elle n'a aucune limite. Que chacun suive ses goûts et ses tendances ! M. Boylesve nous donne de beaux fruits de Touraine. M. Farrère nous apporte de succulents fruits exotiques. M. Maurice Rostand promet des grappes d'or. C'est tout ce qu'on leur demande, tout ce qu'on doit leur demander. Quant à leurs opinions et aux miennes, autant en emportent les vents. »



M. Henri Duvernois



M. Henri Duvernois.

vernois est simple et bon. Il s'en cache comme il peut, car il sait bien que ce sont là, pour un homme de lettres, des qualités qui le font immédiatement remarquer ; et il est aussi très modeste.

Je sens que je vais le fâcher si j'insiste et si j'ajoute qu'il est un des écrivains d'aujourd'hui le plus secourables aux jeunes qui méritent d'être aidés ; mais, tant pis ! les occasions sont assez rares de dire des gens le bien qu'on pense, quand on n'est pas leur obligé, pour qu'on soit attentif à n'en point laisser passer une.

M. Henri Duvernois est de ceux que remplit d'aise la disparition des écoles littéraires, car il voudrait que rien ne gênât le libre épanouissement des talents individuels.

— Malheureusement, constate-t-il, il se passe actuellement quelque chose de très grave, et ce sont les scrupules de certains directeurs de journaux et de revues. Une censure, autrement plus agressive que ne le seraient les censures officielles, frappe d'interdit contes, nouvelles ou romans qui, de près ou de loin, semblent attenter à la morale. Un de mes amis s'est vu refuser une nouvelle, parce qu'un suicide en marquait la conclusion, et qu'un « suicide », ce n'est pas « moral ». Il n'y a plus de littérature possible, dans ces conditions. C'est en vain, voyez-vous, que Quintilien a dit : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*. (« On écrit

pour raconter, non pour prouver ») ; en vain, poursuit M. Henri Duvernois, consultant un cahier de notes, que, par exemple, Corneille a écrit : « Dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'on introduit » ; en vain aussi qu'on lit de Balzac, dans l'avant-propos à *La Comédie Humaine* : « Le reproche d'immoralité qui n'a jamais failli à l'écrivain courageux est le dernier qui reste à faire quand on n'a plus rien à dire à un poète... On ne résout pas un problème d'esthétique par une question de morale... » En vain... Y aura-t-il donc toujours, ce que je ne crois pas, des Albert Wolff pour signer cette phrase, que j'ai également notée : « Il suit ce bataillon déjà considérable d'égoutiers de lettres ?... » Il ? Ce n'est que Maupassant...

» Le public a beau prouver tous les jours qu'il redoute bien autrement l'ennui qu'une prétendue immoralité : on s'obstine à réclamer des écrivains une réserve, une prudence, que rien dans l'attitude des lecteurs ne justifie et dont aucun esprit indépendant, soucieux de sa dignité et de ses devoirs de romancier, ne saurait s'accommoder. Il n'y a qu'une chose à réclamer des écrivains, une seule : c'est du talent.

» De ce côté-là, il n'y a pas lieu de se plaindre. Pour ne parler que des jeunes, Jean Giraudoux, Alexandre Arnoux, Roland Dorgelès, Pierre Benoit, Louis Chadourne, René Bizet, Gaston Picard, Francis Carco, Maurice Rostand, Alfred Machard, Louis-Léon Martin, Gérard Bauer, Paul Gialferi, André Salmon, Pierre Mac-Orlan, Jean Cocteau, d'autres que j'oublie, sans doute, nous apportent la preuve de la merveilleuse vitalité de la nouvelle génération.

» J'ajouterai Sacha Guitry, grand écrivain dramatique qui n'a, ne l'oublions pas, que trente-six ans. La publication prochaine de ses *Œuvres Choies* montrera quelle place, en dehors de son admirable théâtre, il occupe dans la littérature de ce temps.

» Je vois moins clair, je l'avoue, dans les œuvres des plus jeunes, dans les œuvres des écrivains de vingt à trente ans. Il est vrai que ce sont ceux qui ont été le plus durement atteints par la guerre. Jusqu'à présent, il ne me semble pas qu'ils tentent un effort sérieux. Le louable désir qu'ils ont de regagner le temps perdu les pousse peut-être à produire un peu trop hâtivement.

» Maintenant, ajoute après une pause M. Duvernois, sur cette question du roman, il y a autre chose à dire, autre chose de très important. Je crois que nous sommes à un tournant de l'histoire de la librairie, et que cette situation ne peut manquer d'avoir sur le roman, le roman tel que nous le concevons depuis l'apparition de la Bibliothèque Charpentier, une répercussion sérieuse. Il y a actuellement, chez quelques éditeurs, une tendance très marquée à revenir au prix du roman d'avant-guerre. On a reconnu que le livre à sept francs, s'il ne gênait en rien la vente de trois ou quatre romans de l'année « qu'il faut avoir lus » parce que tout le monde en parle, paralysait celle des ouvrages qui ne peuvent pas atteindre les forts tirages. Le succès des publications qui réunissent plusieurs petits romans sous une même couverture, le succès des livres à trois francs, trois francs cinquante, trois francs soixante-quinze, vont, je crois, peu à peu, et tout au moins jusqu'au retour de temps meilleurs, incliner les éditeurs à publier à des prix plus bas des romans plus courts. »

Je ne puis m'empêcher d'interrompre :

— Mais ne redoutez-vous pas qu'après

roman de trois cents pages ne soit vite délaissé ?

— Je ne le redoute pas, je le souhaite. Le roman de trois cents, voire de quatre, de cinq cents pages, est une coupe extrêmement heureuse, quand le sujet choisi par l'écrivain exige de copieux développements. Le succès de la Bibliothèque Charpentier vient de là : elle publiait de « grands romans ». Mais lorsque, au contraire, la donnée de l'œuvre est mince ou simple, la coupe de trois cents pages pousse, neuf fois sur dix, le romancier à parler lorsqu'il n'a plus rien à dire, à introduire dans son récit des digressions fatigantes. Dans combien de romans ne sent-on pas l'auteur se forcer à atteindre ses trois cents pages, comme un écolier qui termine un pensum, seulement parce qu'il n'a pas voulu convenir que cent cinquante lui eussent suffi ? Croyez bien que si des nécessités d'ordre commercial obligeaient de nombreux romanciers à « faire plus court », c'est un fier service qu'elles leur rendraient là... On reviendrait ainsi à la grande nouvelle, qui est une coupe essentiellement française... Avec cent vingt pages, constate en souriant M. Duvernois, on peut écrire *Candide*, *Colomba*, *Pierre* et *Jean*...

» Pour l'écrivain qui développe un sujet important, pour celui qui fait mouvoir des foules, ou étudie la vie d'un être, trois cents, quatre cents pages, s'il le faut, parfait. *Germinal* ne peut pas être une nouvelle. Plus près de nous, *Valentine Pacquaut*, par exemple, non plus. Aussi nous aurons toujours des maîtres du roman, tel aujourd'hui Paul Bourget, dont l'art infailible et la haute conscience savent, avec un égal bonheur, animer la nouvelle ou le grand roman. Mais ces grands ouvriers exceptés, pour le romancier d'analyse comme pour celui qui raconte une histoire, presque toujours cent cinquante pages au maximum suffiraient. Le public ne s'y trompe pas. On dit souvent :

« Oh ! le public n'aime plus les « grands romans ».

» Quelle erreur ! Contes, nouvelles, romans, petits ou grands, le public aime tout ; ce ne sont pas les « grands romans » qui le rebutent, encore une fois, ce sont les romans ennuyeux.

» Une autre erreur grave, poursuit M. Duvernois, et qui a pour effet d'indisposer à la fois le lecteur qui ne comprend pas et l'auteur qui se juge incompris, c'est l'abus, de jour en jour plus grand, que l'on fait des mots *roman* et *nouvelle*. Ces deux étiquettes couvrent des œuvres qui n'ont jamais, de loin ni de près, ressemblé à un roman ou à une nouvelle.

» Le tableau, la fantaisie, les impressions, peuvent être des petits chefs-d'œuvre ; ce ne seront pas plus des nouvelles que l'essai, cette chose charmante, ne sera un roman.

» On peut avoir des sentiments rares à exprimer, une philosophie personnelle à traduire, une aventure unique à raconter... On fait alors souvent une grande œuvre, mais on ne fait pas œuvre de romancier.

» Le rôle du romancier, tel que je le conçois, est modeste, conclut M. Henri Duvernois. Il tient tout entier dans cette formule : *distraire ou émouvoir les honnêtes gens*.

Auparavant, M. Henri Duvernois avait parlé ainsi de la critique littéraire :

— Il est impossible, aujourd'hui, de suivre la production. De grands quotidiens en ont profité pour supprimer purement et simplement la critique littéraire. Dans d'autres (je ne parle pas, bien entendu, des « Courriers Littéraires », si nécessaires), on publie irrégulièrement un article de cent lignes où le critique se débarrasse à la fois de trente volumes. Ce sont là des procédés regrettables. Il vaudrait mieux passer sous silence des ouvrages que de les

exécuter sommairement. Je voudrais qu'on revînt au feuilleton hebdomadaire. Chaque feuilleton serait consacré à un écrivain. Double avantage ! Le critique digne de ce nom aurait l'occasion de manifester, par des études soignées, ses qualités critiques, dont il lui est impossible de rien témoigner en des articulets où le devoir d'être juste le cède trop souvent au désir d'être spirituel ou mordant. Et si les jeunes, de cette manière, ne se trouvaient pas aussi vite « servis », leur tour une fois venu, ils n'auraient qu'à se féliciter d'avoir attendu, car ils y gagneraient de voir leur personnalité et leur œuvre consciencieusement étudiées.

(A suivre.)

ANDRÉ LANG.

LA MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : Premières représentations de *Dans l'Ombre de la Cathédrale*, trois actes tirés du roman de Blasco Ibañes par M. Maurice Léna et M^{me} Henry Ferrare, musique de M. Georges Hue, et de *Dame Libellule*, ballet en un acte de M. Georges Lemierre ; musique de M. Blair-Fairchild.

LES DEUX PIÈCES NOUVELLES que vient de représenter l'Opéra-Comique nous offrent un spectacle d'une remarquable composition artistique et d'une attrayante tenue musicale.

Dans l'Ombre de la Cathédrale est un intéressant essai de traduction musicale des problèmes sociaux qui préoccupent actuellement l'opinion publique. Je me hâte d'ajouter que ces conflits qui naissent de la divergence de vues du capital et du travail, ou encore de la rigidité de certains principes, en antagonisme avec la relativité d'actes de la vie quotidienne, sont traités ici dans un esprit d'apaisante conciliation et exposés dans une action très dramatique ayant le mérite d'être empreinte d'une incontestable distinction morale. Indiquons, en quelques mots, les lignes principales du sujet :

Manuel Luna, qui, ainsi que son frère Esteban, avait été élevé « dans l'ombre de la cathédrale », — c'est-à-dire dans une famille attachée au service de l'église, — à la suite d'une existence un peu aventureuse, s'est dégagé des idées contractées dans l'atmosphère familiale. De retour auprès de son frère, il éveille dans son entourage, par ses conversations enflammées, des convoitises qui aboutissent — en des cerveaux un peu frustes — à une tentative de vol des bijoux qui parent la chapelle de la Vierge. En s'opposant à cette mainmise brutale, Manuel est victime de la violence qu'inconsciemment il a déchaînée, et meurt frappé par ceux qu'il a endoctrinés.

Entre temps, il a su faire fléchir le rigorisme implacable de son frère Esteban à l'égard de sa fille Sagrario, exclue du foyer familial pour s'être laissé prendre au piège de l'amour. Touchée par le repentir, et désireuse d'un retour en grâce, Sagrario s'est rapprochée de Manuel, qu'elle sent enclin à la pitié. Ces deux âmes meurtries sympathisent en une harmonieuse solidarité qui crée entre eux une affection d'essence très pure.

Pour une adaptation musicale capable de conserver à ce sujet, éminemment lyrique, sa haute portée morale et tout son pathétique, il convenait de repenser musicalement, en quelque sorte, l'œuvre, de s'assimiler sa puissance émotive — je veux dire toute la série de sentiments qu'elle implique — et d'en faire jail-

lir une intense émotion, indépendamment du texte littéral.

Or, il m'apparaît que le musicien s'est principalement attaché à noter de son mieux les paroles, à mettre en relief les mots, et à en soutenir consciencieusement le sens par l'accompagnement symphonique, au lieu de ne considérer les propos tenus par ses personnages que comme une indication de l'éveil des sentiments aptes à solliciter l'imagination et à engendrer l'inspiration musicale.

Un exemple, pour me faire mieux comprendre :

Au second acte, Esteban, le père de Sagrario, récite le *pater*, qui est une exhortation à la clémence, puisqu'il contient cette phrase : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Aussitôt, Manuel, son frère, se prévaut de la leçon incluse en cette prière pour amener Esteban à pardonner à sa fille.

Cette prière offre donc une importance toute spéciale, puisqu'elle va changer complètement les résolutions du père et infléchir son âme vers la concorde. Cependant, M. Georges Hue se contente pour ce morceau, qui est le centre du drame intime de son œuvre, d'une simple déclamation sur une même note, estimant suffisante l'influence des paroles prononcées pour expliquer le revirement d'Esteban. Mais alors, de quelle utilité est la musique ? Le texte parlé suffit amplement ! Ne semblerait-il pas évident qu'il importait de trouver pour cette prière une inspiration mélodique émouvante, d'un sentiment profond, de façon que ce fût l'émotion née de la phrase musicale qui vînt enflammer le cœur d'Esteban et lui dicter sa résolution ? Le rayonnement de cette inspiration musicale aurait eu cet avantage d'agir non seulement sur le cœur d'Esteban, mais aussi sur celui de l'auditeur qui aurait ainsi communiqué directement avec la sensibilité troublée du personnage. Tandis qu'avec le procédé employé par M. Georges Hue, l'auditeur se borne à constater par la réflexion l'ingéniosité du moyen dont se sert Manuel pour apitoyer son frère ; il admire son esprit d'à-propos. C'est là une constatation de source purement intellectuelle, et elle n'engendre pas l'émotion musicale qui aurait dû être, le but poursuivi.

Telle est ma principale objection, qui, généralisée, s'applique à l'ensemble de l'ouvrage.

Cette réserve faite, je me hâte de reconnaître qu'il y a dans cette partition beaucoup de talent, une écriture très soignée, une intelligente entente des ressources orchestrales et une judicieuse répartition des forces vocales et instrumentales.

L'interprétation est excellente en ce qui concerne les deux principaux rôles : Esteban, personnifié par M. Vieulle, et son frère Manuel par M. Friant, dont la voix de ténor est d'une admirable plénitude de sonorité. M^{lle} Davelli a été touchante en Sagrario.

Ce spectacle se termine par un ballet intitulé *Dame Libellule*, spirituellement mis en scène. Nous assistons à la rivalité d'un crapaud et d'un lézard se disputant les bonnes grâces d'une libellule. Le lézard est plus favorisé ; il est sur le point de triompher, après s'être débarrassé de son adversaire, lorsque apparaît un papillon, que l'inconstante libellule poursuit, indifférente aux ravages qu'elle a causés. Ce scénario, d'un souriant pessimisme, si j'ose dire, est très joliment présenté avec des costumes chatoyants et une musique parsemée de sonorités scintillantes.

ALBERT DAYROLLS.



Soirée Perdue

Pièce en un acte, en vers, de CHARLES CLERC, représentée au Théâtre National de l'Odéon, le 12 décembre 1921 (1)

Décembre 1840. Un petit salon aménagé en loge d'artiste, dans l'hôtel du comte de Castellane, faubourg Saint-Honoré. Au lever du rideau, Rachel entre, les bras chargés de fleurs. Elle vient de dire des vers, et des bravos l'accompagnent, qui ne s'assourdissent que peu à peu, aux premiers accords d'un violon lointain.

SCÈNE PREMIÈRE

RACHEL, ZOE

RACHEL, à Zoé, qui la suit.

Personne !... Entends-tu bien ?... Je ne reçois personne. Nous nous sauvons après ma scène d'Hermione, Tout à l'heure...

ZOE, insistant.

Pourtant, le comte du Chatel...

Un ministre, et qui n'est venu que pour Rachel...

RACHEL,

Personne.

ZOE, lisant les cartes épinglées aux bouquets.

Et lord Brougham ? Voulez-vous donc qu'il parte ? Et le comte Molé qui ne glisse sa carte Que dans des gerbes princières ?

RACHEL, avec lassitude.

Pas ce soir.

ZOE

N'êtes-vous plus la même ? Et nous faudra-t-il voir L'idole de Paris, trop tôt désabusée, Refuser cet encens dont elle s'est grisée ? Est-ce que le triomphe a pour vous moins d'attrait ? RACHEL, qui a revêtu le péplum, derrière un paravent. Tu ne me comprends pas... Au théâtre, c'est vrai, J'aime l'emballement du grand public, qu'étonne Le geste simple et le cri juste d'Hermione. Mais ici ! Chez les Castellane ! En des salons Où ma tirade alterne avec les violons ; Où Rachel n'est fêtée, où Rachel n'est illustre Que parce qu'on la voit de près, aux feux d'un lustre ; Où, dans les yeux fixés sur moi, je crois saisir Moins d'admiration parfois que de désir !

ZOE

Cessez donc d'être jeune et belle !

RACHEL,

Je suis lasse

De tous ces soupirants se disputant la place ! C'est ma gloire qui les attire... Pas un d'eux Qui se fût avisé d'un amour hasardeux Quand je courais pieds nus, naguère, les grand'routes. Eloigne ces fleurs... Prends ces cartes... Toutes, toutes, Je veux m'appartenir.

A elle-même, en s'asseyant devant la coiffeuse, tandis que Zoé range les fleurs.

DISTRIBUTION

Rachel..... M^{lles} ROUER
Laure de Brancour..... ROMANNE
Alfred de Musset..... M. JACQUIN
Zoé, camériste de Rachel... M^{lle} YVONNE HÉBERT

La scène est à Paris, en 1840.

Musset n'est pas venu !

Quelque galant souper, ce soir, l'a retenu
A l'heure où je disais ses vers !... Allons ! Je rêve.
Oublions l'oubliex !

On frappe à la porte.

Qu'est-ce encore ?

ZOE

Votre élève,

Mademoiselle de Brancour, demande si...

RACHEL,

Elle, je veux bien... Oui, qu'elle entre...

SCÈNE II

RACHEL, LAURE DE BRANCOUR, puis ZOE

RACHEL, à Laure.

Vous voilà.

Chère Laure !

LAURE

Je suis un peu de la famille.

Le comte est mon parrain. Toute petite fille, J'ai dit du Florian sous ce grave portrait. Le théâtre mondain dès ce temps m'attirait.

RACHEL, affectueusement.

Vous y brillez toujours !

LAURE

Grâce à votre science

Qui consent à guider mon inexpérience.
Je ne suis qu'une indigne élève, je le sais,
Mais j'applaudis de si grand cœur à vos succès !
Comme on vous admirait, ce soir !

RACHEL,

Prenez-y garde !

C'est moi que l'on admire, et vous que l'on regarde.
Si j'étais moins artiste et plus femme, je sens
Que j'envierais vos dix-huit ans éblouissants.

LAURE

Ma jeunesse n'est rien près de votre génie.
Etre celle avec qui la faule communie,
Celle qui n'eut besoin, pour atteindre au sommet,
Que d'un soir, où Paris tout entier l'acclamait,
Qui peut ressusciter Corneille après Racine,
Et devant qui le monde émerveillé s'incline,
Quel rêve !

RACHEL,

Oui, si l'oubli n'était pas aussi prompt.
Tels me prônaient hier qui me déchireront
Demain. Et je n'aurai bientôt pour me défendre
Qu'un poète : celui que vous venez d'entendre.

LAURE

Musset ? Les vers nouveaux que vous nous avez dits
Resteront chers à ceux qui les ont applaudis.
Je les entends encor chanter dans ma mémoire,
Ils ont un tel pouvoir que déjà je les sais :
Le poète songeur, la soirée aux Français,
Le cou svelte et charmant sous une tresse noire
Qu'il aperçoit soudain, en lorgnant au hasard,
Et qui l'attire malgré lui, jusqu'au départ,
Médaille au galbe pur par deux maîtres rêvés,
Vision de Chénier par Musset retrouvée...

RACHEL, précisant la citation.

« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie — et de la neige effacerait l'éclat. »

LAURE

Une charmante énigme est dans cette « Soirée
Perdue »... Et je me suis un instant égarée
A songer que Rachel, peut-être, connaissait
Cette belle passante apparue à Musset.

RACHEL, gaiement.

Non pas ! Je n'ai jamais joué les confidentes.
A quoi rêvent les jeunes filles imprudentes ?
Qui vous dit que Musset se souvienne aujourd'hui
De cette vision trop fuyante pour lui ?
Cette figure vue un soir, à la lorgnette,
Au théâtre, — c'est un caprice de poète !
S'il s'en émeut encor, ce n'est qu'en relisant
Les vers évaluateurs du profil séduisant.

LAURE

Vous le calomniez... Et je ne peux pas croire...

RACHEL,

Solt, j'ai tort. Grisez-vous d'une émouvante histoire,
C'est de votre âge.

LAURE

Quoi ! Vous n'avez pas vingt ans !

RACHEL,

Un cœur où règne l'art se fane avant le temps
Et croit plus aux beaux vers qu'aux rêves d'un poète.

ZOE entrant, à Rachel.

On vous réclame...

RACHEL,

Tout de suite. Je suis prête.

Sortie de Zoé.

Mais quel désordre !

Laure s'approche de la coiffeuse où l'artiste a posé
ses colliers et ses bagues.

(1) Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Charles Clerc, 1921.

LAURE

Allez ! Je rangerai pour vous,

RACHEL, l'embrassant.

Je retrouverai donc, ce soir, tous mes bijoux.

Elle sort.

SCÈNE III

LAURE, puis UN VISITEUR

Laure, à elle-même, en essayant les bijoux qu'elle va rassembler.

LAURE

Ce collier me va bien... J'aime cette améthyste... Rachel est sans gâté, ce soir... Dépit d'artiste ! Sans doute, ce critique injuste, qui disait Qu'elle a déçu tous ses amis dans « Bajazet », Ce n'est pas vrai ! Jamais plus superbe Roxane Ne nous ressuscita la farouche sultane. Musset l'a défendue : il fit bien. La Beauté Mérite plus d'égards et de sincérité.

Un Visiteur entre, à qui Laure, assise, tourne le dos. Il est très élégant, frac à taille et gilet blanc,

LE VISITEUR

Bonsoir, Rachel !

Laure se retourne. En l'apercevant, le nouveau venu a un mouvement de surprise, un élan aussitôt réprimé.

Vous !

Il se ressaisit et change de ton.

Oh ! pardon, mademoiselle !

Je ne m'attendais pas... Et ma surprise est telle... J'ai frappé sans réponse et j'entre étourdiment...

LAURE

Du tout, monsieur... Mais Rachel joue, en ce moment. Il faut vous dépêcher, si vous voulez l'entendre.

LE VISITEUR

A-t-elle déjà dit des vers ?

LAURE

Oui. Le plus tendre

Des poèmes. Des vers ravissants de Musset, Il n'y a qu'un instant on les applaudissait. Le souvenir d'un soir perdu, l'œuvre d'un maître.

LE VISITEUR

J'ai lu ces vers nouveaux. Ils viennent de paraître. Je voulais les entendre, et j'arrive trop tard. Musset est mon poète aussi ; j'aime son art Fait de tendresse vraie et de mélancolie.

LAURE

On ne m'a pas permis les « Contes d'Italie », Mais j'ai lu « Fantasio », rêvé, comme Ninon, Aux billets de Silvio qui se trompent de nom... L'inconnue au cou blanc, était-ce une Camille ? Une Cécile ? Qui ?

LE VISITEUR

C'était la jeune fille

Qui leur ressemble à toutes deux, — à son linceul.

LAURE, suivant son idée.

De ce roman d'un soir elle n'aura rien su ! Peut-être eût-elle été fière de l'aventure.

LE VISITEUR

Vous croyez ?

SCÈNE IV

LES MEMES, ZOE

ZOE

Oh ! pardon ! Je cherche une fourrure...

Elle aperçoit le visiteur.

Vous, monsieur de Musset ! Que faites-vous ? Venez ! Quel ! Rachel est fêtée, et vous l'abandonnez !

MUSSET

J'y vais...

ZOE

Vite, accourez ! On l'étourdît d'hommages.

Elle sort.

SCÈNE V

MUSSET, LAURE

MUSSET, à Laure, interdite.

Eh bien ! oui, malgré moi, j'ai surpris vos suffrages. Je me serais nommé déjà, sans la douceur D'une rencontre que n'espérait plus mon cœur. La passante d'un soir en mes vers évoquée

À vos yeux ingénus doit s'être démasquée ! Regardez-vous dans ce miroir... Regardez-la ! Vous portiez une robe mauve, ce soir-là ; J'étais arrivé tard aux Français. Dans la salle Où triomphaient Alceste et sa verve loyale, Je vous vie tout à coup au balcon.

LAURE, avec une gêne sincère.

Plus un mot,

Je vous en prie... Il faut que je vous quitte, il faut Que vous sentiez combien cet aveu m'embarrasse. Je suis confuse...

MUSSET, la retenant.

Et moi, ravi. Ce soir efface

L'ombre des soirs mauvais où l'on doute de soi. Les vers que vous aimez sont le meilleur de moi. Mes pures visions étaient donc les plus belles Puisqu'un cœur virginal a pu battre pour elles. Qui, Ninette et Ninon sont vos sœurs. Je les vole À votre image. Elles ont vos yeux, votre voix. Je ne sépare plus de mon rêve d'artiste Ces deux vers où Chénier fut votre portraitiste : « Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat, Se plie — et de la neige effacerait l'éclat. »

LAURE

Quand Rachel les a dits, ces vers m'ont moins troublés. Leur grâce vient soudain de m'être révélée. Ma soirée aux Français, à présent, j'en revois Les plus menus détails pour la première fois, Et tout votre poème à mes yeux se précise. Aussitôt que ma mère, à mes côtés assise, Me parlait de plus près et vers moi se penchait, Je me souviens de ce regard qui me cherchait... Tandis que je riais de la scène d'Oronte, Je ne me doutais pas que je vivais un conte... Écoutez-vous aussi ? Je n'en jurerais pas,

MUSSET

Je ne voyais que vous, et je suivais vos pas Quand l'entr'acte trop court me valait cette joie, Lorsque j'ai ramassé votre éventail de soie, N'avez-vous pas senti qu'il tremblait dans mes doigts ?

LAURE, rêveuse.

Oui, ce soir-là, je le revis, je le revois !

MUSSET, se rapprochant d'elle.

Soir moins divin que celui-ci, qui vous ramène, Mêlant tous les parfums au vôtre. C'est à peine Si, quand vous êtes là, j'ose admirer encor La rose au cœur de pourpre et la rose au cœur d'or, Heure attendue où l'amour rôde, et nous suggère Qu'il faut saisir au vol son aile passagère, Que la vie est un songe et n'a de sens que pour Ceux dont le rêve immense a tenu dans un jour... Tout se fond sous la lampe éclairant un vieux sèvres Et ces fleurs ont l'éclat printanier de vos lèvres... Je vous aime...



LAURE, l'arrêtant.

J'ai peur de ce mot-là... J'ai peur

Qu'il ne jaillisse pas du fond de votre cœur, Que vous m'en abusiez en vous trompant vous-même... Vous l'auriez dit peut-être à Rachel ?

MUSSET

Je vous aime.

Je ne sais rien de vous quand mon rêve se tait, Il me parle de vous depuis longtemps. C'était Votre image qu'il m'esquissait aux soirs de veille, Et vous êtes mon rêve en marche qui s'éveille... Tout ce qui vous a plu dans mon œuvre, c'est vous ! En mes jours les plus douloureux et les plus fous, Je vous entrevoyais sans vous connaître encore, Et mes nuits n'aspiraient qu'aux rayons d'une aurore. Je vous aime.

LAURE, émue.

À présent, je le crois. Je voudrais

Pouvoir vous dire mon émoi, mes vœux secrets. Mais suis-je libre encor ? Je ne sais. Je m'égare. Comment serais-je à vous lorsque tout nous sépare ? Mes parents ont fixé leur choix... Ai-je le droit De tromper leur attente en disposant de moi ?

MUSSET, tristement.

Oui, c'est vrai... Votre main tremble trop dans la mienne Pour que, sans un espoir permis, je l'y retienne, Et je m'en veux d'avoir parlé, sans être sûr Que je ne troublais pas vainement un cœur pur. Me pardonneriez-vous cet instant de folie ?

LAURE, la main tendue.

Oubliez !

MUSSET

Etes-vous de celles qu'on oublie ?

Un souvenir que la douleur nous rend divin Meurt-il comme une perle au tombeau de l'éternel ? Cette sainte douleur que rien ne peut abattre, Je l'éprouve aujourd'hui par vous. Je vous devrai La résurrection d'un cœur trop ignoré : Ceux qui l'ont cru blasé ne l'entendaient pas battre.

LAURE, amicalement.

Adieu !...

MUSSET

Non, pas encor. Mon rêve va finir

Et ne vous laissera qu'un chaste souvenir. En sachant le pouvoir d'une grâce innocente, Vous n'abdiquerez rien de votre pureté. Le lis n'est pas moins blanc, quand l'aube renaissante Fait palpiter une aile autour de sa beauté. Ma tristesse sera moins lourde, illuminée D'une heure qu'à vos yeux rien n'aura profanée. Vous ne rougirez pas, quand je m'éloignerai, Des aveux où mon cœur malgré lui s'est livré, Ce qu'on dira de moi, vous n'y pourrez plus croire. Puisque vous garderez désormais la mémoire De l'instant où, sentant votre bras tressaillir, J'ai rêvé d'un baiser — que j'aurais pu cueillir.

LAURE, s'éloignant.

On vient. Ai-je le temps encor de vous redire Tout mon trouble profond ? Il va falloir souffrir. Refouler la douceur de ce premier émoi. J'ai peur de me trahir.

SCÈNE VI

LES MEMES, RACHEL, puis ZOE

RACHEL, à la cantonade.

Je souperai chez moi,

Je suis lasse, je n'en peux plus.

Apercevant Musset.

Quelle surprise !

Vous, Musset !

MUSSET, lui baisant la main.

Oui, trop tard. Ma soirée était prête. Je n'ai pu m'échapper... Je vous expliquerai.

RACHEL, malicieusement.

Mais je devine un peu, mon cher !

MUSSET

Je suis navré,

Excusez-moi.

RACHEL

C'est fait. Pourrais-je être sévère Au cher poète ami qui me guide et m'éclaire ?

En m'attaque. Sans vous, je douterais de moi.
Est-ce votre amitié qui parle — ou votre foi ?

MUSSET, avec élan.

Les deux. Ce que j'ai dit, mais tout Paris le pense
Vous êtes notre orgueil, notre unique espérance.
Pour vous décourager les sots peuvent s'unir :
Ils n'arracheront pas de notre souvenir
Hermione ou Monime, et la flamme splendide
De ce cœur neuf qui bat enfin sous la chlamyde !
Pleurez pour Bajazet et pleurez pour Pyrrhus !
Une larme de vous, une seule, en fait plus
Pour votre jeune gloire et pour notre art classique
Que tous les feuilletons de toute la critique.

RACHEL

Merci. Je crois en vous. J'avais besoin, ce soir,
D'un mot réconfortant et d'un rayon d'espoir,
J'avais travailler « Phèdre » en rentrant. C'est mon rêve.
Vingt fois j'ai lu le rôle avec des yeux d'élève
Et je veux le jouer !

LAURE, à Rachel.

Travailler cette nuit !
Vous ne vous êtes pas reposée, aujourd'hui.

MUSSET, à Laure.

L'art est notre tyran.

RACHEL, gaiement.

Eh bien ! je lui résiste !

Laure a raison, Musset... A mon souper d'artiste
Je vous invite. Nous revivrons un moment
Notre premier souper, si pauvre et si charmant.
Vous en souvenez-vous de ce soir de bohème
Où, rentrant des Français, je vous servis moi-même ?
Nous avons lu Racine après un punch joyeux.
Venez. Re commençons... Je vous traiterai mieux.

MUSSET, qui a surpris l'inquiétude de Laure.
Je n'ai rien oublié de Rachel débutante
Et cette fête intime et sans apprêts me tente.
Mais je ne saurais pas, ce soir, vous égayer.
Ma paresse en déroute a promis de veiller.
Un article à finir, dont on attend le texte ;
Je ne puis plus me dérober.

RACHEL

Le beau prétexte !

Et quand vous perdriez, mon cher, un soir de plus !

MUSSET, regardant Laure.

Non. J'ai trop le regret de certains soirs perdus !

RACHEL, qui a tout deviné.

Perdus ? Etes-vous sûr qu'ils le furent ? Je gage
Que vous avez revu la fugitive image
Et qu'un cœur de vingt ans, cette nuit, rêve

Rux vers qu'un de ces soirs perdus vous inspira.
L'instinct de ce cœur-là eût pu comprendre
Ce qui survit en vous de sincère et de tendre,
Et j'aperçois, en découvrant votre secret,
Un Musset inconnu — qui peut-être est le vrai.

MUSSET, profondément ému.

Bonsoir, Rachel !

Il baise la main de l'artiste, puis s'incline longue-
ment devant Laure, qui, d'un mot, lui laisse
comprendre combien elle est touchée de ses re-
fus.

LAURE, à Musset.

Merci.

Sort Musset.

RACHEL, à Zoé.

Mon manteau, ma fourrure.

Elle va vers Laure, qui a suivi des yeux le
poète, et lui dit :

Et vous, petite Laure, écoutez : je vous jure
Que vous pouvez avoir l'orgueil d'un tel amour.

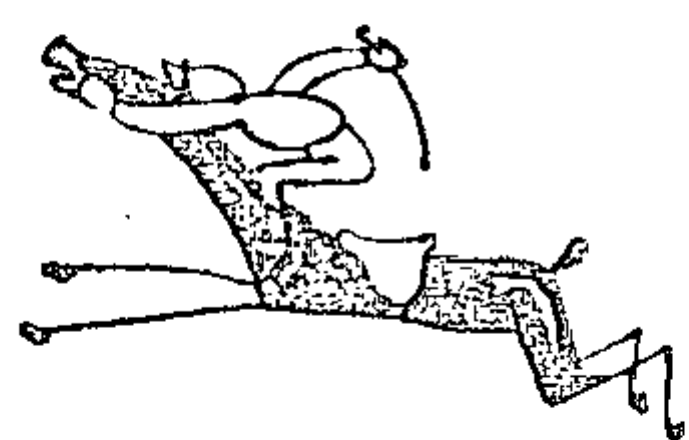
A elle-même, mélancoliquement.

Jamais ce Musset-là ne m'avait fait la cour !

RIDEAU

CHARLES CLERGÉ.

(Dessins de A. Pécoud.)



PROPOS SUR LES SPORTS



Les Prophètes disparaissent

UNE GRANDE FIGURE de l'aviation vient
encore de disparaître. Alfred Leblanc,
qui, si souvent, en ballon et en avion,
avait affronté et défié la mort, est tombé ter-
rassé par le mal. Il le combattit cinq mois, il
recourut à son indomptable énergie ; mais,
cette fois, il dut s'avouer vaincu. Jusqu'à son
dernier souffle, il livra la lutte la plus émou-
vante pour échapper au trépas. Il n'avait que
cinquante-deux ans.

Son existence était un exemple de ce que
peuvent le courage et le travail. Il s'était élevé
aux plus hautes destinées, uniquement par sa
ténacité et sa volonté. Il était venu à l'aviation,
comme pilote, après la traversée de la Man-
che par Louis Blériot. C'est lui qui, en 1910,
avait gagné le Circuit de l'Est, épreuve orga-
nisée par Le Matin, que les compétences ju-
geaient impossible pour les ailes et les moteurs
de cette époque. Tant en qualité d'aéronaute
que comme pilote, il prit part à sept coupes
Gordon-Bennett et se classa cinq fois second.

Remarquable praticien, Alfred Leblanc
rendit encore plus de services à la science nou-
velle, comme théoricien et comme vulgarisa-
teur. Voulant bien m'honorer de son amitié et
de sa confiance, il fonda avec moi l'Associa-
tion Amicale des Aviateurs, et nous présen-
tâmes au gouvernement un projet de milice des
pilotes civils, qui, si on y avait prêté l'attention
désirable, nous aurait dotés, au début de la
guerre, d'une puissante armée aérienne. Qui
sait si, à la bataille de la Marne, cela ne
nous aurait pas permis de transformer en dé-
bâcle la retraite allemande ! Bien souvent,
j'eus la joie de collaborer avec mon grand ami
Alfred Leblanc et je tiens à reproduire aujour-
d'hui ces lignes, qu'il écrivit en 1913, pour
préfacer un ouvrage que j'avais fait avec cette
autre gloire française, Roland Garros, sous le
titre : Guide de l'Aviateur :

« Sans aucun doute, le peuple de France
est celui qui a su s'intéresser le premier à
l'aviation et qui a compris tous les avantages
qu'on pouvait en tirer. Il faut, d'ailleurs,

avouer que nous sommes ainsi faits. Dès que
nous avons saisi l'attrait d'une invention, nous
nous y consacrons complètement, la perfection-
nons sans cesse, la modifions par de successives
améliorations jusqu'au jour où nous l'avons
amenée au degré suprême de la perfection re-
lative. C'est un sentiment inhérent à notre race.

« Alors seulement, l'étranger, qui nous a
bien laissés dépenser notre génie, notre argent,
qui a tressailli une seconde en songeant à nos
morts, l'étranger, dis-je, intervient ! Il se sai-
sit de l'œuvre accomplie par nous, l'emporte
chez lui et en fait un bien national. C'est ce
qui s'est passé pour l'automobile. C'est ce qui
se passera pour l'aviation si nous n'y prenons
pas garde... Tant que le Français conservera
des qualités qui font de lui le peuple le plus
fin et le plus spirituel du monde, il ne perdra
pas ses défauts qui lui permettent de travailler
toujours pour... le roi de Prusse et de sortir les
marrons du feu pour les faire croquer par au-
trui...

« L'aviation est une science merveilleuse ;
mais que de larmes n'a-t-elle pas fait couler !
Il en est malheureusement ainsi chaque fois
qu'une découverte nouvelle vient révolutionner
le monde. Or, cela montre l'engouement du
public à la naissance du nouveau mode de lo-
comotion. Tous les Français ont l'aviation dans
le sang, tous se passionnent à cette conquête
de l'élément fuyant, et la meilleure preuve
n'est-elle pas fournie chaque fois qu'une
grande épreuve est organisée ? Jamais aucun
sport n'a réussi à remuer ainsi les foules... Car
le peuple français a compris que le jour où une
guerre éclaterait, l'aéroplane serait l'aide effi-
cace par excellence pour nous permettre de
triompher. »

Ces lignes, ai-je dit, datent de 1913. Elles
auraient pu être écrites hier. Elles n'ont pas
vieilli. Écoutons les conseils de nos grands
morts. La meilleure façon de les honorer est
de suivre leurs préceptes.

JACQUES MORTANE.

Le directeur des Annales a reçu la lettre
suivante : « Paris, le 30 novembre 1921.

» Monsieur le Directeur,

« On me communique tardivement le nu-
méro des Annales du 10 juillet dans lequel
figure un article de M. Jacques Mortane qu'il
m'est impossible de laisser passer sans protes-
tation. Votre collaborateur oppose violemment
l'une à l'autre deux démonstrations de gymnas-
tique (Méthode Demeny), présentées l'une par
M^{me} Popard, l'autre par M^{me} Faure-Carl ; il
trouve la première parfaite et la seconde détes-
table, et il exprime son dédain avec une extra-
ordinaire irritation.

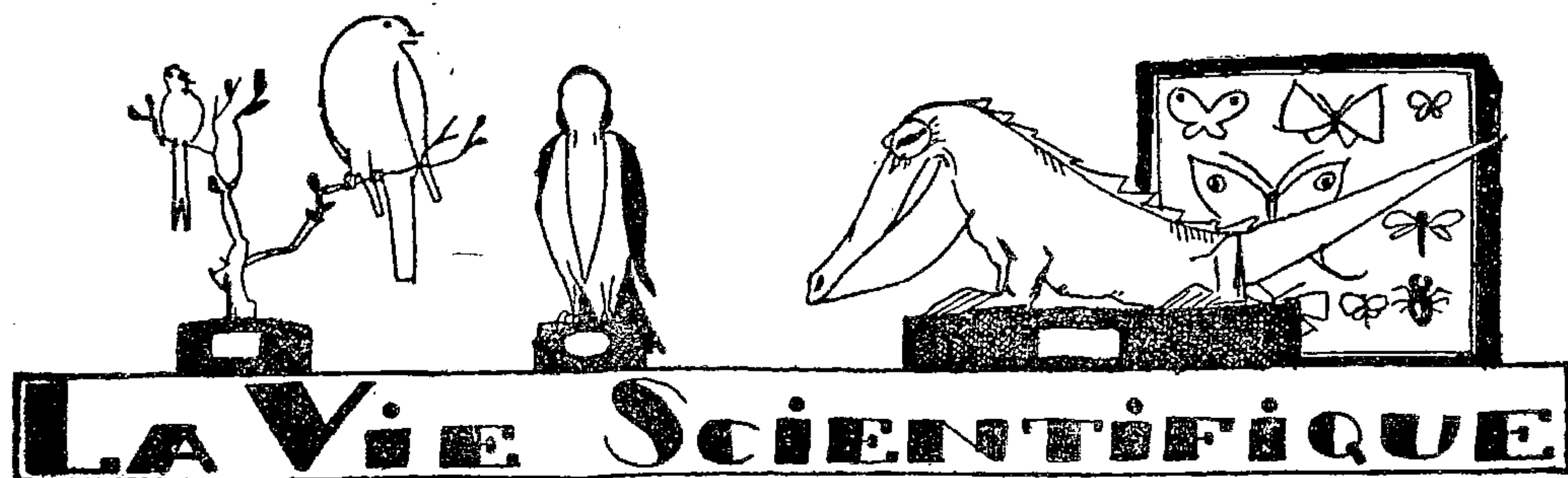
« Je n'ai pas à discuter les goûts de votre
rédacteur sportif et je ne me permettrai pas
de critiquer ses préférences, mais le respect du
nom que je porte me fait un devoir de recti-
fier certaines de ses affirmations. Il y a déjà
quelque impertinence à déclarer que la mé-
thode de M^{me} Popard est celle du regretté pro-
fesseur Demeny, revue et perfectionnée, mais il
y a une inexactitude absolue à parer M^{me} Po-
pard du titre de monitrice préférée du maître.
Tous les professionnels compétents qui ont
suivi les travaux de mon mari savent, au con-
traire, que ce titre appartient sans conteste à
M^{me} Faure-Carl, qui est la véritable déposit-
trice de ses traditions pédagogiques.

« En attaquant avec cette âpreté la démon-
stration qui fut donnée à la Sorbonne, c'est donc
la pure doctrine du maître Demeny que Les
Annales discréditent au profit de la technique
de M^{me} Popard.

« Encore une fois, je ne discute pas la va-
leur de ce choix, mais je suis forcée de faire
remarquer à vos lecteurs que les appréciations
méprisantes et parfois injurieuses de M. Mor-
tane diffament formellement l'enseignement
d'un maître dont votre sympathique revue n'a
certainement jamais eu l'intention d'insulter la
mémoire respectée.

« Veuillez agréer, monsieur le directeur,
l'expression de mes sentiments les plus distingués.

» M^{me} Veuve GEORGES DEMENY. »



SCIENCES NATURELLES

L'Œuvre Scientifique de Metchnikoff

J'AI SOUS LES YEUX un livre qui vient de paraître chez Masson ; il est du professeur Besredka, de l'Institut Pasteur, et a pour titre : *Histoire d'une Idée. L'Œuvre de Metchnikoff*. J'ai lu avidement ce livre, qui me rappelait la carrière d'un savant que j'ai beaucoup connu et admiré ; et, après l'avoir lu, je songeais à la respectueuse piété du disciple qui l'a écrit, à la puissance de l'œuvre qui s'y trouve dépeinte, et à ce qui fut l'origine de cette œuvre, « la poursuite implacable d'une idée ». Vraiment, le titre de l'ouvrage ne pouvait être mieux choisi ; malgré ses aspects multiples et le contre-coup qu'elle produisit en médecine, l'œuvre de Metchnikoff est superbement uniforme, dirigée tout entière par l'idée que les règles de l'évolution et de la physiologie se développent « dans tout le règne animal selon un plan unique ». Les lecteurs des *Annales* verront combien est féconde cette idée directrice, s'ils veulent suivre avec moi l'enchaînement des travaux du célèbre biologiste dont la mort survint, presque inaperçue, au milieu du tumulte de la guerre.

Metchnikoff était Russe, mais il devint Français de cœur à partir du jour (1888) où, séduit par les découvertes pastoriennes, il se fixa définitivement dans notre pays. Zoologiste jusqu'alors, il ne changea point de direction, mais appliqua aux problèmes les plus difficiles de la pathologie son esprit original et ses connaissances zoologiques. Voyons comment la première période servit à éclairer la seconde.

La Théorie des Trois Feuilletés Embryonnaires

Tout être pluricellulaire, animal ou plante, provient d'une cellule appelée œuf qui, par

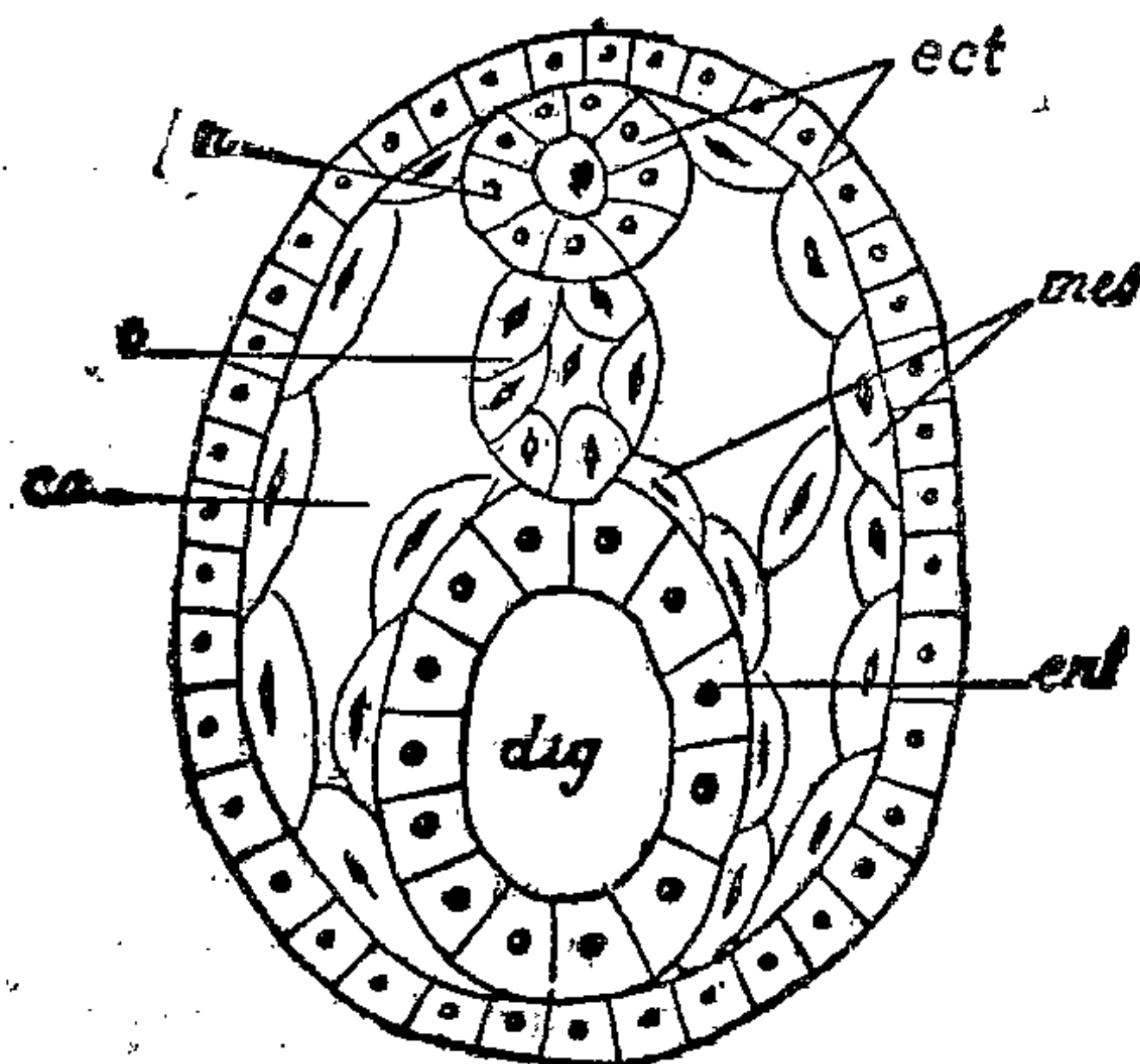


Fig. 1. — Coupe transversale dans un embryon du vertébré le plus primitif, l'*Amphioxus*.

cloisonnement, engendre un massif cellulaire appelé embryon ou larve, suivant qu'il reste inclus ou non dans la membrane de l'œuf. Peu

à peu, les cellules du massif se différencient, c'est-à-dire acquièrent des formes et des fonctions spéciales.

A l'époque où Metchnikoff entreprit ses recherches, on savait que chez beaucoup d'animaux, chez les vertébrés notamment, le massif cellulaire se différencie en trois couches (figure 1) : l'une, externe, ou *ectoderme* (*ect.*), qui donne naissance à l'épiderme de la peau et au système nerveux (*n*) ; l'autre, interne, ou *entoderme* (*ent.*), qui forme la paroi digestive ; entre les deux, une couche moyenne, ou *mésoderme* (*més.*), qui produit les appareils musculaires, osseux (*o*) conjonctif et vasculaire, et qui donne, en outre, les cellules reproductrices. Par l'étude du développement de nombreux animaux inférieurs, Metchnikoff parvint à établir la généralité de cette théorie des trois feuilletés, et qu'elle s'applique non seulement aux animaux où le mésoderme se creuse d'une cavité générale (*ca*) comprise entre les téguments (*ect.*) et le tube digestif (*dig.*), mais aux éponges et aux polypes qui se distinguent de tous les autres par leur mésoderme sans cavité ; d'ailleurs, que celle-ci existe ou non, les cellules mésodermiques proviennent toujours de l'entoderme.

(Beaucoup de Cellules Mésodermiques ont conservé le Pouvoir Digestif de l'Entoderme)

Issues de l'entoderme, qui peut digérer les organismes et les corps solides digérables, les cellules mésodermiques n'ont-elles pas conservé, en partie tout au moins, la même propriété ? C'est la question que se posa Metchnikoff et qu'il résolut par l'affirmative.

Il partit des organismes les plus simples, de ceux qui établissent le passage du règne animal au règne végétal, c'est-à-dire des amibes parmi les protozoaires et des myxomycètes parmi les champignons. Ces êtres sont formés de cellules nues, isolées, capables de se mouvoir en poussant des prolongements et de se réunir en masses appelées plasmodes, attirées par certains corps (chimiotaxie positive) et repoussées par d'autres (chimiotaxie négative) ; quand les corps sont solides, d'ailleurs inertes ou animés, elles les englobent et les digèrent dans le premier cas ; dans le second, elles les rejettent lorsque, par fortune, elles se trouvent en contact avec eux. Chez les éponges et les polypes, les cellules entodermiques sont fixes, mais également capables d'englober les corps solides et de les digérer ; quant aux cellules mésodermiques des mêmes animaux, certaines d'entre elles ressemblent tout à fait aux amibes par leur forme, leur structure, leurs propriétés, de sorte qu'elles sont englobantes et digérantes comme les cellules entodermiques.

Dans tous les autres animaux, les cellules de l'entoderme remplissent par leurs sucs les fonc-

tions digestives, mais les cellules mobiles du mésoderme et beaucoup de ses cellules fixes ont conservé le pouvoir d'englober et de digérer les corps solides ; on les voit entrer en lutte avec les microbes qui peuvent envahir l'organisme ou englober les granulations qu'on y injecte : ce sont elles qui absorbent et digèrent les particules dégénérées de la queue, lorsque le têtard des grenouilles se transforme en grenouille adulte.

La Phagocytose

Ces cellules mésodermiques englobantes et digérantes méritent à merveille le nom de *phagocytes*, que Metchnikoff leur a donné. La découverte de la *phagocytose* est la clé de voûte des recherches de Metchnikoff ; elle domine, éclaire, et engendre tout le reste de son œuvre. Combattue pendant un quart de siècle, avec une passion extraordinaire, il fallait la montrer en action, perceptible aux yeux de tous, et c'est encore à la zoologie que le savant eut recours dans cette occurrence. Les *Bipinnaria* (figure 2), ou larves lobées des étoiles de mer, sont hyalines à l'état vivant et très propres à l'observation microscopique. Metchnikoff introduit dans leur cavité générale une fine pointe, des globules sanguins, des cultures microbiennes, et les phagocytes affluent autour de ces corps, les entourent et les digèrent quand c'est possible. Les petits crustacés bivalves du genre *Daphnie*, plus connus sous le nom de puces d'eau, se prêtent non moins bien à des observations semblables, quand ils sont envahis par les spores en aiguille d'un champignon, le *Monosporobiscuspidata*. Alors, on peut suivre chez eux l'attaque par les cellules mésodermiques et la phagocytose des spores. Dans cette lutte, le crustacé est souvent victorieux ; mais, quand les spores sont trop nombreuses, quelques-unes échappent aux phagocytes, germent et donnent naissance à une infection générale qui entraîne la mort de l'hôte.

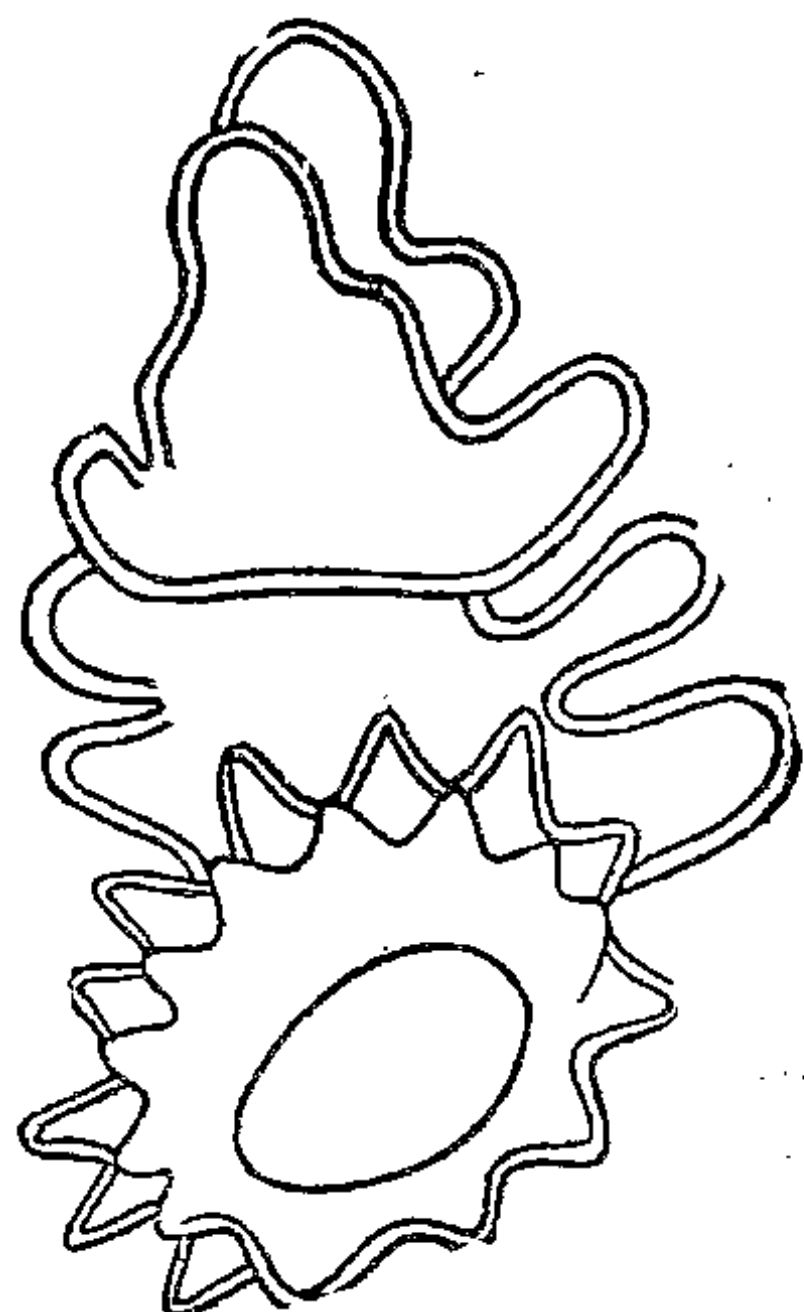


Fig. 2. — Larve bipinnaria d'étoile de mer où commence à se former l'adulte (très grossie).

Ayant fabriqué de toutes pièces son instrument, Metchnikoff va pouvoir aborder les problèmes les plus délicats de la pathologie ; nous entrons dans la période pastoriennne de son existence.

Le Mécanisme de l'Inflammation

En 1892, il publie ses mémorables *Leçons sur la Pathologie Comparée de l'Inflammation*. Jusqu'alors, les médecins considéraient l'inflammation comme un phénomène propre aux vertébrés à sang chaud, caractérisé par une élévation de température anormale et produit, d'après Cohnheim, par une lésion des parois vasculaires qui permettrait aux leucocytes, ou globules amiboïdes sanguins, de traverser passivement ces parois pour se rendre aux points enflammés. Metchnikoff s'élève contre une pareille conception. Chez les vertébrés supérieurs, caractérisés tous par leur appareil vasculaire clos, les leucocytes se rendent bien aux centres d'inflammation, mais ce n'est point passivement et à la suite d'une lésion ou d'une dilatation vasculaire ; malgré l'inflammation,

on ne les voit pas sortir de l'appareil lorsqu'ils sont doués de chimiotaxie négative vis-à-vis de l'agent infectieux (ce qui est le cas dans les infections rapidement mortelles) ou lorsqu'on paralyse leur sensibilité au moyen du chloroforme ; et ils ne sortent pas davantage lorsque l'agent infectieux se trouve dans le sang, comme on l'observe pour la fièvre récurrente, ou lorsqu'on injecte dans celui-ci le bacille de la tuberculose. Dans tous ces cas, il y a inflammation et antagonisme entre les microbes infectieux et les leucocytes ; mais, dans les deux premiers, l'agent infectieux tient en respect ses adversaires, tandis que, dans les deux autres, ces derniers l'englobent et le digèrent au sein même des vaisseaux, où ils forment des tubercules quand il s'agit du bacille de Koch. Metchnikoff réserve le terme d'inflammation typique pour les cas, de beaucoup les plus nombreux, où les leucocytes sont attirés par l'agent irritatif, soit qu'ils restent dans les vaisseaux comme dans les inflammations intravasculaires précitées, soit qu'ils en traversent les parois pour atteindre l'agent qui se trouve alors extérieur à l'appareil vasculaire. Dans ce dernier cas, les cellules de la paroi endothéliale des vaisseaux se modifient dans leur contour et livrent passage aux leucocytes, qui sont amiboïdes et attirés vers l'agent infectieux ; ainsi se produisent les tumeurs purulentes autour des parties lésées, les pseudo-anthrax provoqués par le microbe de la furonculose et, quand il s'agit du bacille de Koch, les tubercules où le microbe est entouré d'un amas de leucocytes.

L'inflammation typique n'est point l'apanage des vertébrés à sang chaud ; elle se manifeste sans dégagement de chaleur chez tous les animaux pluricellulaires à température variable : par attraction des leucocytes chez ceux qui ont un appareil vasculaire clos (vertébrés inférieurs) ou largement ouvert dans la cavité générale (articulés, mollusques), par l'action phagocytaire des cellules mésodermiques de l'épithélium péritonéal chez les vers annelés, par la mobilisation des cellules mésodermiques amiboïdes des échinodermes, des polypes et des éponges. Partout, conclut Metchnikoff, « l'élément essentiel et primordial d'une inflammation typique consiste en une réaction des phagocytes contre l'agent nuisible ». Cette réaction se manifeste comme une défense de l'organisme, une défense qui s'est développée au cours de l'évolution et qui n'est point encore parfaite en ce sens que des microbes très virulents échappent à son action ; elle peut, du reste, se perfectionner encore par évolution naturelle et être favorisée par le concours des agents médicaux.

L'Immunité vis-à-vis des Agents Infectieux

Cette défense de l'organisme par les phagocytes peut être si parfaite qu'elle confère aux animaux une immunité vis-à-vis de certains agents infectieux. L'immunité est tantôt naturelle, tantôt acquise par vaccination. Contrairement à l'opinion médicale jusqu'alors régnante, elle n'est pas le résultat d'une propriété bactéricide des humeurs ; mais, ici encore, Metchnikoff doit soutenir une lutte violente et multiplier ses expériences. La grenouille jouit d'une immunité naturelle vis-à-vis du charbon parce que ses leucocytes englobent et digèrent les bactéries charbonneuses, mais elle perd cet avantage quand on la maintient à 37°, parce qu'alors ses leucocytes ne vont plus aux microbes ; la bactérie résiste aux humeurs quand on l'introduit dans la cavité générale de la grenouille à l'intérieur d'un sac où ne peuvent pénétrer les leucocytes ; elle subit la phagocytose quand le sac offre un passage à

ces derniers. Le cobaye est très sensible au vibron cholérique, vis-à-vis duquel on peut, d'ailleurs, lui conférer l'immunité ; les humeurs ne jouent aucun rôle dans ce phénomène, car le cobaye vacciné succombe à une forte dose de vibrions quand on paralyse ses leucocytes par un artifice. Je ne puis insister davantage sur cette question, qui s'étend d'ailleurs à l'action neutralisante de leucocytes vis-à-vis des toxines microbiennes et des substances toxiques minérales ou végétales. Au cours de son magistral ouvrage sur *L'Immunité dans les Maladies Infectieuses*, Metchnikoff en a établi les règles et assuré le développement, qui est devenu considérable dans la suite.

Les Microbes et leur Rôle dans la Vieillesse

La même année, dans ses *Etudes Biologiques sur la Vieillesse*, l'infatigable chercheur développe ses idées sur les phénomènes de la sénescence. Celle-ci est le résultat d'une intoxication progressive qui a sa source dans les poisons sécrétés par les microbes au cours de certaines maladies infectieuses, et surtout par les innombrables microbes putréfiants du gros intestin ; l'intoxication frappe de préférence telles ou telles cellules de l'organisme qui sont phagocytées et remplacées par les cellules mésodermiques moins nobles (leucocytes à grands noyaux, cellules conjonctives, etc.). Suivant que cette déchéance atteint les artères, le foie, les reins, le squelette ou le cerveau, elle se traduit par l'artério-sclérose, des troubles hépatiques ou urinaires, la fragilité des os ou l'affaiblissement de l'intelligence ; les cheveux blanchissent quand leurs cellules axiales se mobilisent pour phagocyter les cellules pigmentaires de l'écorce du poil. La résorption phagocytaire de la queue des têtards de grenouille avait guidé Metchnikoff dans cette explication, qu'il justifia en produisant une vieillesse artificielle chez les lapins et les cobayes au moyen des poisons intestinaux.

De là sortirent les travaux de l'illustre zoologiste sur la flore intestinale. En raison des difficultés qu'ils présentent, ces travaux sont restés à l'état d'ébauche, mais donnèrent, cependant, quelques résultats pratiques : c'est pour substituer un milieu acide au milieu alcalin réclamé par les bactéries putréfiantes que Metchnikoff fut conduit à la méthode alimentaire du lait aigri ou caillé, par laquelle sont introduits dans l'intestin des microbes acidifiants.

On peut rattacher plus ou moins directement aux recherches précédentes les travaux de Metchnikoff relatifs à diverses maladies microbiennes (choléra infantile, fièvre typhoïde, etc.). Je signale simplement ces travaux parce qu'ils sont du domaine médical où je ne veux pas m'aventurer.

Je me contente également de signaler un curieux volume publié en 1905 sous le titre : *Etudes sur la Nature Humaine. — Essai de Philosophie Optimiste*. Cet ouvrage traite des moyens de rendre plus douces la vie et la mort en supprimant les causes qui, d'après lui, font de la vieillesse un phénomène pathologique ; il eut sa source dans les idées de l'auteur sur la sénescence, mais il échappe par bien des points à la critique scientifique.

Conclusions

Telle est, brièvement résumée, l'œuvre d'Elie Metchnikoff, très diverse en apparence, en fait d'un enchaînement admirable à partir des considérations zoologiques dont elle est issue. Remarquable par son unité, cette œuvre l'est bien plus encore par son influence fé-

conde ; depuis l'époque où fut mise en évidence la phagocytose, elle a suscité en physiologie comme en médecine d'innombrables travaux, et chaque jour en suscite encore. Aujourd'hui, le rôle des phagocytes n'est contesté par personne ; mais on le connaît mieux, et, comme Metchnikoff le pressentait lui-même, on sait qu'il est variable suivant les groupes, souvent indirect, et fort complexe dans les phénomènes d'immunité. C'est surtout chez les insectes qu'il se présente sous ses formes les plus diverses : au moment de la métamorphose, les tissus qui doivent disparaître sont soumis à une phagocytose intense, ou désagregés et dissous par des diastases d'origine vraisemblablement leucocytaire, ainsi que l'a montré M. Anglas. Peut-être faut-il attribuer à ce dernier processus la résistance des chenilles immunisées contre certains microbes. D'après M. Paillot, les leucocytes de ces chenilles sont peu phagocytants et peu propres à la phagocytose, les microbes restent pour la plupart loin d'eux, dans le liquide sanguin, où ils se changent en granules et finissent par disparaître.

Quel vaste champ ouvert aux recherches, depuis l'homme jusqu'aux animaux les plus inférieurs ! Simple zoologiste, Metchnikoff a su éclairer et vivifier, par sa connaissance des animaux, les problèmes les plus délicats de la physiologie pathologique ; il a ouvert dans ce domaine des voies nouvelles où sont engagés aujourd'hui quantité de chercheurs, et il occupera, pour ce fait, une place éminente parmi les plus grands biologistes.

E.-L. BOUVIER,
de l'Institut.

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

Les Sources Éternelles de la Musique

M. GASTON RAGEOT traite, cette année, en six conférences, un sujet profondément intéressant. Persuadé que tous les arts sont frères, il parle non seulement de la musique, mais des arts qui, comme elle, sont sensibles au temps, aux ambiances, à la nature ; et, cherchant les sources éternelles de la musique, il les trouve dans la beauté, dans le rêve, dans la foi, dans l'âme populaire.

Sa première leçon fut, en même temps qu'un hymne à la beauté, une leçon de philosophie charmante... Il définit l'« art » dans l'antiquité, dont l'Hellade donna une si parfaite image... Car la Grèce fut le pays de l'harmonie et des grandes lignes... C'est à cette source que s'abreuva le génie d'un Gluck, et la preuve en fut faite par M^{lle} Raveau et Vallandri ; elles chantèrent, avec une émotion incomparable, le quatrième acte d'*Orphée*, et M^{lle} Ronsay et son école dansèrent, en des attitudes d'une grâce délicieuse, le ballet des « Ombres Heureuses ».

Pour sa deuxième conférence, M. Gaston Rageot prit comme thème l'Orient. « Si la Grèce nous a révélé la raison, dit l'éminent conférencier, l'Orient nous a révélé le secret du rêve, de l'illusion, et aussi le secret de la chimère. » Et il montre l'Orient, pays de la chaleur, du soleil, du ciel éternellement pur, et dans une analyse pleine d'éloquence, remarque que cette continuité de la lumière provoque chez l'homme une sorte de torpeur, pleine de sérénité et de mélancolie ; l'idée du néant, la tristesse de la vie, l'attente de la mort, sont les trois pensées qui forment l'âme de l'Orient.

tal. Il faudra lire dans *Conferencia* ces leçons d'une philosophie si suggestive...
M^{me} Armène Ohanian et les chœurs arméniens illustrèrent de danses et de chants nostalgiques cette deuxième séance... Nous reviendrons d'ailleurs à loisir sur ces conférences, qui contribuent si puissamment à la culture française.

JEAN S...

Toutes les conférences ont lieu à 3 heures de l'après-midi, salle du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées; elles sont toutes publiées dans *Conferencia*, Journal de l'Université des Annales.

L'Université ferme ses portes le 21 décembre; elle les rouvrira le 23 janvier, avec une conférence de M. Frédéric Masson sur l'Impératrice Marie-Louise.

Cette semaine, le cycle des conférences de la première série étant terminé, il y aura seulement :
Le mercredi 21 décembre, à 5 heures,
Les Causes Célèbres : M^{me} Roland.

par M^e Henri-Robert.

Conférence répétée.

COURS PRATIQUES

Le mardi 20 décembre. — Cours de Cuisine: Les Légumes, les Pâtes, le Riz.

D^r Hemmerdinger.

Le jeudi 22 décembre. — Troisième promenade à travers le Vieux Paris (spécial pour étrangères),

par M^{me} Roujon
et M^{me} Millot-Brissou.

Le vendredi 23 décembre. — Cours d'Infirmières organisés par les Femmes de France : Les Soins aux Blessés,

par le D^r Desjardins.

CONFERENCIA

Journal de l'Université des Annales
(16^e Année Scolaire. — 1921-1922)

Le premier numéro vient de paraître... Ce premier numéro est toujours très attendu, puisqu'il annonce l'aurore d'une nouvelle année de travail et d'une admirable moisson littéraire... Jamais *Conferencia* n'a réuni avec plus de bonheur un programme comptant tant de noms célèbres, d'historiens, de littérateurs, d'auteurs, de philosophes. La lecture de cette revue, qui complète si heureusement celle des *Annales*, promet un intérêt exceptionnel. On en jugera d'ailleurs par le

SOMMAIRE du N° du 15 Décembre — 1^{er} N°

Les Causes Célèbres : I. La Brinvilliers.

Conf. de M^e Henri-Robert.

L'Amour et les Poètes : I. L'Emoi.

Conf. de M. André Rivoire.

Les Flambeaux : I. Shakespeare.

Conf. de M. Henry Bidou.

Ces Conférences sont accompagnées de Poèmes de Pétrarque, Ronsard, Chénier, Desbordes-Valmore, Hugo, Musset, Samain, Verlaine, Sully Prudhomme, André Rivoire, etc. Musique: *Les Couronnes*, mélodie d'Ernest Chausson. Nombreuses gravures, estampes et documents anciens.

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 26 novembre	160.996 fr. 45
Restant de la 23 ^e liste	2.519 fr. »
Revenants	335 fr. »
Total au 30 novembre	163.850 fr. 45

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats
Reconnues d'utilité publique par décret du 16 mai 1918
Siège : 8, rue Le-Brayère, Paris

NOUS SOMMES en pleine préparation de fêtes..., et nous avons de quoi nous occuper. Car non seulement ce sont toutes nos petites claires hospitalisées dans nos maisons qu'il faut pourvoir à l'occasion de Noël de joujoux et de vêtements, mais toutes celles qui, revenues chez elles, nous écrivent, viennent nous voir, nous racontent leur apprentissage et les petits drames de la maison... Ici, un petit frère est né, ou une petite sœur; là, une maman est à l'hôpital, ou un père est tombé malade... Il faut bien que nous trouvions des Noël pour tout ce monde, et que ce jour-là il entre un peu de bonheur à tous les foyers... Jusqu'à la fin de l'année, c'est le coup de feu... et nous ne pouvons en hâte que remercier du fond du cœur tous les amis qui nous permettent de mettre un peu de douceur sur de profondes tristesses.

YVONNE SARCEY.

Les Cercles des Annales

A Roubaix

Les conférences de Roubaix ont pris une telle extension que, cette année, le Comité a décidé de fonder, sous le nom d'« Association Littéraire du Nord », un groupement dont le but est défini en ces termes par le Comité :

« Le succès des conférences des Annales données l'an dernier, salle Pierre-Destombes, a démontré que dans nos cités industrielles le goût des lettres était parfaitement compatible avec l'esprit des affaires et, en élevant les idées, pouvait distraire de la façon la plus favorable des préoccupations et des soucis purement matériels. Nous avons pensé qu'il était préférable de donner à ces réunions une formule qui leur permette d'envisager de façon plus large l'effort d'enseignement artistique et littéraire auquel vous avez adhéré. »

Donc, ce Comité, comme l'an dernier, a fait appel aux meilleurs conférenciers de l'Université des Annales, et Roubaix fera entendre cette année : M^e Henri-Robert, dans le Procès du Collier de la Reine; Robert de Flers, Claude Farrère, Camille Bellaigue, Gaston Rageot, Georges Ricou, et M. Jacques Copeau...

La simple annonce de ces conférences a suffi pour que la salle fût entièrement prise...

Souscription des Maisons Claires

22^e Liste arrêtée le 26 novembre 1921

M^{me} Cosme de la Torriente, 1.000 fr. — M^{me} Freysing, 20 fr. — M^{lle} Jeanne Koenig, 20 fr. — P. S..., 20 fr. — En souvenir de mon fils, 50 fr. — M^{me} Dufresnoy, 10 fr. — Remerciements à saint Joseph et à Sœur Thérèse : M. A..., 5 fr. — H. T..., 20 fr. — Anonyme de Douzy, 10 fr. — Claire, 10 fr. — M^{lle} Alfassa, 50 fr. — M^{me} Léon Braud fils, 100 fr. — M^{me} Picard, 4 fr. — A la suite d'un vœu, 10 fr. — C. S. W..., 5 fr. — Narcisse et Louise, pour le bonheur de notre nouveau nid, 20 fr. — Riset, 10 fr. — En l'honneur de saint Antoine de Padoue et pour la réalisation de nos vœux, 20 fr. — Pour que saint Joseph et saint Expédit exaucent mes prières, 20 fr. — Maysie (Egypte), 25 fr. — Pour l'anniversaire de papa : Michelle, 5 fr. — Pour une intention particulière, 10 fr. — Aux petites Claires pour qu'un vœu soit exaucé, 10 fr. — Modeste envoi, 10 fr. — Pour que saint Antoine de Padoue exauce mes vœux : Une future maman, 2 fr. — M. L. Moisson, 10 fr. — M^{me} Heysen, 40 fr. — M^{me} Jean Daburon, 20 fr. — M^{me} Vincent, 15 fr. — Une montagnarde aux grands pieds, 10 fr. — Une institutrice de l'Aveyron, 2 fr. 50. — Pour un peu de bonheur, 20 fr. — Une maman, 20 fr. — Saint Antoine de Padoue : Pour ses petits, 20 fr. — Pour vos petites Claires, en reconnaissance à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : E. B..., 10 fr. — Anne-Marie et Louis Hyspa : Versements octobre et novembre, 20 fr. — Pour un grand bonheur, 50 fr. — En reconnaissance pour une grâce obtenue, 50 fr. — Clairette Baboneix, 12 fr. — Madeleine Douguet, 13 fr. — Total : 1.778 fr. 50.

CARNET de "MON AMIE DE PARIS"

Aux Lectrices des Annales

Quelques suggestions pour Cadeaux

Notre choix s'est porté sur des objets simples, mais de bon goût; nous nous sommes éloignés des imitations souvent vulgaires, et nous avons tout de suite pensé à l'ivoire, si prisé en ce moment.

Inutile d'ajouter que c'est en ivoire véritable, travaillé à la main, sans aucun défaut, que sont faits nos bijoux. Cette matière est la parure de la jeunesse; elle lui plaît par sa blancheur, sa simplicité, sa discrétion.

Un COLLIER fait de cent perles, en chute, plus deux imitant le fermoir : 78 fr.

Une BAGUE sur laquelle se profile une procession d'éléphants blancs porte-bonheur, sur fond ombré : 6 fr. (Il y en a pour toutes les grosseurs de doigts.)

Deux petits PENDENTIFS, un rose mi-ouverte : 25 fr.

Une VIOLETTE blanche, légèrement teintée de mauve et de jaune : 25 fr.

Une BONBONNIÈRE ronde, couvercle bombé. Largeur : 4 cent. 1/2; hauteur, 2 cent. : 18 fr.

Voici quelques COUSSINS prêts à être montés. En soie et simili, dessin oriental, persan ou chinois, nuances vives. 55x55 : 12 fr. 40. — 42x65 : 9 fr. 40.

En soie et lamé. 42x65 : 13 fr. 35.

DESSUS DE PIANO 42x130, en soie et métal broderie, dessin oriental, persan et chinois : 40 fr.

PETITS CARRÉS de 50x50; copies de gobelins, fleurs, paysages ou sujets : 6 fr. 70.

JUMELLES de Théâtre cuir noir : 60 fr.

JUMELLES dorées, peau grise ou chaudron : 66 fr. 50.

JUMELLES dorées, nacre blanche, goldfish, burgau ou noire : 86 fr. 70. La même, avec manche : 126 fr.

Ces jumelles sont fabriquées en France, avec un soin tout particulier. Elles sont parfaites à tous les points de vue : optique et monture.

Elles sont envoyées dans un élégant sac de peluche de soie, assorti comme nuance au ton de la jumelle. Nous pouvons nous charger de l'achat de toutes espèces de lunettes, marine, à éclipse, etc.

PORTE-PARFUM nacre, bouchon doré. Vide : 24 fr. Rempli d'une essence de fleurs : 28 fr.

Parlons un peu de cadeaux utiles.

Pour dames :

GANTS tannés, piqués anglais, à tirettes, bordure dentelée : 23 fr. 50.

En piqué anglais, à tirettes, gris ou castor : 12 fr. 65.

Et deux boutons piqué anglais, gris ou tan : 12 fr.

S mousquetaires, agneau glacé, blancs. Huit boutons : 17 fr. 30. — Douze boutons : 26 fr. —

Seize boutons : 30 fr.

GANTS agneau glacé, toutes nuances, Deux boutons-pressions : 11 fr. et 16 fr.

Pour fillettes et garçonnets :

GANTS agneau glacé, toutes nuances, deux boutons-pressions : 9 fr. 35.

Pour messieurs :

GANTS peau tannée, fourrés agneau, à tirettes : 33 fr. Un bouton-pression : 26 fr.

GANTS tannés non fourrés, à tirettes : 23 fr. 50 et 17 fr. 50.

SUEDE, un bouton de nacre, toutes teintes : 15 fr. 35.

Ces gants sont de marques françaises, de qualité parfaite. Ils existent en toutes pointures.

Les usines ont beaucoup de peine à livrer exactement les commandes de laine. Voici quelques objets tout faits qui seront, sans doute, bien accueillis :

CALEÇON ou GILET (ouvert trois boutons), manches longues, portant le cachet de garantie « pure laine » : 28 fr.

COSTUME de garçonnet jersey, pure laine. Col marin ou col chevalière et régaté. Teinte marine, vert, nattier, marron, violet, kaki. Les deux pièces : Deux ans : 40 fr. - Quatre ans : 44 fr. - Six ans : 48 fr. - Huit ans : 52 fr. - Dix ans : 56 fr. - Douze ans : 60 fr.

CHEMISE américaine, en laine blanche, mérinos, forme Empire : 20 fr.

ECHARPE de tricot de laine forme nouvelle, avec poches, toutes teintes : 66 fr.

SOUS-VÊTEMENT laine mérinos, pouvant servir de gilet sous un tailleur, à bandes longitudinales, blanches et bleues, blanches et vertes, blanches et mauves, etc. : 25 fr.

Col et devant bordés, manches longues.

MARGUERITE LHEUREUX.

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à

M^{me} Marguerite LHEUREUX

Directrice de "Mon Amie de Paris"

11, Cité Trévis, Paris (IX^e). Tél. : Bergère 43-90

Compte de chèque postal N° 242.04.

Les Magasins de la Place Clichy

font 5 0/0 de remise
aux lecteurs des Annales

sur tous achats effectués à Paris, ou sur les commandes venues de province par correspondance. Présenter à la caisse ou joindre à la lettre de commande un des BONS SPÉCIAUX contenus dans notre Volume-Prime.

La Femme et le Foyer

Les Manteaux

d'Après-Midi et du Soir

SI PRATIQUE ou si élégant que soit un tailleur, il ne saurait, au plus fort de l'hiver, rendre les mêmes services qu'un manteau sous lequel il est facile de porter une robe de lainage.

Le manteau de cloquella noir garni de loutre ou de singe compose un élégant vête-

se porte le jour ; c'est un effet de ce genre qui est indiqué sur le premier modèle croqué ici.

Dans les plus grandes maisons de couture, on note quelques modèles de capes à double face : l'une est en lamé d'argent, et l'autre en velours bleu uni bouillonné ; on peut graduer les effets d'élégance selon qu'on se rend à une représentation théâtrale ordinaire ou à un gala.

SIMONNE B...

PETITS CONSEILS

Pour répondre à un désir souvent exprimé par nos lectrices, nous avons conclu un arrangement avec *La Mode Pratique*, dont le service de patrons fonctionne si heureusement depuis de longues années, pour être à même de fournir les patrons des dessins parus dans *La Femme et le Foyer*, sur simple demande adressée à M^{me} Simonne B...

Le sac à main de cuir ou de peau se remplace, pour le théâtre, par un petit nécessaire carré contenant juste l'indispensable, et que l'on tient au moyen d'une chaînette, d'une fine cordelière ou d'un anneau passé dans le doigt.

On s'ingénie, dans les intérieurs modernes, à dissimuler le radiateur,

Tailleur de kashaduvetine auburn ; grande poche sur le côté. Garniture de castor.

ment de visite ; le velours, le satin, la panne, rehaussés de fourrure, sont également employés.

Un des traits caractéristiques de la mode actuelle, c'est le souci d'ingéniosité qu'elle apporte à toutes ses créations, ce qui nous vaut ces modèles à transformation si appréciables au point de vue économie. On sait déjà que nombre de robes peuvent se modifier de façon très amusante, à l'aide de panneaux mobiles, de manches que l'on supprime à volonté, de cols pouvant se porter ouverts ou fermés, de ceintures que l'on drape à sa fantaisie assez bas sur les hanches, affinées discrètement par un corset souple. Les femmes ont heureusement abandonné le préjugé injustifié qui les faisait rougir de porter un corset, cet accessoire indispensable de la toilette féminine qui confère à la ligne une élégance si distinguée.

Les couturiers ont également cherché à ce qu'un manteau puisse servir à deux fins ; la réalisation fut aisée en composant des manteaux réversibles, offrant, d'un côté, l'aspect d'un simple manteau de ville, et montrant, de l'autre, un tissu plus riche et de coloris plus vibrant, convenant aux sorties du soir.

Il faut naturellement choisir une forme droite et assez ample ; les vêtements cintrés et demi-ajustés seront délaissés. Les trois modèles de manteaux croqués dans cette page pourraient fort bien dissimuler une doublure somptueuse : en velours rubis, par exemple, clouté d'acier ; en duvetine mauve brodée de violet ; en satin noir éclairé de petit-gris, etc.

Il arrive souvent que le manteau du soir soit garni d'une large bande de fourrure qu'on n'aperçoit qu'en dépassant quand le vêtement

Manteau de kashavella beige ourlé de fourrure et brodé d'une tresse.

Manteau de velours de laine gris cendre ; col-châle et poignets de petit-gris ; broderie de soutache.

si pratique, mais peu décoratif. Toutefois, il ne faut pas empêcher le rayonnement de la chaleur ; le mieux est de poser sur le radiateur une tablette de bois ajouré un peu plus large, à laquelle on fixe une frange de perles de bois.

Manteau de velours noir ; deux boutons d'écaille à la taille. Garniture de vison.